

Chansons choisies

Pierre Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LK TAILLEUR ET LA FÉE

„Tons les plaisirs, sylphes de la jeunesse, ..Éreilleront sa lyre au sein des nuits, „Au loit du pauvre il rôpand l'allégresse, „A l'opulence il sauve des ennuis.

„Mais quel spectacle altrisle son langage? „Tout s'engloutit, el gloire cl liberté: „Comme un pécheur qui rentre épouvanté, „Il Tient au port raconter leur naufrage." El puis la fée, avec de gais refrains, Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie: „Eh quoi! ma fille „Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons I „ Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille, „Que, faible écho, mourir en de vains sons. „Va, dit la fée, à tort la l'en alarmes, „De grands talents ont de moins beaux succès. „Ses chaals légers seront chers aux Français, „Et du pros-crit adouciron les larmes." Et puis la fée, avec de gais refrains. Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible el morose,

L'aimable fée apparaît à mes yeux.

Ses doigts distraits effeuillaient une rose;

Elle me dit : „Tu le vois déjà vieux.

„Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage *),

^ Les effets fantastiques du mirage Irompenl lep yeux du voyageur au milieu des sables du désert : il croît voir devant lui des forêts, des lacs, de« ruisseaux, etc.

LE ROI D'YVETOT

„Aux cœurs vieillis s'ouvre un doux souvenir. „Pour le fêter tes amis vont s'unir ; „Long-temps près d'eux revis dans un autre âge." Et puis la fée, avec ses gais refrains, Comme autrefois dissipa mes chagrins.

lie Roi d'Yvetot«

(Mai 1813.)

Air : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot,

Peu connu dans l'histoire.

Se levant tard, se couchant tôt,

Dormant fort bien sans gloire, Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,

Dit-on.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il faisait ses quatre repas Dans son palais de chaume,

Et sur un âne, pas à pas, Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien,

Pour toute gara© il n'aurait rien

LE ROI D YVBTOT.

Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!] La, la.

Il n'avait de goût onéreux

Qu'une soif un peu vive ; Mais, en rendant son peuple heureux.

Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même à table, et sans suppôt.

Sur chaque muid levait un poi

D'impôt.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Aux filles de bonnes maisons

Comme il avait su plaire.

Ses sujets avaient cent raisons

De le nommer leur père; D'ailleurs il ne levait de ban Que pour tirer, quatre fois l'an.

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là !

La, la.

Il n'agrandit point ses états,

Fut un voisin commode, Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code. Ce n'est que lorsqu'il expira,

LE ROI D YVETOT

Que le peuple qui l'enterra

Pleura.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

On conserve encor le portrait

De ce digne et bon prince.

C'est l'enseigne d'un cabaret Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent, La foule s'écrie en buvant

Devant:

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah I ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

li'Acadéiûe et le Caveau.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU UODBRNB

Air: Tout le long de la rivièrt Au caveau je n'osais frapper :

Des méchants m'avaient su tromper.

C'est presqu'un cercle académique»

Me disait maint esprit caustique.

Mais que vois-je? de bons amis Que rassemble un couvert bien mis !

Asseyez-vous, me dit la compagnie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce n'est point comme à l'Académie.

l'acadéhib et lb caveau.

Je me voyais, pendant un mois.

Courant pour disputer les voix A des gens qu'appuîrait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle ; Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.

D'ici l'intrigue est à jamais bannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,

Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc, Dans un discours superbe et long.

Dire: Quel honneur vous me faites!

Messieurs, vous êtes trop honnêtes; Ou quelque chose d'aussi fort?

Mais que je m'effrayais à tort!

On peut ici montrer moins de génie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président

Faire bâiller, en répondant

Que l'on vient de perdre un grand homme;

Que moi je le vaux, Dieu sait comme.

Mais ce président sans façon *)

Ne péroré ici qu'en chanson:

Toujours trop tôt sa harangue est finie. Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce n'est point comme à l'Académie.

*) M. Désaagiers.

LE PRINTEBIPS ET L AUTOMNE

Admis enfin, aurai-je alors,

Pour tout espril, l'esprit de corps?

Il rend le bon sens, quoi qu'on dise.

Solidaire de la soUise ;

Mais, dans votre société,

L'espril de corps, c'est la gaîté.

Cet esprit-là règne sans tyrannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,

Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à voire accueil, Ma chaise n'est point un
fauteuil.

Que je vais chérir cet asile.

Où tant de fois le Vaudeville A renouvelé ses grelots.

Et sur la porte écrit ces mots :

Joie, amitié, malice el bonhomie!

?sofl, non, ce n'est point comme à l'Académie,

Ce n'est point comme à l'Académie.

lie Priiiteiuiis et rAutoiine.

Air:

Deux saisons règlent toutes choses, Pour qui sait vivre en s'amusant:

Au printemps nous devons des roses, A l'automne un jus bienfaisant.

Les jours croissent, le cœur s'éveille; On fait le vin quand ils sont courts.

LB PRINTEMPS ET L AUTOMNE

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute

Ces deux penchants faits pour charmer;

Mais pour ma santé je redoute

D'être trop boire et de trop aimer.

Or la sagesse me conseille

De partager ainsi mes jours:

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours !

Au mois de mai, j'ai vu Rosette, Et mon cœur a subi ses lois.

Que de caprices la coquette M'a fait essayer en six mois !

Pour lui rendre enfin la pareille.
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours !
Je prends, quitte et reprends Adèle, Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle ; Elle revint long-temps après.
J'étais à chanter sous la treille:
Ah ! dis-je, l'année à son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!
Mais il est une enchanteresse Qui change à son gré mes plaisirs.

RONDE DE TABLE

Air des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort.
Priez pour moi: je suis mort, je suis mort! Quand le plaisir, à
grands coups m'abreuvant, Gaîment m'assiège et derrière et de-
vant, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Un sot fait-il sonner un coffre-fort, Priez pour moi: je suis mort, je suis mort ! Voinais, Pomard, Beaune et Moulin-à-Venl*), Fait-on sonner votre âge en vous servant, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort. Priez pour moi : je suis mort, je suis mort I En fait de vin qu'on se montre savant. Dût-on pousser le sujet trop avant, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

*) Noms de différents vins.

LB MORT VIVANT

Faut-il aller guerroyer dans le Nord, Priez pour moi : je suis morl, je suis mort! Que, près du feu, l'un l'autre se bravant, On trinque assis derrière un paravent, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord, Priez pour reoi: je suis mort, Je suis morl! Mais sans esprit faut-il mettre en avant De gais couplets qu'on répète en buvant. Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endorl, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! Que l'amitié réclame un cœur fervent, Que dans la cave elle fonde un couvent. Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort.

Priez pour moi, je suis mort, je suis mort ! Mais que Thémire,
à lable nous trouvant, Avec l'Aï s'égaie en arrivant, Je suis vivant,
bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord.

Priez pour moi: je suis mort, je suis mort! Mais pour m'y voir
jeter l'ancre souvent. Le verre en main, quand j'implore un bon
vent. Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

AINSI SOIT-IL! 11

Ainsi Soit-il!

Air: Alléluia.

Je suis devin, mes chers amis ; L'avenir qui nous est promis Se
découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur; Le puissant craindra le flatteur; Nul
courtisan ne sera vil.

.\insi soil-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs, De petits banquiers grands
seigneurs, Et pas un commis incivil.

Ainsi soil-il !

L'amitié, charme de nos jours.

Ne sera plus un froid discours Dont l'infortune rompt le fil.

Ainsi soil-il!

La fille, novice à quinze ans, A dix-huit, avec ses amants
N'exercera que son babil.

Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours ; Et son mari, pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il !

AINSI SOIT-IL

(i'on montrera dans chaque écrit plus de génie et naoins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté.

L'acteur moins de fatuité; Le critique sera civil.

Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands.

On chansonnera leurs agents.

Sans voir arriver l'alguzil.

Ainsi soit-il !

En France enOn renaît le goût; La justice règne partout, Et la
vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu, Qui met chaque chose en son lieu:

Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il!

CHarles VII.

Musique de III. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne:

Adieu, repos ; plaisir, adieu!

J'aurai, pour venger ma couronne.

CHARLES VII

Des héros, l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle Dans vos rangs porte la terreur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle; Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive.

Français et roi, loin des dangers.

Je laissai la France captive En proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle A couvert mon front de rougeur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire, Agnès, tout mon sang coulera.

Mais non; pour l'amour et la gloire, Victorieux, Charles vivra.

Je dois vaincre: j'ai de ma belle El les chiffres et la couleur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles, o Français, quel jour enchanté, Quand des lauriers de vingt batailles Je couronnerai la beauté!

Français, nous devons à ma belle, Moi la gloire, et vous le bonheur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE UARIÉE, SON AMIE

Air du vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Inlérêt , la Folie, Aux quatre coins se disputent nos jours. L'Amitié vient compléter la partie ;

Mais qu'on lui fait de mauvais tours!

Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière. Notre raison ne
brille qu'à moitié, Et la Folie attaque la première

Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître. Qui de tromper
éprouve le besoin; En tricherie on le dit passé maître:

Puivre amitié, gare à ton coin !

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore, A tout soumettre
aspire'sans pitié.

Vous cédez tout: il veut avoir encore

Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive: oh! combien on le fête!

L'Amilié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en télé.

Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure, y laisse enfin l'Inté-
rêt prendre pied, Et trop souvent lui donne pour demeure

Le coin de l'Amitié.

LES GUBUX. 15

Auprès de loi nous ne craignons, ma chère,

Ni rinlérêt, ni les folles erreurs ;

Mais, aujourd'hui, que l'Hymen et son frère

Inspirent de crainte à nos cœurs!

Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent, Pour ton bonheur qu'ils régner de moitié ; Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent

Du coin de l'Amitié!

lies Oaieiix*

Air de la première ronde du Départ pour Saint-Xalo.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.

Que de gueux hommes de bien!

Il faut qu'enfin l'esprit venge L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile Au sein de la pauvreté ; J'en atteste l'Évangile; J'en atteste ma gaîté.

LES GUEUX

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Au Parnasse, la misère Loifg-temps a régné, dit-on.

Quels biens possédait Homère?

Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse, Croiez que plus d'un héros, Dans le soulier qui le blesse, Peul regretter ses sabols.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne L'exil punit plus d'un grand ; Diogène, dans sa tonne.

Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

LES GUEUX

D'an palais l'éclat vous frappe, Mais l'ennui vient y gémir.

Oa peut bien manger sans nappe, Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux, Sont Its gens heureux; Ils s'aitaent entre eux.

Vivent l«s gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite Sur ce grabat qu'il fleurit?

C'est l'Amour qai rend visite A la pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette N'a point quitté nos climats; Elle trinque à la guinguette, Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

LB COMMENCEMENT DU VOYAGE

liC Coiiniencenieiit du Voyag'e*

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU d'UN ENFANT
NOUVBAU-NH.

Air : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, celle barque légère Qui de la vie essaie encor les
fois:

Elle conlienl gentille passagère, Ah ! soyons-en les premiers
œalelols.

Déjà les eaux renlèvenl au rrvage Que doucement elle fuit
pour toujours.

Nous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons éga-
jons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles; Déjà l'Espoir prépare les
agrès, Et nous promet, à l'éclat des étoiles, Une mer calme et des
vents doux et frais. Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage: Celle
nacelle appartient aux Amours, Nous qui voyons commencer le
voyage, Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes, Oui, les Amours
prennent part au travail. Aux chastes Sœurs on a fait des of-
frandes, El l'Amitié se place au gouvernail.

Bacchus lui-même anime l'équipage, Qui des plaisirs invoque
le secours; Nous qui voyons commencer le voyage.

Par nos chansons égayons-en le cours.

LE BON FRANÇAIS

Qui vient encor saluer la nacelle ?

C'est le Malheur bénissant la Vertu, Et demandant que du bien fait par elle Sur cet enfant le prix soit répandu.

A tant de vœux dont retentit la plage. Sûr que jamais les dieux ne seront sourds, Nous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons égayons-en le cours.

lie Bon Français.

(Mai 1814.)

>N CHANTEE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE l'empereur ALEXANDRE.

Air: J'o7is un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe, Et qu'un Anglais soit Anglais.

Si l'on est Prussien en Prusse, En France soyons Français.

Lorsqu'ici nos cœurs émus Comptent des Français de plus *)

Mes amis, mes amis, Soyons de noire pays.

Oui, soyons de notre pays.

•) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit: „Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus."

LE BON FRANÇAIS

Charles-Qaint portait envie A ce roi plein de valeur*), Qui s'écriait à Pavie:

Tout est perdu fors l'honneur !

Consolons par ce mot-là Ceux que le nonabre accabla.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible **) Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible A seul flétri les lauriers.

Près des lis qu'ils soutiendront, Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays, Oui, soyons de
notre pays.

Enchaîné par la souffrance, Un roi, fatal aux Anglais ***) , A
jadis sauvé la France Sans sortir de son palais.

On sait, quand il le faudra,

•) François I.

*) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du
roi , l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France
tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne
de Russie.

*) Charles V., dit le Sage.

LB BON FRANÇAIS

Sur qui Louis s'appuîra *).

Mes amis, mes amis, Soyons de noire pays, Oui, soyons de noire pays.

Redoutons l'anglomanie.

Elle a déjà gâlé tout.

N'allons point en Germanie Chercher les règles du goût.

N'empruntons à nos voisins Que leurs femmes et leurs vins.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays, Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :

Français, où sont nos rivaux ?

Nos plaisirs charment le monde, Éclairé par nos travaux.

Qu'il nous vienne un gai refrain, El voilà le monde en train!

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.

En servant noire patrie.

Où se fixent pour toujours Les plaisirs et l'industrie, Les beaux-arts et les amours.

Le roi avait dit à Saint-Ouen , aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre , Ney , etc , qu'il s'appuierail sur eux.

BEAUCOUP d'amour.

Âifflons, Louis le permet, Tout ce qu'Henri quatre aimait.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays, Oui, soyons de notre pays.

Beaucoup d'Amour.

musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,

Je voudrais amasser de l'or:

Soudain aux pieds de ma maîtresse

J'irais déposer mon trésor.

Adèle, à ton moindre caprice

Je satisferais chaque jour.

Non, non, je n'ai point d'avarice.

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle, Si des chants m'étaient inspirés.

Mes vers, où je ne peindrais qu'elle, A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire Nos deux noms se graver un jour!

Je n'ai point l'amour de la gloire.

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amoar.

Que la Providence m'élève Jusqu'au trône éclatant des rois,
Adèle embellira ce rêve,

LES BOXEURS OU L*ANGLOMAÎ(E

Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire.

Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je n'en ai guère,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?

Adèle comble tous mes vœux.

L'éclat, le renom, la fortune, Moins que l'amour rendent
heureux.

A mon bonheur je puis donc croire, Et du sort braver le retour
!

Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire, Mais j'ai beaucoup, beaucoup
d'amour.

lies Bonheurs, ou l'An^loiiiiane<

(Août 1814.)

Air : A coups d' pied, à coups d' poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids, Goddam! moi, j'aime les Anglais :

Ils ont un si bon caractère!

Comme ils sont polis, et surtout Que leurs plaisirs sont de bon goût! Non, chez nous, point, Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

24 LBS BOXEURS OU l'aNGLOBANB.

Voilà des boxeurs à Paris ; Courons vile ouvrir des paris.

Et même par-devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un; Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point, Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons La grâce de ces deux lurons.

Grâce qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts:

Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point, Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?

C'est à vous de juger les coups.

Quoi! ce spectacle vous atterre?

Le sang jaillit... battez des mains.

Dieu ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point, Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout, Pour les lois, la mode et le goût.

Même aussi pour l'art militaire.

VIEUX habits! vieux galons! 25

Vos diplomates, vos chevaux, N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point, Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

YieiiiL Habits! Vieitx Galons!

ou

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

d'un marchand d'habits de la capitale. Novembre 1814.

Air du taudeville des deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes. Messieurs, nous observons les hommes :

D'un bout du monde à l'autre bout

L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent, Les dépouilles nous appartiennent:

Toujours en grand nous calculons.

Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la Gazette, Gomme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé

L'habit brodé.

Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent: Les anciens préjugés
renaissent ; On va quitter les pantalons.

Vieux habits ! vieux galons !

VIEUX UABITS! VIEUX GALONS

Les modes el la politique

Ont ceni fois rempli ma boutique;

Combien on doit à leurs travaux

D'habils nouveaux ! Quand de nos déesses civiques On met en
oubli les tuniques, Aux passants nous les rappelons.

Vieux habits! vieux galons!

Un temps, fameux par cent batailles.

Mil du galon sur bien des tailles ; De galon m(?me étaient
couverts

Les habits verts *).

Mais sans le bonheur point de gloire!

Nous seuls, après chaque victoire, Nous avons ce que nous voulons.

Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte Avec tous les gens qui, sans honte, Savent, dans un retour subit,

Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée.

Troquant aujourd'hui leur livrée, Que d'habits bleus**) nous étalons!

Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères.

Sortant de leurs nobles repaires.

Reprennent enfin à leur tour L'habit de cour.

*) La livrée impériale, vert cl or. **) La livrée royale.

VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS

Chez nous retrouvant leurs costumes.

Avec talons rouges et plumes, Ils vont régner dans les salons
Vieux habits! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules, Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins

L'habit des saints, Au nez de plus d'un philosophe Je vais en
revendre l'étoffe ; De piété nous redoublons.

Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage, Des grands qu'au-
jourd'hui l'on outrage.

Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître Ces manteaux qu'eux-
mêmes, peut-être.

Trouvaient bien pesants et bien longs.

Vieux habits ! vieux galons !

De m'eurichir j'ai l'assurance:

L'on fêtera toujours en France, En ville, au théâtre, à la cour.

L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate.

Pendant un mois chacun vous flatte; Puis à vos portes nous
allons.

Vieux habits I vieux galons t

28 LE NOUVEAU DIOGÈNE.

lie jyoïïYeau Diogène.

(Cent-Jonrs, Avril 1815.)

Air: Bon voyage, cher DumoUet!

Diogène, Sous Ion manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneaa.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse: Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux. En moins d'un mois, pour loger ma sagesse. J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneaa.

Où je suis bien, aisément je séjourne ; Mais comme nous les dieux sont inconstanls. Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne. Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

LB NOUVEAU DIOGENBi

Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis, dont cent fois j'osai rire. Ne pouvant être un utile soutien, Devant ma tonne on ne viendra pas dire: Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques. Et les cordons de toutes les couleurs; Mais, étrangère aux excès politiques, Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène, Sous ton manteau, libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde, Des potentats soient trompeurs ou trompés, Je ne vais pas demander à la ronde Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène, Sous ton manteaa,

LK NOUVEAU DIOGÈNE

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire, Je fuis des cours le pompeux appareil : Des vains honneurs trop enclin à médire. Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne. Chercher un homme est un dessein fort beaa; Mais quand le soir voit briller ma lanterne, C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois
sans gêne, Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule
mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange.

Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange. Sans murmurer
je prêterais le mien.

TRINQUONS

Diogène, Sous ion manteau, Libre el content, je ris et bois sans
gêne. Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Ti*iaCi«aoiiâ.

Air : La Caiacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage, Qu'aujourd'hui l'on traite
d'abus; Quand du mépris d'un tel usage Les gens du monde sont
imbus, De le suivre, amis, faisons gloire, Riant de qui peut s'en
moquer; El pour choquer, Nous provoquer.

Le verre en main, en rond nous attaquer, D'abord nous trin-
querons pour boire, El puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères N'enviaient point le sort des rois,
El qu'au fragile éclat des verres Ils le comparaient quelquefois.

A voix pleine ils chantaient Grégoire, Docteur que l'on peut expliquer;

El pour choquer,

Se provoquer,

TRINQUONS

Le verre en main, tous en rond s'altaquer, Nos bons aïeux trinquaient pour boire, Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'amour alors près de nos mères.

Faisant chorus, battant des mains, Rapprochait les cœurs et les verres, Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,

A provoquer, Le verre en main, chacun à l'attaquer : D'abord elle trinquait pour boire, Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre, Qui n'en boivent pas plus gaîment ; Je veux, libre par caractère.

Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire S'obstine à ne point remarquer Que pour choquer.

Se provoquer, Le verre en main, tous en rond s'attaquer. L'amitié, qui trinque pour boire, Boit bien plus encor pour trinquer.

ADIEUX DB MARIA STUART

Adieux^ de Maria Stuart.

Mtmque de M. B. Wilhem.

Adieu, cbarmant pays de France,

(^ue je dois t-aot chérir ! Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir

Toî que j'adoptai pour patrie, Et d'où je crois me voir bannir.

Entends les adieux de Marie, France, et garde son souvenir.

Le vent souffle, on quitte la plage Et, peu touché de mes
sanglots.

Dieu, pour me rendre à ton rivage.

Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, cbarmant pays de France,

Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu ! te quitter, c'est
mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,

Je ceignis les lis éclatants,

Il applaudit au rang suprême

Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine

M'attend chez le sombre Écossais ;

Je n'ai désiré d'être reine

Que pour régner sur des Français.

34 ADISUX DB HAftiA 5TUART.

Adieu, charraanl pays de France,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance, "Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie.

Ont trop enivré mes beaux jours ;

Dans l'inculie Calédonie

De mon sort va changer le cours.

Hélas ! un présage terrible

Doit livrer mon cœur à leffroi :

J'ai cru voir dans un songe horrible

Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France»

Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse cnTance»

Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes, La noble fille des Siuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larme», Vers toi tournera ses
regards.

Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide Déjà vogue sous d'autres
deux, Et la nuit, dans son voile humide.

Dérobe tes bords h mes yeux.

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance, Adjea! te quitter c'est
mourir.

LS9 VARQUBS. 35

lies Parques.

Air : Elle aime à rire , elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques,

Apprenez un fait tout nouveau :

Bacbus a vidé son caveau

Pour remplir la coupe des Parques.

C'est afin de plaire aux Amours,

Qui chantaient d'une voix sonore:

„Que tout mortel ajoute encore

„Des jours heureux à ses beaux jours !"

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
BuTant à longs traits, et sans eau,
Sur la table tombe endormie ;
Mais ses deux sœurs filent toujours,^
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ojoat« encore
Des jours heureux à ses beaux jours.
Lachésis, remplissant sa tasse, S'écrie: Atropos dort enfin!
Mais trop sec, hélas ! el trop fin.
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux
jours !

LES PARQUES

Garnissant sa quenouille immense

Clotbo lui dit: Oui, travaillons;

De vin arrosons les sillons

Où de mon lin croît la semence :

Celte rosée aura toujours

Le pouvoir de la faire éclore.

Que tout mortel ajoute encore

Des jours heureux à ses beaux jours.

Quand ces Parques, vidant bouteill».

Filent nos jours sans nul souci.

Nous, qui buvons gaîment ici, Craignons qu'Atropos ne s'éveille.

Qu'elle dorme au gré des Amours, Et répétons à chaque aurore ;
Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours!

JBonqiiet

A UHB DAMB ÂGÉE DB 70 ANS, LE ^OUR DB SAINTB-MAR6UERITB.

Air : La Caiacoua.

Laissons la musique nouvelle, Notre amie est du bon vieux temps;
Sur un air aussi simple qu'elle, Chantons des couplets bien chantants.

L'esprit du jour a son mérite ; Mais c'est surtout lui que je crains:

BOUQUET

Ses traits si fins Me semblent vains; Pour les entendre il faudrait des devins. Amis, chantons à Marguerite De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse Ces couplets comme on n'en fait plus, Où Favarl peignait la tendresse.

Où Panard frondait les abus.

Contre l'humeur qui nous irrite Quels antidotes souverains !

Leurs vers badins,

Francs et malins, Aux moins joyeux faisaient battre des mains. Ah! rappelons à Marguerite Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire:

On se répèle jeune ou vieux.

Les refrains forment notre histoire ; Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.

Amusons \% temps qui, trop vite.

Entraîne les pauvres humains; El les destins Sur nos festins Faisant briller des jours purs et sereins. Que dans trente ans pour Marguerite, Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre.

Tous, le fronl ridé par les ans.

A UES AMIS

Air de la Pipe de Tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts; Quoi qu'il nous reste de jeunesse.

Oui, mes amis, nous vieillirons.

Mais à chaque pas voir renaître Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être, Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie Par le Champagne •(les chansons;
A table, où le cœur nous convie, On nous dit que nous vieillissons.

Mais jusqu'à sa dernière aurore Ea bu Tant frais s'épanouir.

La vieillesse. 39

Même en tremblant chanter encore, Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète Que nous n'avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie, Moins prodiguer et mieux jouir.

D'une amante faire une amie.

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne Le cours heureux des passions.

Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne.

Qu'ensemble au moins nous vieillissions!

Chasser du coin qui nous rassemble Les maux prêts à nous assaillir.

Arriver au but tous ensemble.

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

lies Petits Coups.

Air à faire.

Maîtres de tous nos désirs.

Réglons-les sans les contraindre Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.

Autour d'une petite table, Dans ce petit coin fait pour nous.

LES PETITS COUPS

Du vin vieux d'un hôte aimable, Il faut boire [bis] à pelils coups.

Pour éviter bien des maux,

Veul-on suivre ma recelle ?

Que l'on nage entre deux eaux, El qu'entre deux vins l'on se mette.

Le bonheur lient au savoir-vivre:

De l'abus naissent les dégoûts;

Trop à la fois nous enivre ;

Il faut boire (bis) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain.

Égayons notre indigence; Il suffit d'un doigt de vin Pour réconforter l'espérance.

Et vous, que flatte un sort prospère. Pour en jouir, modérez-vous ; Car, même dans un grand verre.

Il faut boire [bis) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi !

La leçon te déplaît-elle?

Les petits coups, selon toi.

Sentent le buveur qui chancelle.

Quel que soit le désir qui perce Dans tes yeux vifs, comme tes goûts;

Du filtre qu'Amour te verse

Il faut boire (bis) à petits coups.

Oui, de repas en repas, Pour atteindre à la vieillesse, Me nous incommodons pas,

ÉLOGE DE LA RICHESSE

El soyons fous avec sagesse.

Amis, le bon vin que le nôtre!

Et la santé, quel bien pour tous!

Pour ménager l'un est l'autre, il faut boire [bis] à petits coups.

Eloge de la Richesse.

Air du vaudeville d'Arlequin Cruello^

La richesse, que des frondeurs

Dédaignent, et pour cause.

Quand elle vient sans les grandeurs»

Est bonne à quelque chose.

Loin de les rendre à ton Crésus, Va boire avec ses cent écus,

Savetier, mon compère.

Pour moi, qu'il m'arrive un trésor.

Que dans mes mains pleuve de l'or.

De l'or.

De l'or,

Et j'en fais mon affaire.

Je souris à la pauvreté,

Et j'ignore l'envie:

Pourquoi perdrais-je ma gaîlé
Dans une douce vie?
Maison, jardin, livres, tableaux.
Large voiture et bons chevaux
Pourraient-ils me déplaire?

42 éLOGE DS LA RICHESSE.

Quand mes vœux prendraient plus d'essor, Que dans mes
mains pleuve de l'or.

De l'or,
De l'or, Et j'en fais mon affaire.
Bonjour, Mondor, riche voisin;
Ta maîtresse est jolie ; Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité:
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère?

Pour te l'enlever, cher Mondor, Que dans mes mains pleuve de
l'or.

De l'or. De l'or,
Et j'en fais mon affaire.
Le vin s'aigrit dans mon gosier

Chez un traiteur maussade; Mais, à sa table, un financier
Me verse-t-il rasade, Combien, dis-je, ces bons vins blancs?
On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on en trouve encor :

^ue dans mes maies pleuve de l'or, De l'or, De l'or,
Et J'en fais mon affaire.

LES ROMAKS.

A partager dès aujourd'hui ,

Amis, je vous invile.

Nous saurions tous, en cas d'ennui,

Me ruiner bien vite.

Manger restes et capitaux, Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.

Ah ! pour voir la un d'un trésor.

Que dans mes mains pleuve de l'or, De l'or, De l'or,
Et j'en fais mon affaire.

lies Romans»

A SOPHIE, QUI MB PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE

Air : T'ai vu partout dans mus voyages.

Tu veux que pour toi je compose Un long roman qui'fasse effet.

A les vœux ma raison s'oppose:

Un long roman n'est plus mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore Tous les romans deviennent courts ; Et je ne puis long-lemps encore Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse Trouver l'amilié d'une sœur!

LBS ROMANS.

Des plaisirs je le dois l'ivresse, Et des tendres soins la douceur.

Des héros, des prétendus sages Les longs romans, qui font pitié, Ne vaudront jamais quelques pages Da doux roman de l'amitié.

Triste roman que noire histoire !

Mais, Sophie, au sein des amours.

De ton destin, j'aime à le croire, Les plaisirs charmeront le cours.

Ah ! puisses-tu, vive et jolie, Long-temps te couronner de fleurs, Et sur le roman de la vie Ne jamais répandre de pleurs !

ma Tocatioiii

Air : Attendez-moi sous Corne.

Jeté sur celte boule, Laid, chélif et souffrant, Étouffé dans la foule, Faute d'être assez grand ; Ine plainte louchante De ma bouche sortit; Le bon Dieu me dit: Chante, Chante, pauvre petit!

MA VOCATION

Le char de l'opulence M'éclabousse en passant ; J'éprouve l'insolence Du riche et du puissant ; De leur morgue tranchante Rien ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine Ayant eu de l'effroi, Je rampe sous la chaîne Du plus modique emploi.

La liberté m'enchanté, Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit: Chante, Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse.

Daigna me consoler; Mais avec la jeunesse Je le vois s'envoler.

Près de beauté touchante Mon cœur en vain pâtit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse, Est ma tâche ici-bas.

Tous ceux qu'ainsi j'amuse Ne m'aimeroDt-ils pas ?

LR VILAIN.

Quand un cercle m'eDchaoïe, Quand le vin diverlit, Le bon
Dieu me dit: Chante, Chante, pauvre petit î

lie Tllaln.

Air de IMnon chez madame de Sévigné.

Hé quoi ! j'apprends que l'on critiqu©

Le de qui précède mon nom !

Êles-vous de noblesse antique?

3Ioi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.

Non, d'aucune chevalerie

Je n'ai le brevet sur vélin:

Je ne sais qu'aimer ma patrie.

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain.

Vilain, vilain.

Ah 1 sans un de j'aurais dû naître ;

Car, dans mon sang si j'ai bien lu,

Jadis mes aïeux ont d'un maître

Maudit le pouvoir absolu.

Ce pouvoir, sur sa vieille base.

Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,

LB VILAIN

Je suis vilain, Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs l^rres, N'ont vexé des serfs indigents ;
Jamais leurs nobles cimenterres Dans les bois n'ont fait peur aux gens,
Aucun d'eux, las de sa campagne, Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain.

Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Église, par sa brigade, Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.

Je suis vilain et Irès-vilain,

Je suis vilain.

Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière, Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière, Encensez tout soleil

levant.

J'honore une race commune.

Car sensible, quoique malin,

48 LB VIBUX MÉNÉTRIER.

Je n'ai flSiUé que l'infortune.

H suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

lie VleasL IVIénétrier.

(Novembre 1815.)

Air : Cest un lanla, landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme.

Ménétrier du hameau ;

Mais pour sage on me renomme,

El je bois mon vin sans eau.

Autour de moi sous l'ombrage

Accourez vous délasser.

Eh! Ion Ion la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne, C'est l'arbre du cabaret.

Au bon temps toujours la haine Sous ses rameaux expirait.

Combien de fois son feuillage Vit nos aïeux s'embrasser !

Eh ! Ion Ion la, gens de village, Soas mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le mattre, Quoiqu'il soit votre seigneur ;

LE VIEUX aÉNÉTRIER. 49- ■

Il doit du calme champêtre *

Vous envier le bonheur. "

Triste, au fond d'un équipage.

Quand là-bas il va passer.

Eh! Ion Ion la, gens de village, Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église

Celui qui vit sans curé.

Priez que Dieu fertilise

Son grain, sa vigne, son pré.

Au plaisir s'il rend hommage,

Qu'il vienne ici l'encenser.

Eh! Ion Ion la, gens de village, Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille

Votre héritage est fermé.

Ne portez plus la faucille

Au champ qu'un autre a semé.

Mais sûrs que cet héritage

A vos fils devra passer.

Eh! Ion Ion la, gens de village, Sous mon vieux chêne il faut
danser.

Quand la paix répand son baume

Sur les maux qu'on endure,

N'exilez point de son chaume

L'aveugle qui s'égara.

Rappelant après l'orage

Ceux qu'il a pu disperser.

Eh! Ion Ion la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut danser.

jO LHâ OISEAUX.

Écouler donc le bonhomme :

Sous son cbène accourez tous.

De pardonner je vous somme :

Mes enfants, embrassez-vous.

Pour voir ainsi, d'âge en âge.

Chez nous la paix se fixer.

Eh! Ion Ion la, gens de village, Sous mon vieux chêne il faut danser.

lies Oiseaux.

COUPLBTS ADRESSÉS A M. ARNAULT , PARTANT POUR SON EXIL

(Janvier 1816.)

Air:

L'hiver, redoublant ses ravages, Désole nos toits et nos champs ; Les oiseaux sur d'autres rivages Portent leurs amours et leurs chants.

Mais le calme d'un autre asile Ne les rendra pas inconstants ; Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne.

Et plus qu'eux nous en gémissons • Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.

LES OISEAUX

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur celte plage.

Nous portons envie à leur sorU Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.

Heureux qui sur une aile agile Peut s'éloigner quelques instants!

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine.

Et, l'orage enfin dissipé.

Ils reviendront sur le vieux chêne

Que tant de fois il a frappé.

Pour prédire au vallon fertile

De beaux jours alors plus constants,

Les oiseaux que l'hiver exile

Reviendront avec le printemps.

li'Hiver.

Air : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittes; Déjà l'hiver, qui les chasse.

Étend son manteau de glace Sur nos champs et nos cités.

A mes vilres scinlillanles Il trace dts fleurs brillantes ; Il rend
mes portes bruyantes, El fait grelotter mon chien.

Réveillons, sans plus attendre, Mon feu qui dort sous la
cendre.

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent!

Retourne vers ta famille.

J'en crois mon feu qui pétille,

Le froid devient plus ardent.

Moi, j'en puis braver l'injure ;

Rose, en douillette, en fourrure,

Ici, contre la froidure

Vient m'offrir un doux soutien.

Rose, tes mains sont de glace; <

Sur mes genoux prends ta place.

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit Roule son char sur la neige.

Rose, l'amour nous protège ; C'est pour nous que le jour fuit.

Mais un couple nous arrive:

Joyeux ami, beauté vive, Entrer tous deux sans qui vive : Le plaisir n'y perdra rien.

Moins de froid que de tendresse.

Autour du feu qu'on se presse.

ChauCfoos-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé

Devant la lampe indiscreète.

Un festin que Rose apprête,

Gâiment par nous est dressé.

Notre ami s'est fait à table,

D'un brigand bien redoutable

Et d'un spectre épouvantable

Le Adèle historien.

Tandis que le punch s'allume.

Beau du feu qui le consume,

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons

Ensevelis la nature ;

Ton aquilon qui murmure

Ne peut troubler nos chansons.

Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes.
Et, jusqu'au retour des roses.
ChaufFons-nous, chaufFons-nous bien.
Ma îtépaililii^ie.

Air du vamleville de la Petite Gouvernante, ou de la Robe et
des Bottes.

J'ai pris goût à la république Depuis que j'ai vu tant de rois ;

MA RBPUBUQUE.

Je m'en fais une, et je m'applique A lui donner de bonnes lois.

On n'y commerce que pour boire, On n'y juge qu'avec gaîté :

Ma table est tout son territoire.

Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre:

Le sénat s'assemble aujourd'hui ;

D'abord, par un arrêt sévère,

A jamais proscrivons l'ennui.

Quoi! proscrire! Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité:
Chez nous l'ennui ne pourra naître,
Le plaisir suit la liberté.
Du luxe dont elle est blessée
La joie ici défend l'abus;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déilé ;
Qu'on puisse aller même à la meese,
Ainsi le veut la liberté.
La noblesse est trop abusive:
Ne parlons point de nos ai>ux.
Point de titres, même au convive Qui rit le plus, ou boit le
mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse, jlispirait à la royauté,
MON AMK. 55
Plongeons ce César dans l'ivresse; Nous sauverons la liberté.
Trinquons à noire république Pour voir son destin affermi.

Mais ce peuple si pacifique Déjà redoute un ennemi:

C'est Lisette, qui nous rappelle Sous les lois de la volupté ; Elle veut régner, elle est belle, C'en est fait de la liberté.

Mon Ame*

Air des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre De gaîté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre, J'aime à prévoir mon dernier jour, {bis.}

Il semble alors que mon ame me quitte.

Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux.

Ah! sans regret, mon ame, partez vite:

En souriant remontez dans les cieux, Remontez, remontez dans les cieux.

Vous prendrez la forme d'un ange; De l'air vous parcourrez les champs.

Votre joie, enfin sans mélange.

Vous dictera les plus doux chants.

bis.

MON AME

L'aimable païï, que la terre a proscrite. Ceindra de fleurs voire front radieux.

Ah! sans regret, mon ame, partez vite:

En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire

D'un Ilion trop insulté.

Qui prit l'autel de la victoire

Pour l'autel de la liberté.

Vingt nations ont poussé de Tbersite Jusqu'en nos murs le char injurieux.

Ah! sans regret, mon ame, parlez vite:

En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages Tant de Français morts à propos, Qui, se déroband aux outrages, Ont au ciel perlé leurs drapeaux.

Pour conjurer la foudre qu'on irrite, Unissez-vous à tous ces demi-dieux.

Ah! sans regret, mon ame, partez vite:

En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.
La Liberté, vierge féconde.
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais dès demain je crains qu'il ne m'évite
Pauvre captif, demain je serai vieux.

LES CHAMPS

Ah! sans regret, mon ame, parlez vile:

En souriant remonlez dans les cieux, Remontez, remontez
dans les eieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,

Doux rayon de l'aslre éternel!

Mais passez des bras d'une femme

Au sein d'ua Dieu tout paternel.

L'Aï pétille à défaut d'eau bénite ; De vrais amis viennent former mes yeux. Ah ! sans regret, mon ame, parlez vite : En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

lies Clianaps.

Air: Mon amour était pour Marie,

Rose, partons; voici l'aurore, Quitte ces oreillers si doux. Entends-tu la cloche sonore Marquer l'heure du rendez-vous?

Cherchons, loin du bruit de la ville.

Pour le bonheur un sûr asile.

Viens aux champs couler d'heureux jours: Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure, Donne le bras à ton amant.

Rapprochons-nous de la nature Pour nous aimer plus tendrement.

58 LESi CBAXPS.

Des oiseaux la troupe éveillée,

Nous appelle sous la feuillée.

Viens aux champs couler d'heureux jours;

Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les gcùls du village ;

Le jour naissant t'éveillera ;

Le jour mourant sous le feuillage

A noire couche nous r'ir« '*ra.

Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre en^or de sa durée!
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.
Quand l'été vers un sol fertile Conduit des moissonneurs
nombreux:
Quand, près d'eux, la glaneuse agile Cherche lépi du malheu-
reux; Combien, sur les gerbes nouvelles, De baisers pris aux pas-
toureilles ! Viens aux champs couler d'heureux jours; Les champs
ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à dois un doux nectar.
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard ;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs eut aussi leurs amours.

LES CHAMPS

Allons visiter des rivages

Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages.
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse,
Le monde est loin, l'herbe est si douce!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.
C'en est fait! adieu, vains spectacles!
Adieu, Paris, où je me plus,
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.
Hon Habit.
Air du vaudeville de Décence.
Sois-moi fidèle, 6 pauvre habit que j'aimel Ensemble nous de-
venons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même, Et Socrate n'eût pas
fait mieux.

Quand le sort à ta mince étoffe Livrerait de nouveaux combats,

Imite-moi, résiste en philosophe;

Mon vieil ami« ne nous séparons pas.

MON HABIT

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire».

Do premier jour où je te mis ; C'était ma fête, et pour comble de gloire

Tu fus chanté par mes amis.

Ton indigence, qui m'honore,

Ne m'a point banni de leurs bras :

Tous ils sont prêts à nous fêter encore ; Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;

C'est encore un doux souvenir.

Feignant un soir de fuir la tendre Lise,

Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cet outrage

Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage; Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre

Qu'un fat exhale en se mirant?

M'a-t-on jamais vu dans une antichambre

T'exposer aux mépris d'un grand?

Pour des rubans la France entière

Fut en proie à de longs débats; La fleur des champs brille h la boutonnière; Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains pins tant ces jours de courses vaines,

Où notre destin fut pareil ; Ces jours mêlés de plaisirs et de peines.

Mêlés de pluie et de soleil.

LE VIN BT LA COQUETTE. 61

Je dois bientôt, îl me le semble,

Mettre pour jamais habit bas.

Attends on peu: nous finirons ensemble; Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

lie \^in et la Coq«iette«

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette Dont je redoute ici les yeux.

Que sa vanité, qui me guette, Me trouve toujours plus joyeux.

C'est au vin de rendre impossible Le triomphe qu'elle espérait.

Ah! cachons bien que mon cœur est sensible La coquette en
abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante!

Ah! de mon cœur prenez pitié!

Chantez la liqueur écumante Que verse en riant l'Amitié.

Enlacez le lierre paisihie Sur mon front qui me trahirait.

Ah! cachons bien que mon cœur est sensible; La coquette en
abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes Ce sexe que j'ai trop aimé.

Achevons d'éteindre les flammes Du flambeau qui m'a
consumé.

L INDSPBND AÎ<T.

Que Bacchus, toujours invincible, Ole à l'Amour son dernier
Irait.

Ah! cachons bien que mon cœur est sensible: La coquette en
abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe D'où nous vient ce jus
enivrant?

J'aime encor, mon verre m'échappe; Je ne ris plus qu'en
soupirant.

Pour fuir ce charme irrésistible, Trop d'ivresse enchaîne mes pas.

Ah! vous voyez que mon cœur est sensible: Coquette, n'en abusez pas.

li'Indépendant.

Respectez mon indépendance, Esclaves de la vanité, C'est à l'ombre de l'indigence Que j'ai trouvé la liberté: [bis.) Jugez, aux chants qu'elle m'inspire, Quel est sur moi soi ascendant, (bis.) Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis: Je suis indépendant.

Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage Errant dans la société ; Et pour repousser l'esclavage.

Je n'ai qu'an arc et ma galté.

L'iHDÉPBSnANT. 68

Mes traits sont ceux de la satire:

Je les lance en me défendant, Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,

Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,

Valets, en tout temps prosternés,

Dans cette auberge qui ne s'ouvre

Que pour l'es passants couronnés.

On lit du fou qui sur sa Ivre

Cbante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis: Je suis indépendant,

Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne:

Oh! d'un roi que je plains l'ennui l

C'est le conducteur de la chaîne;

Ses captifs sont plus gais que lui.

Dominer ne peut me séduire;

J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis: Je suis indépendant,

Je suis, je suis indépendant

En paix avec ma destinée, Gaiment je poursuis mon chemin;
Riche du pain de la journée.

Et de l'espoir du lendemain.

Chaque soir, au lit qui m'attire, Piea me conduit sans accident.

LA BONNB VIEaLR,

Liseile seule a le droii de sourire Quand je lui dis: Je suis indépendant.

Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée De ses attraits les plus puissants, Qui des chaînes de l'hyménée Veut charger mes bras caressants.

Voilà comme on perd un empire!

Non, non, point d'hymen imprudent.

Que toujours Lise ail le droit de sourire Quand je dirai : Je suis indépendant.

Je suis, je suis indépendant.

lia Bonne Vieille.

Air (le Wilhem ; on Muse des bois et des accords champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse; Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Pour moi le temps semble, dans sa vitesse. Compter deux fois les jours que j'ai perdu». Survivez-moi ; mais que l'âge pénible Vous trouve encor fidèle à mes leçons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos ridei Les traits char-
mants qui m'auront inspiré,

LA BONNE VIEILLE

Des doux récits les jeunes gens avides Diront: Quel fui cet ami tant pleuré?

De mon amour, peignez, s'il est possible, L*ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ? Et sans rougir vous direz: Je l'aimais. D'un trait méchant se monlra-t-il capable? Avec orgueil vous répondrez: Jamais.

Ah! dites bien qu'amoureux et sensible D'an luth joyeux il attendrit les sons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami répétez les chansons.

Vous, que j'appris à pleurer sur la France, Dites surtout aux fils des nouveaux preux, Que j'ai chanté la gloire et l'espérance Pour consoler mon pays malheureux.

Rappelez-leur que l'aquilon terrible De nos lauriers a détruit vingt moissons ; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile De vos vieux ans charmera les douleurs ; A mon portrait, quand votre main débile, Chaque printemps, suspendra quelques flears, Levez les yeux vers ce monde invisible

66 COUPLETBS A BA FILLEULE.

OÙ pour toujours nous nous réunissons ; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

Couplets à ma Filleule,

AGÉB DB TROIS UOIS, LE JOUR DE SON BAPLÂMB.

Air: J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris Le pauvre parrain qu'on vous donne?

Ce choix seul excite vos cris; De bon cœur je vous le pardonne.

Point de bonbons à ce repas :

A vos yeux cela doit me nuire ; Mais, mon enfant, ne pleurez pas, Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en fait l'honneur,

Et c'est l'amitié qui vous nomme.

Or, pour n'être pas grand seigneur,

Je n'en suis pas moins honnête homme.

Des cadeaux si vous faites cas.

Vous y trouverez à redire;

Mais, mon enfant, ne pleurez pas.

Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi Tient la vertu même asservie.
Pussions-nous, ma commère Êl moi.

Vous porter bonheur dans la vie !

l'exilé. 67

Pendant leur voyage Ici-bas, Aux bons cœurs rien ne devrait nuire; Mais, mon enfant, ne pleurez pas, Voire parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai.

Si jusque-là mes chansons plaisent!

Mais peut-être alors je serai Où Panard et Collé se taisent.

Quoi ! manquer aux joyeux ébats' Qu'un pareil jour devra produire!

Non, mon enfant, ne pleurez pas.

Votre parrain vous fera rire.

(Janvier 1817.)

Air: Ermite, bon Ermite.

A d'aimables compagnes Une jeune beauté Disait: Dans nos campagnes Règne l'humanité.

Un étranger s'avance, Qui parmi nous errant, Redemande la France Qu'il chante en soupirant.

D'une terre chérie C'est un fils désolé. .

L BXILB.

Rendons une patrie.

Une patrie

Aa pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide Vers la France entraîné, Il s'assied,
l'œil humide.

Et le front incliné.

Dans les champs qu'il regrette Il sait qu'en peu de jours Ces
flots que rien n'arrt'le Vont promener leur cours.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie, Une patrie Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être.

Implorant son retour.

Tombe aux genoux d'un maître Que touche son amour.

Trahi par la victoire, Ce proscrit, dans nos bois.

Inquiet de sa gloire, Fuit la haine des rois.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie, Une patrie Au pauvre. exilé.

l'exilé. 69

De rivage en rivage Que sert de le bannir?

Partout de son courage Il trouve un souvenir.

Sur nos bords, par la guerre Tant de fois envahis, Son sang
même a naguère Coulé pour son pays.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une pairie, Une pairie Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires, On dit qu'en ses foyers Il recueillit nos frères Vaincus et prisonniers.

De ces temps de conquêtes Rappelons-lui le cours; Qu'il trouve ici des fêtes.

Et surtout des amours.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie, Une patrie Au pauvre exilé.

Si notre accueil le tonche, Si, par nous abrité, Il s'endort sur la couche De l'hospitalité,

70 LA PJJTITR FÉB.

Que par nos voix légères Ce Français réveillé, Sous le toit de ses pères Croie avoir sommeillé.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie Au pauvre exilé.

lia Petite Fée.

Air: Cest le meilleur homme du monde.

Enfants, il était une fois Une fée appelée Urgande, Grande à peine de quatre doigts. Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un on deux coups Donnaient félicité parfaite.

Ah! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette

!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
EMe passait comme un zéphyr,
El la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux.
Chaque moisson était .complète.

LA PETITE FEE

Ah! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez voire bagueile!

C'était la marraine d'un roi Dont elle créait les ministres:

Braves gens, soumis à la loi.

Qui laissaient voir dans leurs registres. Du bercail ils chassaient les loups Sans abuser de la houlette.

Ah ! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant, Étaient l'organe de la fée; Et par eux jamais l'innocent Ne voyait sa plainte étouffée.

Jamais pour l'erreur à genoux La clémence n'était muette.

Ab! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre bagueile!

Pour que son filleul fût béni, EHe avait touché sa couronne.

Il voyait tout son peuple uni, Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux, On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette
!
Dans un beau palais de cristal.
Hélas! Urgande est retirée.

CHANSON CHANTÉE A SES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE

Air : Eh ! vogue la galère.

Sur une onde tranquille Voguant soir et matin, 31a nacelle est
docile Au souffle du destin.

La voile s'enfle-l-elle.

J'abandonne le bord.

Ëb! vogue ma nacelle; (o doux zéphyr, sois-moi fidèle!) lih!
vogue ma nacelle; Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère La muse des chansons, Et ma course
légère S'égaie à ses doux sons. La folâtre pucelle Chante sur
chaque bord.

MA KACELLB. 73

Eh! vogue ma nacelle ; (o doux zéphyr, sois-moi fidèle!} Eh!
vogue ma nacelle; Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage Cent foudres à la fois, Ébranlant ce rivage, Épouvantent les rois; Le plaisir, qui m'appelle, M'attend sur l'autre bord.

Eh! vogue ma nacelle; (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!) Eh! vogue ma nacelle; Nous trouverons un port.

Loin de là, le ciel change:

Un soleil éclatant Vient mûrir la vendange Que le buveur attend.

D'une liqueur nouvelle Lestons-nous sur ce bord.

Rh! vogue ma nacelle; (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!) Eh! vogue ma nacelle; Nous trouverons un port.

Des rives bien connues M'appellent à Jeur tour.

Les Grâces, demi-nues, Y célèbrent l'Amour.

MA NACELLE

Dieux! j'entends la plus belle Soupirer sur le bord.

Eh ! vogue nia nacelle ; (O doux zéphyr, sois-moi fidèle!) Eh! vogue ma nacelle; Nous trouverons un port.

Mais loin du roc perfide Qui produit le laurier.

Quel astre heureux me guide Vers un humble foyer?

L'amitié renouvelle Ma fêle sur ce bord :

Eh! vogue ma nacelle; (o doux zéphyr, sois-moi fidèle!) Eh!
vogue ma nacelle; Nous entrons dans le port.

lie Dieu des Bosiiies Geias.

Air: Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu: devant lui je m'incline, Pauvre et content, sans
lui demander rien. De l'univers observant la machine.

J'y vois du m.nl, et n'aime que le bien. Mais le plaisir à^ma
philosophie Révèle assez des cieux intelligents:

Le verre en main, gaîment je me confie Au Dieu des bonnes
gens.

LE DIEU DES BONNES GENS

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence, Sans m'éveiller, assise à
raon cbevel.

Grâce aux amours, bercé par Tespérance, D'un lit plus doux je
rêve le duvet.

Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie! Moi, qui ne crois
qu'à des dieux indulgents, Le verre en main, gaîment je me confie
Au ï)ieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune allière, Se fit un jeu des
sceptres et des lois. Et de ses pieds on peut voir la poussière Em-
preinte encor sur le bandeau des rois. Vous rampiez tous, ô rois
qu'on déifie ! Moi, pour braver des maîtres exigeants, Le verre en
main, gaîment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où près de la victoire, Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats, J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire De leurs manteaux secouer les frimas.

Sur nos débris Albion nous défie ; Mais les deslins et les flots sont changeants: Le verre en main, gaîment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!

Nous touchons tous à nos derniers instants ; L'éternité va se faire comprendre :

Tout va finir, l'univers et le temps.

ADIEUX A DBS AMIS.

O chérabins, à la face bouffie.

Réveillez donc les morts peu diligents I Le verre en main, gaîment je me conûe Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère; S'il créa tout, à tout il sert d'appui: Vins qu'il nous donne, amitié tulélaire, Et vous, amours, qui créer après lui, Prêtez un charme à ma philosophie, Pour dissiper des rêves affligeants.

Le verre en main, que chacun se con^e Au Dieu des bonnes gens !

/ Adieux à des Amis*

Air : Cest un lanla, landerirette.

D'ici faut-il que je parte.

Mes amis, quand loin de vous Je ne puis voir sur la carte D'a-
sile pour moi plus doux!

Même au sein de notre ivresse, Dieux! je crois être à demain:

Fouette, cocher! dit la Sagesse;

Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage, On pourrait, grâce aux plaisirs.

Aux fatigues du voyage Opposer d'heureux loisirs.

ADIEUX A DES AMIS

Mais une ardeur importune

En roule met chaque humain:

Fouette, cocher ! dit la Fortune ; Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,

Ne va point au cabaret,

Me vient dire avec rudesse

Un médecin indiscret :

Mais Lisette est si jolie!

Mais si doux est le bon vin!

Fouette, cocher ! dit la Folie ; Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être.

Je chanterai mon retour.

Déjà je crois voir renaître

L'aurore d'un si beau jour.

L'allégresse que j'encense

A mon paquet met la main.

Fouette, cocher! dit l'Espérance; Et me voilà sur le chemin.

^Bremii^is.

ou LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

Air nouveau de M. Jvllkem, ou de Pierre le Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :

Célébrez un triomphe insigne !

Les champs de Rome ont payé mes exploits,

Et j'en rapporte un cep de vigne :

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Privés de son jus tout-puissant, Nous avons vaincu pour en boire.

Sar nos coteaux, que le pampre naissant

Serve à couronner la Victoire.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil.

Des peuples vous serez l'envie.

Dans son nectar plein des feux du soleil,

Tous les arts puiseront la vie.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés.

Mille vaisseaux iront sur l'onde, Chargés de vins, et de fleurs pavoises,

Porter la joie autour du monde.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus.

Vous qui préparez nos arm-ires.

Que sa liqueur soit un baume de plus

Versé par vous sur nos blessures.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins

Apprendront qu'en des jours d'alarmes le faible appui que l'on donne aux raisins

Peut vaincre à défaut d'autres armes.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours l'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses deslins

Un peuple hospitalier te prie:

Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,

Oublie un moment sa patrie.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,

Creuse la terre avec sa lance, Plante la vigne: et les Gaulois joyeux.

Dans l'avenir ont vu la France.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

ISi J'étais petit Oiseau.

Air nouveau de M. Wilhem; ou 11 faut que Von file doux.

Moi qui, même auprès des belles.

Voudrais vivre en passager.

Que je porte envie aux ailes De l'oiseau vif et léger!

SI J*éTAIS PBTIT OISBAU.

Combien d'espace il visite!

A voltiger tout l'invite:

L'air est doux, le ciel est beau.

Je volerais vite, vite, vile, Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle M'enseignant ses plus doux sons.

J'irais de la pastourelle Accompagner les chansons.

Puis j'irais charmer l'ermite Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage.

Où des buveurs en gatté.

Attendris par mon ramage, Ne boiraient qu'à la beauté :

Puis ma chanson favorite.

Aux guerriers qu'on déshérite, Feraît chérir le hameau.

Je volerais vite, vite, vite, Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles Où sont de pauvres captifs, En leur
cachant bien mes ailes.

Former des accords plaintifs.

L'un sourit à ma visite; L'autre rêve, dans son gîte.

SI j'étais petit oisbau. 81

Aux champs où fut son berceau.

Je volerais vite, vite, vite, Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible Un roi qui fuirait l'ennui, Sur un olivier paisible, J'irais chanter près de lui.

Puis j'irais jusqu'où s'abrite " Quelque famille proscrite, Porter de l'arbre un rameau.

Je volerais vite, vite, vite, Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore, Vous, méchants, je vous fuirais, A moins que l'Amour encore Ne me surprît dans ses rets ; Que, sur un sein qu'il agite.

Ce chasseur que nul n'évite.

Me dresse un piège nouveau :

J'y volerais vite, vite, vite, Si j'étais petit oiseau.

lie Bon Vieillard,

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,

Par vos chansons vous m'attirez ici.

Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble;

Q LB BON VIEILLARD

Accncillez-moi, j'aime à chanter aussi.

Du temps passé j'apporte des nouvelles ; J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi! chacun s'empresse! A ma santé coule un vin généreux.

Ce doux accueil enhardit ma vieillesse:

Je crains toujours d'attrister les heureux. Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes ; Avec le temps vous compterez plus tard. Amis du vin, de la gloire et des belles. Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses; Vos grand'mamans diraient si je leur plus- J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses; Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus. Les souvenirs me sont restés fidèles; Aussi parfois je soupire à l'écart.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage, Sans fuir jamais la France et son doux ciel. Au peu de vin que m'a laissé l'orage.

L'orgueil blessé ne mêle point de fiel. J'ai chanté même aux vendanges nouvelles, Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma pari. Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

LE BON VIEILLARD. Q

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge, Gomme Nestor je ne vous parle pas.

De tous les jours où brilla mon courage, •J'achèterais un jour de vos combats.

Je l'avoûrai, vos palmes immortelles M'ont rendu cher un nouvel étendard.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde I Enfants, buvons à mes derniers amours.

La liberté va rajeunir le monde:

Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours. D'un beau printemps aimables hirondelles, J'ai pour vous voir différé mon départ. Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Qu'elle est «Toile !

Air:

Grands dieux ! combien elle est jolie.

Celle que j'aimerai toujours !

Dans leur douce mélancolie

Ses yeux font rêver aux amours.

Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!
qu'elle est jolie !
Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie ; Ses cheveux sont blonds et
flottants.
Par mille talents embellie, Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû long-temps porter envie Aux traits dont le sexe est
charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie, Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid !
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.

La guirlande qu'elle a cueillie Geint mon front chauve avant
trente ans. Voiles qui parez mon amie.

Tombez: mon triomphe est complet.

Grands dieux! combien elle est jolie!

Et moi, je suis, je suis si laid!

LA MORT SUBITE

lia Mort Subite.

COUPLBTS POUR UN DINBR.

Air du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite Car vous ne pardonneriez pas,
«

A moins, dil-on, de mort subite»

De manquer à ce gai repas.

En vain l'amour qui me lutine, Pour m'arrêter tente un effort ;
Avec vous il faut que je dîne:

Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être.

On meurt sans s'en apercevoir.

Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être,

C'est ce qu'il est urgent de voir.

Je me lâte comme Sosie;

Je ris, je mange et je bois fort.

Ah! je me connais h la vie:

Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre, Ici fermer les yeux soudain; En chantant, remplissez mon verre, Et de vos mains pressez ma main.

Si Bacchus, dont je suis l'apôtre.

Ne m'inspire un joyeux transport, Si ma main ne serre la vôtre:

Adieu, mes amis, je suis mort!

86 LBS CINQUANTE ECUS.

. JjC» Cinquante £eus.

Air : Martin est fort bon garçon.

Grâce à Dieu je suis héritier 1 Le métier De rentier Me sied et m'enchante.

Travailler serait un abus; J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.

J'ai de quoi Vivre en roi Si l'état me lente.

Les honneurs me sont dévolus; J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard, Sans retard Sur un char De
forme élégante.

Fuyons mes créanciers confus.

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente.

LES CINQUANTE ECUS

Adieu, Surêne et ses coleauxl Le Bordeaux, Le Mursaulx, L'Aï que
Ton chante, Vont donc enfin m'être connus.

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de renie.

Parez-vous, Lise, mes amours.

Des atours Que toujours La richesse invente; ^

■*«f ti"^ Le clinquant ne vous convient plus: '^•H** J'ai cin-
quante écus, J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes, vous que je prends, Amis francs, Vieux
parens.

Sœur jeune et fringante, Soyez lopés, nourris, vêtus :

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours.

Pour huit jours, V-<iV -i^ ^^^ P'''s courts.

Comblez votre attente ; Le fonds suivra les revenus.

88 LB RETOUR DANS LA PATHIB.

J'af cinquante écus, J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente.

lie Retour dans la Patrie.

iH-

Air : Suzon sortant de son village ; ou Votre fortune est faite.

Qu'il va lentement le navire

A qui j'ai confié mon sort ! ^

Au rivage où mon cœur aspire .^riU^^\

Qu'il est lent à trouver un port! /

France adorée !

Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru le découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enGn le matelot cric :

Terre! terre! là-bas, voyez!

Ah ! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ; Oui, voilà le port vaste et sûr.

Voisin des champs où mon enfance S'écoula sous un chaume
obscur. ^Lni^

France adorée ! **' .

Douce contrée I

LE RETOUR DANS LA PATRIE

Après vingt ans, en6n je te revois.

De mon village *

Je vois la plage ; ^Sjf^ jffjim'i»*^ Je vois fumer la cime de nos
toits.

Combien mon ame est attendrie! ^«yw^ Là, furent mes pre-
miers amours ; ^ Là, ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore, L'inconstance emporta
mes pas Jusqu'au sein des mers où l'aurore Sourit aux plus riches
climats.

à V^ %• France adorée!

\ Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs. ^ Toute l'année, Là,
brille ornée De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie . •■> \ ^

Rêvait à des climats plus chers; ' "v^?^. Là, je regrettais nos
hivers. .%J'p«ir

Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille, Et des trésors m'étaient proris.

Sous un ciel où le sang pétille, ^^mf/j' A mes vœux l'amour
fut soumis.

France adorée!

Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !

LB RETOUR DANS LA PATRIF

Mais sans jeunesse.

Mais sans richesse, *^i*d>én^«rffnaé je dois perdre l'espoir;
De mes amours, dans la prairie, Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.

Salut à ma patrie I

Poussé chez des peuples sauvages Qui m'offraient de régner
sur eux, J'ai su défendre leurs rivages Contre des ennemis
nombreux.

France adorée !

Douce contrée ! g l â

Tes champs alors gémissaient envahis. ^ilNi^»*li

Puissance et gloire,

Cris de victoire, Bien n'étouffa la voix de mon pays; De tout
quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais conslanl.

Une bêch;^ est là qui m'attend.

Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse.

Enfin le navire entre au port; Dans cette barque où l'on se
presse, Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée!

Puissent tes fils te revoir ainsi tous!

Enfin, j'arrive,

Et sur la rive

COUPLBTS CHANTÉS PAR UN ROI DB LA FÈVB

Air:

Grâce à la fève, je suis roi.

Nous le voulons, versez à boire!

Çà, mes sujets couronnez-moi I Et qu'on porte envié à ma gloire.

A l'espoir du rang le plus beau Point de cœur qui ne s'abandonne.

Nul n'est content de son chapeau :

Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci Porte une couronne éclatante.

Le pâtre a sa couronne aussi.

Couronne de fleurs qui me tente.

A l'un le ciel la fait payer; Mais au berger l'amour la donne:

Le roi l'ôte pour sommeiller:

Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier.

Sert les muses et la victoire.

LA COURONNE

Le front ceint d'un double laurier.

Il triomphe et chante sa gloire.

Quand du rang qu'il doit occuper ,...« K 11 tombe, trahi par Bellone, Le sceptre lui peut échapper, Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans La couronne de l'innocence:

Bientôt viennent les courtisans; Comme les rois on vous encense; Comme eux de pièges séducteurs L'artifice vous environne :

Vous n'écoutez que vos flatteurs, Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots Chacun doit penser à la sienne.

Je n'ai point doublé les impôts; Je n'ai point de noblesse ancienne.

Mon peuple, buvons de concert:

La place me paraît si bonne I K'allez pas avant le dessert Me faire abdiquer la couronne.

lie Champ d'Asile*

(Août 1818.)

Afr de la romance de Bélisaire. (Par Garât.) Un chef de bannis courageux, Implorant un lointain asile,

LB CHAMP d'aSILB. %

A des sauvages ombrageux Disait: „ L'Europe nous exile.

, „Heureux enfants de ces forêts, „De nos maux apprenez l'histoire: „ Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pitié de notre gloire.

„Elle épouvante encor les rois, „Et nous bannit des humbles chaumes, „D'où, sortis pour venger nos droits, „Nous avons dompté vingt royaumes.

„Nous courions conquérir la paix „Qui fuyait devant la victoire.

„Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pitié de notre gloire.

„Dans l'Inde, Albion a tremblé, „Quand de nos soldats intrépides „Les chants d'allégresse ont troublé „Les vieux échos des Pyramides.

„Les siècles pour tant de hauts-faits „rs"auront point assez de mémoire.

„Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pitié ds notre gloire.

„Un homme enfin sort de nos rangs; „11 dit: „Je suis le dieu du monde.'* „L'on voit soudain les rois errants „Conjurer sa foudre qui gronde.

„De loin saluant son palais, „A ce dieu seul ils semblaient croire.

94 LE CHAMP d'aSILB.

„ Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pilié de notre gloire.

„IUais il tombe ; et nous, vieux soldats, „Qui suivions un compagnon d'armes, „Nous voguons jusqu'en vos climats, „Pleurant la patrie et ses charmes.

„Qu'elle se relève à jamais „Du grand naufrage de la Loire I „Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pitié de notre gloire."

Il se tait. Un sauvage alors Répond: „Dieu calme les orages. „Guerriers, partagez nos trésors, „Ces champs, ses fleuves, ces ombrages.

„Gravons sur l'arbre de la paix „Ces mots d'un fils de la victoire:

„Sauvages ! nous sommes Français, „Prenez pitié de notre gloire."

Le Champ d'Asile est consacré; Élevez-vous, cité nouvelle!

Soyez-nous un port assuré Contre la fortune infidèle.

Peut-être aussi des plus hauts faits Nos fils vous racontant l'histoire.

Vous diront: Nous sommes Français, Prenez pitié de notre gloire.

LA SATURE

Air: Ah! que de chagrins dans la vie. (Lanlara.

Combien la nature est féconde En plaisirs ainsi qu'en douleurs
!

De noirs fléaux couvrent le monde De débris, de sang ei de
pleurs.

Mais à ses pieds la beauté nous attire;

Mais de raisins le nectar est foulé.

Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ; Et l'univers est
consolé.

Chaque pays eut son déluge.

Hélas! peut-être, jour et nuit,

Une arche est encor le refuge

De mortels que l'onde poursuit.

Silôt qu'Iris brille sur leur navire, Et que vers eux la colombe a
volé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;

Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!

L'Etna s'agite, et, furieux,

Semble, du fond de ses entrailles,

Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire : Il se rasseoit sur le monde ébranlé.

Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;

Et l'univers est consolé.

LA NATURE

Dieu! que de souffrances nouvelles!

L'affreux vautour de l'Orient,

La peste a déployé ses ailes

Sur l'homme, qui tombe en fuyant.

Le ciel s'apaise et la pitié respire; Oo tend la main au malade exilé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;

Et l'univers est consolé.

Mars enGn comble nos misères:

Des rois nous payons les déCs.

Humide encor du sang des pères, La terre boit le sang des fils.

• Mais l'homme aussi se lasse de détruire. Et la nature à son cœur a parlé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; Et l'univers est consolé.

Âb ! loin d'accuser la nature, Du printemps chantons le retour:

Des roses de sa chevelure Parfumons la joie et l'amour.

Malgré l'horreur que l'esclavage inspire, Sur les débris d'un empire écroulé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; Et l'univers est consolé.

LA SAINTS ALLIANCE DES PEUPLES

lia Sainte Alliance des Peuples*

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT , POUR LA FÊTE
DONNÉE PAR M. LB DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, EN RÉ-
JOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRI- TOIRE FRAN-
ÇAIS, AU MOIS d'OCTÔBRE 1818.

Air du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre, Semant de l'or, des fleurs
et des épis. L'air était calme, et du dieu de la guerre Elle étouffait
les foudres assoupis.

„Ah! disait-elle, égaux par la vaillance, „Français, Anglais,
Belge, Russe ou Germain, „ Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-VOus la main.

„Pauvres mortels, tant de haine vous lasse; „Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.

„D'un globe étroit divisez mieux l'espace; „Chacun de vous aura place au soleil.

„Tous attelés au char de la puissance ; „Da vrai bonheur vous quittez le chemin. jjPeuples, formez une sainte alliance, „Et donnez-vous la main.

„Chez vos voisins vous portez l'incendie; , , L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés; „Et quand la terre est enfin refroidie, „Le soc languit soas des bras mutilés.

LA SAINTE ALLIANCE DBS PEUPLES

„Près de la borne où chaque état commence, „Aacan épi n'est pur de sang hamain.

^Peuples, formez une sainte alliance, „Et donnez-vous la main.

„Des potentats, dans vos cités en flammes, „Osent du bout de leur sceptre insolent ^Marquer, compter et recompter les âmes „Que leur adjuge un triomphe sanglant.

„Faibles troupeaux, vous passez, sans défense, „D'un joug pesant sous un joug inhumain. , , Peuples, formez une sainte alliance, „Et donnez-vous la main.

„Qae Mars en vain n'arrête point sa course ; „Fondeï des lois dans vos pays souffrants; „De votre sang ne livrez plus la source

„Aux roto ingrats, aux vastes conquérants. „Des astres faux
conjurez l'influence ; „Effroi d'un jour, ils pâleront demain.

^Peuples, formez une sainte alliance, « ^ donnez-vous la main.

. ^Où, libre enfin, que ie monde respire; „Sur le passé jetez un
voile épais.

„ Semez vos champs aux accords de la lyre; „L'encens des arts
doit brûler pour la paix. „L'espoir riant, au sein de l'abondance,
„Accueillera les doux fruits de l'hymeu. peuples, formez une
sainte alliance, „Et donnez-vous la main."

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Ainsi parlait cette vierge adorée.

Et plus d'un roi répétait ses discours. Comme au printemps la
terre était parée; L'automne en fleurs rappelait les amours. Pour
l'étranger, coulez, bons vins de France: De sa frontière il reprend
le chemin.

Peuples, formons une sainte alliance, Et donnons-nous la
main.

lies Enfants de la France.

Air du vaudeville de Tureime.

Reine du monde, ô France! ô ma patrie I Soulève enfin ton
front cicatrisé.

Sans qu'à tes yeux leur gloire en soil flétrie, De tes enfants
l'étendard s'est brisé.

Quand la fortune outrageait leur vaillance, Quand de tes
mains tombait ton sceptre d'or. Tes ennemis disaient encor:

Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre, France, et ton nom
triomphe des revers. Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs. Le Rhin aux bords ravis
à ta puissance Port*» à rostrot le tribut de ses eaux;

LES ENFANTS DB LA FRANCS

11 crie au fond de ses roseaux :

Honnear aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare Les pas eoipreints dans
tes cbatnps profanés, Jamais le ciel te fut-il moins avare?

D'épis nombreux vois ces champs couronnés. D'un vol fameux
prompts à venger l'offense. Vois les beaux-arts consolant leurs
autels, Y graver en traits immortels :

Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire : Quel peuple ancien de-
vant toi n'a tremblé? Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé? En vain l'Anglais a mis dans
la balance L'or que pour vaincre ont mendié les rois.

Des siècles entends-tu la voix?

Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit lo tyran et l'esclave.

Veut te voir libre, et libre pour toujours. Que tes plaisirs ne soient plus une entrave: La Liberté doit sourire aux amours.

Prends son Oambeau, laisse dormir sa lance; Instruis le monde, et cent peuples divers Chanteront en brisant leurs fers:

Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!

Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.

LES ROSSIGNOLS

Oui, d'âge en âge une palme féconde

Doit de tes fils protéger les tombeaux.

Que près du mien, telle est mon espérance,

Pour la patrie admirant mon amour.

Le voyageur répète un jour:

Honneur aux enfants de la France!

lies Rossignols.

Air : Cest à maii maître en Vart de plaire,

La nuit a ralenti les heures :

Le sommeil s'étend sur Paris.

Charmez l'écho de nos demeures, Éveillez-vous, oiseaux chéris.

Dans ces instants où le cœur pense, Heureux qui peut rentrer en soi !

De la nuit j'aime le silence : Doux rossignols, chantez pour moi.

Doux chantres de l'amour fidèle, De Phryné fuyez le séjour:

Phryné rend chaque nuit nouvelle Complice d'un nouvel amour.

En vain des baisers sans ivresse Ont scellé des serments sans foi ; Je crois encore à la tendresse:

Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle; Mais croyez-vous par vos accords

102 LBâ ROSSIGNOLS.

Toucher l'avare au cœur stérile, Qui compte à présent ses trésors?

Quand la nuit, favorable aux ruses.

Pour son or le remplit d'e£Froi, Ma pauvreté sourit aux Muses.

Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage, Ah! refusez vos tendres airs A
ces nobles qui, d'âge en âge, Pour en donner portent des fers.

Tandis qu'ils veillent en silence.

Debout, auprès du lit d'un roi, C'est la liberté que j'encense.

Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive ; Non, vous n'aimez pas les
méchants.

Du printemps le parfum m'arrive Avec la douceur de vos
chants.

La nature, plus belle encore.

Dans mon cœur va graver sa loi.

J'attends le réveil de l'aurore:

Doux rossignols, chantez pour moi.

lies Étoiles qui Filent,

(Août 1820.)

Air du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile Règle nos jours et brille aux
cieux.

LES ÉTOILES QUI FILENT

— Oui, mon enfant; mais dans son voile La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cet azur tranquille De lire on te croit le secret:

Quelle est cette étoile qui file, Qui nie, file, et disparaît?

Mon enfant, un mortel expire; Son étoile tombe à l'instant.

Entre amis que la joie inspire.

Celui-ci buvait en chantant.

Heureux, il s'endort immobile Auprès du vin qu'il célébrait...

— Encore une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle! C'est celle d'un objet charmant.

Fille heureuse, amante fidèle, On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile, Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide

D'un très-grand seigneur nouveau-né:

Le berceau qu'il a laissé vide, D'or et de pourpre était orné.

Des poisons qu'un flatteur distille C'était à qui le nourrirait...

IOi LES ÉTOILES QUI FILENT.

— Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît

— Mon enfant, quel éclair sinistre!

C'était l'astre d'un favori,

Qui se croyait un grand ministre Quand de nos maux il avait
ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres! D'un riche nous
perdons l'appui.

L'indigence glane chez d'autres,

Mais elle moissonnait chez lui.

Ce soir même, sûr d'un asile, A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !...- Va, mon fils, garde ta
candeur;

Et que ton étoile ne marque Par l'éclat ni par la grandeur.

Si tu brillais sans être utile, A ton dernier jour on dirait :

Ce n'est qu'une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît.

LB TEHPS. 105

lie Temps.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore.

Je me croyais égal aux dieux ; Lorsqu'au bruit de l'airain sonore, Le Temps apparut à nos yeux.

Faible comme une tourterelle Qui voit la serre des vautours.

Ah! par pilié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides, Soudain nos yeux se sont baissés:

Nous voyons à ses pieds rapides La poudre des siècles passés.

A l'aspect d'une fleur nouvelle Qu'il vient de flétrir pour toujours.

Ah ! par pilié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre ; Je n'épargne rien même aux cieax, Répond-il d'une voix austère:

Vous ne m'avez connu que vieux.

Ce que le passé vous révèle Remonte à peine à quelques jours.

Ah! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours!

LE TEMPS

Sur cent premiers peuples célèbres.

J'ai plongé cent peuples fameux Dans un abyme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.

J'ai couvert d'une ombre éternelle Des astres éteints dans leur
cours.

Ab ! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde

La volupté charme les maux:

Et de la nature féconde

L'arbre immense étend ses rameaux.

Toujours sa tige renouvelle

Des fruits que j'arrache toujours.

Ah! par pitié, lui dit ma belle,

Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit; et près de le suivre.

Les plaisirs, hélas ! peu constants.

Nous voyant plus pressés de vivre, Nous bercent dans l'oubli
du Temps.

Mais l'heure en sonnant nous rappelle Combien tous nos
rêves sont courts; Et je m'écrie avec ma belle:

Vieillard, épargnez nos amours!

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY

Air:

Veille encore, ô lampe fidèle, Que trop peu d'huile vient
nourrir!

Sur les accents d'une immortelle Laisse mes regards
s'attendrir.

De l'amour que sa lyre implore, Tu le sais, j'ai subi la loi.

Veille, ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère, Plein d'un bonheur de
peu d'instant ; Il prend à mon lit solitaire Tous les songes de
mon printemps.

Les dieux qu'au bel âge on adore Voudraient-ils revoler vers
moi?

Veille, ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale.

Elle eût, en proie à deux penchants, Des Amours ardente
rivale.

Aux Grâces consacré ses chants ; Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.

Veille, ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

MA LAMPE

Combien a pleuré sur nos armes Son noble cœur de gloire épris!

De n'être pour rien dans ses larmes L'Amour alors parut
surpris.

Jamais au pays qu'elle honore Sa lyre n'a manqué de foi.

Veille, ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage Des lauriers du Pinde
avilis ; Mais de leur gloire sois l'image.

Toi, ma lampe, toi qui palis.

A ton déclin je vois l'aurore Triompher de l'ombre et de toi; Ta
meurs, et je relis encore Les vers charmants de Dufresnoy.

lie TieuiL Drapeau*

(Celte chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire la
charte constitutionnelle placée sous la sauvegarde du drapeau de
Fleurus, de Marengo et d'Ausierlitz. Le même vœu a été exprimé

à la tribune par plusieurs députés, et entre autres par le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique, j

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire Je viens de me voir entouré.

LB VIEUX DRAPEAU

Nos souvenirs m'ont enivré; Le vin m'a rendu la mémoire; Fier de mes exploits cl des leurs, J'ai mon drapeau dans ma chaumière.

Quand secoûrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille Où je dors pauvre et mutilé.

Lui qui, sûr de vaincre, a volé Vingt ans de bataille en bataille!

Chargé de lauriers et de fleurs, Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secoûrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France Tout le sang qu'il nous a coûté.

Sur le sein de la liberté, Kos fils jouaient avec sa lance.

Qu'il prouve encore aux oppresseurs Combien la gloire est roturière.

Quand secoûrai-je !a poussière Qui ternit ses nobles couleurs
?

Son aigle est resté dans la poudre, Fatigué de lointains exploits.

Rendons-lui le coq des Gaulois; Il sut aussi lancer la foudre.

La France, oubliant ses douleurs, Le rebéûira, libre et flère.

LB VIEUX DRAPEAU

Quand secoûrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire, Des lois il deviendra l'appui.

Chaque soldat fut, grâce à lui, Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs ; Déployons-le sur la frontière
:

Quand secoûrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là, près de mes armes ; Un instant osons l'entrevoir.

Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!

C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs.

Le ciel entendra la prière :

Oui, je secoûrai la poussière Qui ternit tes nobles couleurs.

lia Fortune,

Air de la Sabotière; OU Vaudeville du Vieux Chasseur.

Pan ! pan ! est-ce ma brune.

Pan ! pan ! qui frappe en bas ?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

LA FORTUNE

Tous mes amis, le verre en main.

De joie enivrent ma chambrette.

Nous n'attendons plus que Lisette; Fortune, passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune. Pan ! pan ! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit.

Son or chez nous ferait merveilles.

Mais nous avons là vingt bouteilles.

Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! est-ce ma brune.

Pan ! pan ! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan! Je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis, Manteaux d'une richesse extrême.

Eh! que nous fait la pourpre même?

Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune, Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan! pan! c'est la Fortune:

Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers.

Parle de gloire et de génie.

LA FORTUMB.

Hélas ! grâce à la calomnie,

Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan ! est-ce ma brune.

Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan ! p.an ! c'est la Fortune :

. Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne Toulons Aux cieux être lancés par
elle :

Sans même essayer la nacelle.

Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan ! est-ce ma brune. Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés Implorent ses faveurs traîtresses :

Âh! cbers amis, par nos maîtresses^ Nous serons plus gaîment trompés.

Pan ! pan ! est-ce ma brune.

Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune:

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

LOUIS XI

liOiiis 1LI.«)

Air : Sans un petit brin d'amout.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons.

Musettes Et chansons !

Notre vieux roi , caché dans ces tourelles,.

Louis, dont nous parlons tout bas.

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles.

S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons:

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons.

Musettes Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier :

Il craint les grands, et le peuple et Dieu même;

Surtout il craint son héritier.

*) On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

LOUIS XI

Heureux villageois, dansons:

Sautez, fillettes'

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Muselles

El chansons I

Voyez d'ici briller cent hallebardes, Aux feux d'un soleil pur et doux.

N'enlend-on pas le Qui vive des gardes, Qui se mêle au bruit des verroux?

Heureux villageois, dansons:

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons.

Musettes

Et chansons !

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaame

Ce roi peut envier la paix:

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,

A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons:

Sautez, fillettes

El garçons !

Unissez vos joyeux sons.

Musettes

Et chansons I

Dans nos hameaux, quelle image brillante Nous nous faisons
d'un souverain I

Quoi! pour le sceptre une main défaillante! Pour la couronne
un front chagrin !

Heureux villageois, dansons:

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sons, Musettes Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne;

L'horloge a causé son effroi :

Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne, Pour un signal de
son beffroi- Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons.

Musettes Et chansons!

Mais notre joie, hélas ! le désespère :

Il fuit avec son favori.

Craignons sa haine, et disons qu'en bon père

A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons, Musettes Et chansons!

LES VENDANGES

lies Vendanges*

Air : Pierrot gur le bord d'un ruisseau ; ou Air nouveau de M. Lorin.

L'aarore annonce un jour serein; Vite à l'ouvrage!

Et reprenons courage.

Fillettes, flûte et tambourin, Mettez les vendangeurs en train.

Du vin qu'a fait tourner l'orage, Uq vin nouveau bientôt consolera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra. * r . Ah! ah! la gaîlé renaîtra.
,

Notre maire tourne à tout vent; D'écharpe il change, Et de tout vin s'arrange.

Mais, puisqu'ainsi ce bon vivant De couleur changea si souvent.

Qu'avec son écharpe il vendange, Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, chez nous la gaîlé renaîtra.

Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons.

En robe noire.

Explique son grimoire, Condamne jusqu'à nos chansons;
Mais, grâce au vin que nous pressons, Que lui-même il chante
après boire

LES VENDANGES

La liberté, la gloire, et coëiera.

Amis, chez nous la gaîlé renaîtra. ♦

Ah! ah! la gaîlé renaîtra.

Si le curé, peu tolérant.

Gronde sans cesse, Et veut qu'on se confesse, Son gros nez
rouge nous apprend L'intérêt qu'à nos vins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe.

Sur chaque mort qu'il dise un libéra.

Amis, chez nous la gaîlé renaîtra.

Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Que du châtelain en souci L'orgueil insigne Au bonheur se
résigne.

Il verra les titres qu'ici Noé nous a transmis aussi.

Us sont sur des feuilles de vigne; Aux parchemins il les
préférer.

Amis, chez nous la gaîlé renaîtra.

Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier, A la souffrance Oppose
l'espérance.

Au pampre tu peux marier Olive, épi, rose et laurier.

Vendangeons, et vive la France!

Le monde un jour avec nous trinquera.

118 l'orage.

Amis» chez nous la gaîlé renaîtra.

Ab î ah ! la gaité renaîtra.

li'Orage.

Air : Cest Vamour, l'amour»

Chers enfants, dansez, dansez! Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiment bercés.

Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de vertes charmillles.

Fuyant l'école et les leçons.

Petits garçons, petites filles, Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde Craint de nouveaux malheurs; En
vain la foudre gronde, Couronnez-vous de fleurs!

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage:

Par l'espoir gaîment bercés, Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,

Mais il n'a point frappé vos yeux.

l'oragb. It9

L'oiseaa se tait dans le feuillage; Rien n'interrompt vos chants
joyeux.

J'en crois votre allégresse;

Oui, bientôt d'un ciel pur

Vos yeux, brillants d'ivresse.

Réfléchiront l'azur.

Ghers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Echappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés, Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines; Comme eux ne soyez point
trahis.

D'une main ils brisaient leurs chaînes.

De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire

Tombés sans déshonneur.

Ils vous lèguent la gloire:

Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez ! Votre âge Échappe à l'orage:

Par l'espoir gaîment bercés.

Dancez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares.

Hélas ! vos yeux se sont ouverts.

C'était le clairon des barbares Qui vous annonçait nos revers.

L ORAGB.

Dans le fracas des armes^ Sous nos toits en débris, Vous mê-
liez à nos larmes Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage: Par l'espoir gaîment bercés; Dan-
sez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes Où notre courage expira.

C'est en éclatant sur nos têtes Que la foudre nous éclaira.

Si le dieu qui vous aime

Crut devoir nous punir,

Pour vous sa main ressembla

Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez I Votre âge Echappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés.

Danse, chantez, dansez !

Enfants, l'orage qui redouble.

Du Sort présage le courroux.

Le Sort ne vous cause aucun trouble^ Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe En chantant nus malheurs.

LE CINQ MAI

Déposez sur ma tombe Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage:

Par l'espoir gaîment bercés.

Danse, chantez, dansez!

lie Ciuq Mai.

Air: Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire. Aux bords lointains où tristement j'errais. Humble débris d'un héroïque empire.

J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.

Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence. Sous le soleil je vogue plus joyeux.

Pauvre soldat, je reverrai la France:

La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux! le pilote a crié: Sainte-Hélène!

Et voilà donc où languit le héros!

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine: Nous maudissons ses fers et ses bourreaux. Je ne puis rien, rien pour sa délivrance Le temps n'est plus des trépas glorieux! Pauvre soldat, je reverrai la France:

La main d'un fils me fermera les yeux.

LE CINQ MAI

Peut-être il dort, ce boulet invincible Qui fracassa vingt trônes à la fois.

Ne peut-il pas, se relevant terrible, Aller mourir sur la tête des rois?

Ah! ce rocher repousse l'espérance:

L'aigle n'est plus dans le secret des dieux. Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre; Elle était lasse: il ne l'attendit pas. Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre; Mais quels serpents enveloppent ses pas! De tout laurier un poison est l'essence ; La mort couronne un front victorieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde, „Serait-ce lui? disent les potentats:

„Vient-il encor redemander le monde!

„Armons soudain deux millions de soldats/' Et lui, peut-être, accablé de souffrance, A la patrie adresse ses adieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France:

La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère.

Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ? Bien au-dessus des trônes de la terre, li apparaît brillant sur cet écueil.

LB CINQ MAI

Sa gloire est là comme le phare immense D'un nouveau monde et d'un monde trop vieax. Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?

Un drapeau noir! Ah! grands dieux, je frémis! Quoi! lui mourir! ô gloire, quel veuvage! Autour de moi pleurent ses ennemis.

Loin de ce roc nous fuyons en silence. L'astre du jour abandonne les cieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Adieu! à la Campagne.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

Air : Jffuse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux au déclin de l'automne, Arbres jaunis, je viens vous voir encor. N'espérons plus que le trône pardonne A mes chansoBs leur trop rapide essor.

Dans cet asile où reviendra Zéphire, J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Échos des bois, répétez mes adieux.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée.

Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants î Mais de grandeurs la France dépouillée Courbait son front sous le joug des méchants.

Je leur lançai les traits de la satire; Pour mon bonheur l'amour
m'inspirait mieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence *),

Au tribunal ils traînent ma gaîté ;

D'un masque saint ils couvrent leur vengeance:

Rougiraient-ils devant ma probité?

Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire:

L'intolérance est fille des faux dieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;

Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire. Si j'ai prié pour
d'illustres soldats, Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire. En-
couragé le meurtre des états ?

Ce n'était point le soleil de l'empire Qu'à son lever je chantais
dans ces lieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Échos
des bois, répétez mes adieux.

*) Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le mi-
nistère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôler
le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze
ans.

ADIEUX A LA CAMPAGUB. 125

Que, dans l'espoir d'humilier ma -vie, Bellart s'amuse à mesu-
rer mes fers; Même aux regards de la France asservie. Va noir ca-

chot peut illustrer mes vers. A ses barreaux je suspendrai ma lyre, La renommée y jettera les yeux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle ! Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Partons: j'entends le geôlier qui m'appelle. Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs. Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire: Je vais chanter son hymne glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Échos des bois, répétez mes adieux.

Mon Carnaval.

(Sainte-Pélagie.)

Air des Chevilles de maître Adam} ou Air nouveau de M. Meissonnier,

Amis, voici la riante semaine,

Que tous les ans je fêtais avec vous.

Marotte en main, dans le char qu'il promène,

Momus au bal conduit sages et fous.

Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie.

Il m'a semblé voir passer les amours.

MON CARNAVAL

J'entends au loin l'archet de la Folie : o mes amis, prolongez d'heureux jours I

Oui, je les vois, ces danses amoureuses Où la beauté triomphe à chaque pas.

De vingt danseurs je vois les mains heureuses Saisir, quitter, ressaisir mille appas.

Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie: Un seul mot triste en peut troubler le cours. J'entends au loin l'archet de la Folie: O mes amis, prolongez d'heureux jours 1

Combien de fois, auprès de la plus belle. Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous! Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie ; Je la vidais, mais vous versiez toujours. J'entends au loin l'archet de la Folie: o mes amis, prolongez d'heureux jours!

Des jours charmants la perte est seule à craindre. Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux. Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre Le peu d'encens dont je nourris mes dieux. Quand la plus tendre était la plus jolie. Des fers alors m'auraient paru bien lourds. J'entends au loin l'archet de la Folie: O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse Du calme enfio vous impose)a loi.

Dernier rayon, qu'an reste d'allégresse Brille en vos yeux et
vienne jusqu'à moi. Dans vos plaisirs ainsi je me replie; Je suis
vos pas, je chante vos amours. J'entends au loin l'archet de la Fo-
lie: O mes amis, prolongez d'heureux jours!

li'Ombre d'Aanaeréoi.

(Sainte-Pélagie.)

Air de la Sentinelle.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux:

Victoire! il dit; l'écho redit: Victoire! O demi-dieux! vous, nos
premiers flambeaux. Trompez le Styx, revoyez votre gloire!

Soudain sous un ciel enchanté

Une ombre apparaît et s'écrie:

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Uae patrie !

„O peuple grec, c'est moi dont les destins «Furent si doux chez
tes aïeux si braves ; «Quand il chantait l'amour dans leurs festins,
«Anacréon en chassait les esclaves.

„Jamais la tendre Volupté „N'approcha d'une ame flétrie.

..Doux enfant de la Liberté.

128 l'ombre d'anacréom.

„Le Plaisir veat une patrie!

„line patrie!

„De l'aigle encore l'aile rase les cieux, „Du rossignol les chants
sont toujours tendres; „Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes
dieux, „Qa'en as-ta fait? qu'as-tu fait de nos cendres?

„Tes fêtes passent sans gaïlé

„Sur une rive encor fleurie.

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie !

„Déjà vainqueur, chante et vole au danger ; „Brise tes fers: tu
le peux, si tu l'oses. „Sur nos débris, quoi! le vil étranger „Dort
enivré du parfum de tes roses !

„Quoi! payer avec la beauté

„Uu tribut à la barbarie !

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie !

„C'est trop rougir aux yeux du voyageur, „Qui d'Olympie
évoque la mémoire.

„Frappe! et ces bords au gré d'un ciel Yengear ^Reverdiront
d'abondance et de gloire.

„Des tyrans le sang détesté

„Réchau£Fe une terre appauvrie.

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie !

„!ue patrie!

l'ombre d'anacréon. 129

„A tes voisins n'emprunte que du fer : „Tout peuple esclave est allié perfide.

„Mars va l'armer des feux de Jupiter:

„Cher à Vénus, son étoile te guide*);

„Bacchus, dieu toujours indompté,

„Remplira ta coupe tarie.

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une pairie!

„Une patrie!"

Il se rendort le sage de Téos.

La Grèce enfin suspend ses funérailles.

Thèbes, Corinlhe, Athènes, Sparte, Argos, Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!

Vos vierges même ont répété

Ces mots d'une voix attendrie :

„Doui enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie!"

lia Sylpliide.

Air : Je ne sais plus ce que je veux,

La Raison a son ignorance; Son flambeau n'est pas toujours clair.

•Elle niait votre existence.

Sylphes charmants, peuples de l'air.

*) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

LA SYLPHIDE

Mais écartant sa lourde égide.

Qui gênait mon œil curieux.

J'ai vu naguère une Sylphide, Sylphe» légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses.

Fils de l'Aurore et des Zéphyr;

Vos brillantes métamorphoses

Sont le secret de nos plaisirs.

D'un souffle vous séchez nos larmes,

Vous épurez l'azur des cieux;
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.
J'ai deviné son origine.
Lorsqu'au bal ou dans un banquet.
J'ai vu sa parure enfantine Plaire par ce qui lui maYiquait.
Ruban perdu, boucle défaite; Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite; Sylphes légers, soyez mes dieux.
Que de grâces en elle font naître Vos caprices toujours si doux!
C'est un enfant gâté peut-être.
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse.
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse, Sylphes légers , soyez mes dieux.

LB FIGEON MESSENGER. 131

Mais son aimable enfantillage Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge Vous nous apportez en riant.

Du sein de vives étincelles Son vol m'élevait jusqu'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes, Sylphes légers , soyez mes dieux.

Hélas! rapide météore.

Trop vite elle a fui loin de nous.

Doit-elle m'apparaître encore !

Quelque Sylphe est-il son époux?

Non, comme l'abeille, elle est reine

D'un empire mystérieux;

Vers son trône un de vous m'entraîne.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

lie Pigeon Messenger *).

Air de Taconnet.

L'Aï brillait, et ma jeune maîtresse Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

*) Tout le monde connaît maintenant l'usage que

quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. Emportés loin de leur séjour habituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances , avec une rapidité qui paraît incroyable.

LE PIGEON MESSENGER

Nous comparions notre France à la Grèce, Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. Kœris découvre un billet sous son aile: 11 le

portait vers des foyers chéris.

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle.

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

11 est tombé , las d'un trop long voyage. Rendons-lui vite et force et liberté.

D'un trafiquant remplit-il le message?

Va-t-il d'amour parler à la beauté?

Peut-être il porte, au nid qui le rappelle. Les derniers vœux d'infortunés proscrits. Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle, Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire Qu'il est en France à des Grecs apporté. Il vient d'Athène, il doit parler de gloire. Lisons-le donc par droit de parenté.

Athène est libre! amis , quelle nouvelle! Que de lauriers tout à coup refleuris!

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle, Et dors en paix sur le sein de Nœris!

Athène est libre! Ah! buvons à la Grèce: Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.

L'Europe en vain, tremblante de vieillesse, Déshéritait ces aînés glorieux:

Ils sont vainqueurs! Athènes, toujours belle. N'est plus vouée au culte des débris.

Bois dans ma coupe, ô messenger Odèle, Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Alhène est libre! ô muse des Pindares!

Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix. Athène est libre en dépit des barbares; Athène est libre, en dépit de nos rois. Que l'univers , toujours instruit par elle. Retrouve encor Athènes dans Paris!

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle, Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur, au pays des Hellènes Repose-toi , puis vole à tes amours; Vole, et, bientôt reporté dans Athènes, Reviens braver et tyrans et vautours.

A tant de rois dont le trône chancelle. D'un peuple libre apporte encor les cris- Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle, El dors en paix sur le sein de Nœris.

JLe Censeur.

Air de la robe et des bottes.

On me disait: Il est temps d'être sage; Au Pinde aussi l'on change de drapeaux. Tenter la gloire, et, dans un grand ouvrage, Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.

LE CENSEUR

De mes refrains j'ai repoussé le livre ; Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur, Leur voix me crie: Ah! que Dieu nous délivre.

Nous délivre au moins du censeur!

La liberté, nourrice du génie, Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil. Qui va d'un joug subir l'ignominie, A de son vers d'avance éteint l'orgueil. Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?

Et toi, Molière, admirable penseur?

Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivré. Vous délivre au moins du censeur!

Tu veux encor ravir le fea céleste.

Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux, Quand la censure, à son rocher funeste. De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours , que leur pâture enivre, Vont mutiler le noble ravisseur.

Fils de Japhet, ah! que Dieu le délivre. Te délivre au moins du censeur!

Avec Thalie, en satires féconde, Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs; Les vils ressorts qui font mouvoir le monde. Et la cour même envenimant nos mœurs.

Délateur, tremble! en scène il faut me suivre. JefTris *) en vain t'a pris pour assesseur.

*) Juge anglais devenu fameux pendant la restaoration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

LB CENSEUR

Quoi ! lu souris! ah! que Dieu nous délivre. Nous délivre au moins du censeur!

De Louis Onze évoquons les victimes.

Que, dévoré d'un sanguinaire ennui.

Ce roi bigot pour se soûler de crimes, Melle sa vierge entre le diable et lui*). Mais, tout sanglants, nos Trislans **) vont poursuivre Ce vœu formé contre un lâche oppresseur. Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre. Nous délivre au moins du censeur!

Je laisse donc Thalie et Melpomène Pour la chanson, libre en dépit des rois, Sans le régir, j'agrandis mon domaine; D'autres un jour lui traceront des lois. Qu'en république on puisse y toujours vivre: C'est un état qui n'est pas sans douceur. Pauvres Français, ah I que Dieu vous délivre, Vous délivre au moins du censeur!

•j Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

•*) Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XL Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres.

LE MAUVAIS VIN

lie Jflaiivais Vin,

ou LES C\R.

Air: On dit partout que Je suis bête.

Béni sois-la, vin détestable!

Pour moi tu n'es point redoutable, Bien qu'au maître de ce banquet Des flatteurs vantent ton bouquet.

Arrose donc, fade piquette, Les fleurs peintes sur mon assiette.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Kolre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire, Bientôt je perdrais la mémoire Du docteur, qui me dit toujours:

„Pour vous c'est assez des amou .

„ Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre „ParJe des dieux sans les connaître." Vive le vin qui ne vaut rien!

Kolre belle s'en trouve bien.

Car, si ta portais à rивresse, Certaine Espagnole en détresse, Ce soir pourrait bien, je le sens, Mettre à sec ma bourse et mes sens.

Et Lisette, qui tient ma caisse, Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Kolre raison s'en lrou>e bien.

LB MAUVAIS VIN

Car, si lu réchauffais ma veine, Armé de vers, forges sans peine.

Tout en chantant je tomberais Peut-être au milieu d'un congrès.

Puis j'irais , pour démagogie, En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien!

Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.

Mais, vin, à qui je fais la guerre.

Tu disparaissais, et sous mes yeux Mousse un nectar digne des dieux.

Au risque d'une catastrophe.

Versez-m'en, je suis philosophe.

Versez! versez! je ne crains rien.

Du bon vin je me trouve bien.

lie Tourne -Broclie.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche.

Mais on la sonne en peu d'endroits; Plus qu'elle aussi le
tourne-broche A nos hommages a des droits.

Combien d'ennemis il rapproche Chez le prince et chez le
bourgeois!

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

LE TOURNE-BROCHE

Qu'on reprenne sur la musique Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique Le grand Mozart soit terrassé; Je ne
tiens qu'au refrain bachique Par le tourne-broche annoncé.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

Lorsque la fortune à sa roue Attache mille ambitieux.

Les précipite dans la boue Ou les, élève jusqu'aux cieux, C'est
la broche, moi, je l'avoue, Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage.

Des heures décrivant le cours.

Règle, sans en charmer l'usage, Le cercle borné de nos jours:

Le tourne-broche a l'avantage D'embellir des instants trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte, A manqué seul à l'âge d'or; C'est l'amitié , qui pour son compte.

Dut en inventer le ressort:

LES SCIENCES

Vivent ceux que sa main remonte, Mais gloire à celui du Trésor!

A son doux tic lac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

ïïjes (Sciences*

Air:

Fatigué des clartés confuses Qui m'ont égaré bien souvent.

J'allais bannir amours et muses ; J'allais vouloir être savant.

Mais quoi ! pour une ame incertaine, La science est d'un vain secours.

Gardons Lisette et La Fontaine:

Muses , restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide ; Dans ses jardins j'errais surpris:

Mais un chimiste moins timide, Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette: Des gaz il poursuit le concours.

Ma fée y perdrait sa baguette :

Al uses, restez; restez. Amours.

J'ai regret aux contes de vieille.

Quand un docteur dit qu'à sa voix Les morts lui viennent à l'oreille De la vie expliquer les lois.

LES SCIENCES

De la lampe il voit la matifre, Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière :

Muses, restez; restez. Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse Si les cieux n'obéissaient pas:

Plus d'une erreur passe et repasse Entre les branches d'un compas.

Un siècle a changé la physique; Nos temps sont féconds en retours.

Je crains que le soleil n'abdique:

Muses, restez; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie.

Nos cœurs n'en aimeront que mieux ; Elle est un reste d'ambrosie.

Qu'aux mortels ont laissé les dieux.

Quel est sur moi le froid qui tombe' C'est le froid du soir de mes jours.

Promettez un rêve à ma tombe, Muses , restez ; restez. Amours.

li» Siéesse.

SUR UNE PERSONNE A QUI l'aUTEUR A VU REPRÉ-SEN-
TER LA L113EKTÉ DANS UNE DES FKTES DE LA
RÉVOLUTION.

Air de la Petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle. Quand tout un peuple, entourant votre char.

LA DÊBSSB. 141

Vous saluait da nom de Timmortelle Dont votre maia brandis-
sait l'étendard?

De nos respects, de nos cris d'allégresse. De votre gloire et de votre beauté.

Vous marchiez fière; oui, vous étiez déesse, Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques; Nos défenseurs se pres-
saient sur vos pas; Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques

Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats. Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère, En orphelin par le sort allaité, Je m'écriais: „TenQ?-moi lieu de mère, Déesse de la liberté."

De noms affreux celte époque est flétrie : Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger. En épelant le doux mot de patrie.

Je tressaillais d'horreur pour l'étranger. Tout s'agitait, s'armait pour la défense; Tout était fier, surtout la pauvreté.

Ah! rendez-moi les jours de mon enfance, Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,

Après vingt ans ce peuple se rendort;

Et l'étranger, apportant sa balance.

Lui dit deux fois: , .Gaulois, pesons ton or."

Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage.

Sur un autel élevait la beauté.

142 LB-UALADB.

D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image, Déesse de la liberté.

Je vous revois , et le temps trop rapide Ternit ces yeux où riaient les amours; Je vous revois , et votre front qu'il ride Semble à ma voix rougir de vos beaux jours. Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse, Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté.

Tout a péri; vous n'êtes plus déesse.

Déesse de la liberté.

lie malade.

(Avril 1813.)

Air: Muse des bois, etc.

Un mal cuisant déchire ma poitrine, Ma faible voix s'éteint
dans les douleurs, Et tout renaît, et déjà l'aubépine A vu l'abeille
accourir à ses fleurs.

Dieu d'un sourire a béni la nature, Dans leur splendeur les
cieux vont éclater. Reviens, ma voix, faible, mais douce et pore Il
est encore de beaux jours à chanter.

Mon Esculape*) a renversé mon verre; Plus de gaîté! mon
front se rembrunit.

*) Le célèbre docteur Dubois , à qui l'auteur de ces chansons
ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités
du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Mais vient l'amour et le mois qu'it préfère ;

Déjà l'oiseau butine pour son nid.

Des voluptés le torrent va s'épandre

Sur l'univers qui semblait végéter.

Reviens , ma voix, faible, mais toujours tendre.

Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore!

D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs*). De nouveaux noms la France se décore; A l'aigle éteint nous redevons des pleurs. Que de périls la tribune orageuse Offre aux vertus qui l'osent affronter!

Reviens, ma voix, faible, mais courageuse. Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie; Elle revient: despotes, à genoux!

Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie Fait signe au Nord de déborder sur nous. L'ours effrayé regagne sa lanière.

Loin du soleil qu'il voulait disputer, ileviens , ma voix, faible, mais libre et fière. Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas! oui, la terre s'éveille, Belle et parée , au souffle du printemps,

*) A l'époque où cette chanson fut faite , on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Hprace Vernei avait si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

144 l'épéb db dàmoclès*

Mais dans nos cœurs le courage sommeille ; Chargé de fers, chacun se dit: J'attends! La Grèce expire , et l'Europe est tremblante. Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter. Reviens, ma voix, faible, mais consolante. Il est encor des martyrs à chanter.

li'Iipéc de Damoelès.

Air : -4 soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue; En songe, à table, il m'a semblé la voir. Sous cette épée et menaçante et nue, Denys l'ancien me forçait à m'asseoir.

Je m'écriais : Que mon destin s'achève, La coupe en main, ' au doux bruit des concerts. O vieux Denys, je me ris de ton glaive *); Je bois, je chante, et je siffle les vers.

Servez, disais-je à messieurs de la bouche: Versez! versez! messieurs du gobelet.

Malheur d'aulrui n'est point ce qui le touche, Denys, sur moi fais donc vite un couplet.

•) Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un mélromane déterminé: il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de là rapporter lai.

l'épée de damoclès. 145

Ton Apollon à nos larmes fait trêve; Il nous égaie au sein d'affreux revers. O vieux Denys, je me ris de ton glaive; Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses, De la patrie écoute un peu la voix :

Elle est, crois-moi, la première des muses. Mais rarement elle inspire les rois.

Du frêle arbuste où bout sa noble sève, La moindre fleur parfume au loin les airs. O vieux Denys, je me ris de ton glaive; Je bois , je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire, Quand ses lauriers ,
de ta foudre encor chauds, Voût à prix d'or te cacher à l'histoire.
Ou balayer la fange des cachots.

Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève, Sur ton cercueil viendra
peser nos fers. O vieux Denys , je me ris de ton glaive; Je bois , je
chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve! Dit ce bon roi, qui
rompt un fil léger. Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
J'entends ces mots: Denys sait se venger. Me voilà mort, et pour-
suivant mon rêve, La coupe en main, je répèle aux enfers : O
vieux Denys , je me ris de ton glaive; Je bois, je chante, et je siffle
tes vers.

LE VIOLON BRISÉ

lie Violon Brisé.

Air ; Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma paavre bête; Mange malgré mon
désespoir.

Il me reste un gâteau de fête; Demain nous aurons du pain
noir.

Les étrangers , vainqueurs par ruse.

M'ont dit hier dans ce vallon : .

„ Fais-nous danser!" Moi, je refuse; L'un d'eux brise mon
violon.

C'était l'orchestre du village. Plus de fêtes! plus d'heureux jours !

Qui fera danser sous l'ombrage?

Qui réveillera les amours?

Sa corde vivement pressée, Dès l'aurore d'un jour bien doux.

Annonçait à la Gancée Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre.

Nos danses causaient moins d'effroi.

La gaîlé qu'il savait répandre Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire.

Aux chants qu'elle nous inspirait, Sur lui jamais pouvais-je croire Que l'étranger se vengerait?

LE VIOLON BRtSS. 147

Viens, mon chien, viens ma pauvre bête; Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête; Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange Le dimanche va sembler long!

Dieu bénira-t-il la vendange Qu'on ouvrira sans violon!

Il délassait des longs ouvrages.

Du pauvre étourdissait les maux ; Des grands , des impôts ,
des orages.

Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire; Les pleurs amers, il les séchait.

Jamais sceptre n'a fait sur terre Autant de bien que mon
archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse M'a rendu le courage
aisé.

Qu'en mes mains un mousquet remplace Le violon qu'il à
brisé.

Tant d'amis, dont je me sépare, Diront un jour, si je pérís:

Il n'a point voulu qu'un barbare Dansât gaîment sur nos
débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête; Mange malgré mon
désespoir.

Il me reste un gâteau de fête, Demain nous aurons du pain
noir.

LE CHANT DU COSAQUE

Ije CItaiit du Cosaque.

Air: Dis^moi, soldat; dis-moi, Cen souviens-tu?

Viens , mon coursier, noble ami du Cosaque, Vole au signal
des trompettes du Nord.

Prompt au pillage, intrépide à l'attaque, Prête, sous moi, des
ailes à la Mort.

L'or n'enrichit ni ton frein ni la selle; Mais attends tout du prix
de mes exploits. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, El foule
aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides, La vieille Europe a
perdu ses remparts. Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle.

Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois. Hennis d'orgueil , ô
mon coursier fidèle, El foule aux pieds les peuples et les rois.

Gomme en un fort, princes, nobles et prêtres, Tous assiégés
par leurs sujets souffrants, Nous ont crié: Venez! soyez nos
maîtres; Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, el tous vont devant elle Humilier et le
sceptre el la croix.

Hennis d'orgueil , ô mon coursier fidèle. Et foule aux pieds les
peuples el les rois.

LE CHANT DU COSAQUE

J'ai d'un géant vu le fantôme immense.

Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.

Il s'écriait: Mon règne recommence!

Et de sa hache il montrait l'Occident.

Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle:

Fils d'Allila, j'obéis à sa voix.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière, Tout ce savoir qui ne
la défend pas, S'engloutira dans les flots de poussière Qu'autour
de moi vont soulever tes pas. Efface, efface, en ta course nouvelle.

Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois. Hennis d'orgueil, ô
mon coursier fidèle. Et foule aux pieds les peuples et les rois.

lies Hirondelles*

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure, Un Guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore, Oiseaux^ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance Suit jusqu'en ces brûlanls.
climats.

Sans doute vous quittez la France:

De mon pays ne me parlez -vous pas?

150 LBS HIRONDELLES.

Depuis trois ans je vous conjure De m'apporter un souvenir
Du valion, où ma vie obscure Se berçait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine A flots purs, sous de frais
lilas.

Vous avez vu notre chaumine; De ce vallon ne me parlez -vous
pas?

L'une de vous peut-être est née Au toit où j'ai reçu le jour; Là
d'une mère infortunée Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure Entendre le bruit de mes
pas; Elle écoute, et puis elle pleure.

De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?

Avez-vous vu de nos garçons La fouie, aux noces conviée, La
célébrer dans leurs chansons?

Et ces compagnons du jeune âge Qui m'ont suivi dans les com-
bats, Ont-ils revu tous le village ?

De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être Du vallon reprend le che-
min; Sous mon chaume il commande en matlre; De ma sœur il
trouble l'hymen.

LB CACHET OU LETTRE A SOFHIB

Pour moi plus de mère qui prie, Et partout des fers ici-bas.

Hirondelles de ma patrie, De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

lie CacUet ou JLettre à {^opKie.

Air de la Bonne Vieille, de B. Wilhenu

H vient de toi, ce cactiet où le lierre Serpente en or, symbole ingénieux; Cachet où l'art a gravé sur la pierre Un jeune amour au doigt mystérieux.

Il est sacré : mais en vain, ma Sophie, A ton amant il ofTre son secours; De son pouvoir ma plume se déOe.

Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie, Quand une lettre adoucit ses regrets.

Pourquoi penser qu'une main ennemie Brise le dieu qui scelle nos secrets?

Je ne crains point qu'un jaloux en délire. Jamais, Sophie, à ce crime ait recours. Ce que je crains, je tremble de l'écrire. Plus de secret, même pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide, Qui de Venise ensanglanta les lois:

LB CACHET OU LETTRE A SOPHIE

Il lend la main au salaire homicide, Souffle la peur dans l'oreille
des rois; Il veut tout voir, tout entendre, tout lire; Cherche le mal
et l'invente toujours ; D'un sceau fragile il amollit la cire.

Plus do secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,

Son œil affreux avant toi les lira.

Ce qu'au papier ma tendresse confie

Ira grossir un complot qu'il vendra.

Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,

Livrons la vie aux sarcasmes des cours.

Et déridons l'ennui du diadème.

Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi je repousse la plume Qui de l'absence eût charmé
la douleur. Pour le cachet la cire en vain s'allume. On le rompra;
j'aurai fait ton malheur. Par le grand roi qui trahit La Vallière, Ce
lâche abus fut transmis à nos jours : Cœurs amoureux, maudissez
sa. poussière.

Plus de secret, même pour les amours!

LA JEUNE MUSE

lia Jeune IVIiise.

isè

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M ONT KTE ADRES- SÉS
PAR MADEMOISELLE ***, ÂGÉE DE 12 ANS,

Air : Où s^en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi! vous quittez

Les plaisirs de votre âge!

Ma Muse, que vous flattez.

Aux amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfants

A la voix séduisante :

Biais hélas! vous n'avez que douze ans,

Et moi j'en ai quarante!

Pourquoi parler de lauriers?

De pleurs on les arrose; Ce n'est point aux chansonniers

Que la gloire en impose.

La fleur, orgueil du printemps.

Est le prix qui nous tente.

Mais, hélas! vous n'avez que douze ans.

Et moi j'en ai quarante!
Jeune oiseau, prenez l'essor,
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchanter.

LA FUITE DE L'AMOUR

Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans, Et moi j'en ai quarante !
De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie ; .Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente!
Mais à peine vous aurez vingt ans.
Que j'en aurai cinquante.
lia Fuite de l'Amour.
Air:

Je vois déjà se déployer tes ailes, Amour, adieu! mon bel âge est passé.

D'un air moqueur les Grâces infidèles Montrent du doigt mon réduit délaissé.

S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes, Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?

Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance.

Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts Dans la beauté j'adorai ta puissance, Et vins m'offrir de moi-même à tes fers. Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,

LA FUITE DE l'aMOUK 155

Tes sombres feux, le poison de les traits. Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie Tous les baisers que Rose me donna, Mais non les pleurs versés pour Eulalie, Non les soupirs perdus près de Nina.

Pour bien aimer l'une avait trop de charmes; Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets. Ah! plus, Amour, lu nous causes de larmes, Plus, quand lu fuis, lu laisses de regrets.

Fuis donc. Amour, ma couche solitaire.

Fuis ! car déjà tu souris de pitié.

De mes ennuis pénétrant le mystère.

Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié. Pour l'éloigner fais
luire encor les armes: Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car, plus. Amour, lu nous causes de larmes. Plus, quand lu fuis,
tu laisses de regrets.

li'Aniiii^ersalre.

Air du Partage de la Richesse.

Depuis un an vous êtes née, Héloïse, le savez-vous?

C'est là votre plus belle année, Mais l'avenir vous sera doux.

156 l'annivbbsairb.

Voici des fleurs que l'on vous donne, Parez-vous-en, et, s'il
vous plaît, Charmante avec celte couronne, N'allez point en faire
un hochet.

Un enfant qyii ne vieillit guère, Sachant qui vous donna le
jour.

Devine que vous saurez plaire; Vous le connaîtrez, c'est
l'Amour.

Redoutez-le, pour mille causes.

Bien qu'il vous soit frère de lait; Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes Sur vous se plaît à voltiger; De
combien de formes riantes Vous dote son prisme léger!

A ses doux songes asservie, Vous serez heureuse en effet.

Si pour chaque âge de la vie Elle voas réserve un hochet.

lie Vieux Sergent.

Air: Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu ■

Près du rouet de sa fille chérie.

Le vieux sergent se distrait de ses Inaux,

LE VIEUX SERGENT

Et, d'une main que la balle a meurtrie, Berce en riant deux petits-fils jumeaux. Assis tranquille au seuil du toij. champêtre, Son seul refuge après tant de combats.

Il dit parfois : „Ce n'est pas tout de naître; „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas 1"

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne;

Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne.

Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

Hélas! soudain, tristement il s'écrie:

„C'est un drapeau que je ne connais pas *).

„Ah! si jamais vous vengez la patrie,

„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

„Qui nous rendra, dit cet homme héroïque, „Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus, „Ces paysans, fils de la république,

„Sur la frontière à sa voix accourus!

„ Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes, „Tous à la gloire allaient du même pas. „Le Rhin lui seul peut retremper nos armes. „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

„De quel éclat brillaient dans la bataille „Ces habits bleus par la victoire usés! „La Liberté mêlait à la mitraille „Des fers rompus et des sceptres brisés.

*) La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

LB PRISONNIER

„Les nations, reines par nos conquêtes, „ Ceignaient de fleurs le front de nos soldats. „Heureux celui qui mourut dans ces fêtes! „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

„Tanl de vertu trop tôt fut obscurcie.

„Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;

„Par la cartouche encor toute noircie,

„Leur bouche est prête à flatter les tyrans.

„La Liberté déserte avec ses armes;

„D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;

„A notre gloire on mesure nos larmes.

„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !"

Sa fille alors, interrompant sa plainte. Tout en filant, lui chante à demi-voix Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte, Ont en sursaut réveillé tous les rois.

„Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent! „I1 en est temps!" dit-il aussi tout bas. Puis il répète à ses fils qui sommeillent: „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas 1'

lie Prisonnier*

Air de la Balançoire d'Amédée de fieauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide.

Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

LB PRISONNIEH. 159

Moi, captif à la fleur de l'âge,

Dans ce vieux fort inhabité,

J'attends chaque jour ton passage,

Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur la barque rapide, Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle.

Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elJe?

Est-ce au Zéphir? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide, Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre I

Tu veux m'arracher de ce fort.

Libre par toi, je vais te suivre:

Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide.

Vogue en chantant, au bruit des longs échoa* Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes , et ma souffrance Semble mouiller tes yeux de pleurs.

Hélas! semblable à l'espérance, Tu passes, tu fuis, et je meurs.

160 l'angb exilé.

Reine des flots, sur la barque rapide.

Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide; Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!

Mais non: vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie,

Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide, Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide: Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Ei'Ange Ei^llé.

Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un Ion moins frivole:

Corinne, il fut des anges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole,

Et dans l'abyme ils sont précipités.

Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,

Contre ses maux garde un puissant secours;

Il reste armé de sa lyre divine.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

L'enfer mugit d'un effroyable rire, Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants. L'ange qui pleure en accordant sa lyre, Fait éclater ses remords et ses chants.

L^NGK EXILÉ. 16(

Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde, Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours. La poésie enivrera le monde.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes. Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles, Maint peuple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie, Aux cieux jamais Dieu ne dit: Soyez sourds. L'autel s'épure aux parfums du génie.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'enfer. Poursuit cet ange échappé de ses rangs; De l'homme inculte il adoucit la vie.

Et sous le dais montre au doigt les tyrans. Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes, Court jusqu'au pôle éveiller les amours. Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes. Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?

De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?

Mais vous chantez, mais voire vous console:

Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.

Votre printemps veut des fleurs éternelles.

Votre beauté de célestes atours:

Pour un long vol vous déployez vos ailes;

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours,

162 LB TOYAGBUR,

lie Toyageiir<

Air; Plus on est de fous, plus on rit.

Voyageur, dont l'âge intéresse, Quel chagrin flétrit tes beaux Jours?

LB VOYAGEUR

Bon vieillard, plaignez ma Jeunesse, En butte aux orages des cours.

LK VIEILLARD

Pret**8 mon bras, car un long voyage EndoUrit tes pieds poudreux.

Comme toi J'errais à ton âge.

Dieu t'offre un ami; sois heureux.

LE VOYAGBUJl, * 163

LE VOYAGEUR

Quand j'invoquai dans la lempête Ce Dieu, qu'on dit si conso-
lant/ Les poignards levés sur ma télé Porlalenl gravé son n^m
sanglant.

LB YIBILLARD.

Te voici dans mon ermitage, Versons-nous d'un vin généreux.

Hélas! mon fils aurait Ion âge.

Dieu l'offre un ami; sois heureux.

LB VOYAGEUR

Non, il n'est point d'Être suprême Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD

Voici la couche et la demeure:

Chasse tes rêves lénébreux.

Tiens-moi lieu du fils que Je pleure.

Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime, Et de fleurs bientôt couronné,
Époux, et père, il va lui-même Dire à plus d'un infortuné:

„Le sort est injuste, sans doute.

Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu, qui m'a placé sur ta route. Dieu t'offre un ami; sois heureux."

Oetavie*

Air des Comédiens; ou du rondeau de Miller, inliulé . UN
TOUR DE JARDIN.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse. Prendre un amant,
mais couronné de fleurs; Viens sous l'ombrage, où, libre avec

ivresse, La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'empire A la beauté dont Tibère
est charmé.

Quoi! disaient-ils, la colombe soupire Au nid sanglant du vau-
tour affamé!

Belle Oclavie, à tes féls splendides, Dis-nous, la joie a-t-elle
jamais lui?

Ton char, Irainé par six coursiers rapides, Laisse trop loin les
amours après lui.

Sur un vieux mnître, aux Romains qu'elle outrage. Tant d'opu-
lence annonce ton crédit; Mais sous la pourpre on sent ton esclav-
age; Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites; Que par les grands tes
vœux soient épiés; Déjà, dit-on, nos prélres hypocrites Ont de
leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages, Traîtres, flatteurs,
meurtriers, vils faquins. D'impurs ruisseaux, gonflés par nos
orages, Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche

Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.

Ne livre plus les roses de ta bouche

Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse. Prendre un amant,
mais couronné de fleurs: Viens sous l'ombrage, où, libre avec

ivresse, La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :

Les délateurs respectent nos loisirs.

Tous à leur prince ont prédit que nos armes

Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

OCTAVIE

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne. Quel mal, dis-lu, vous fait ce roi des rois? Vois-le d'un masque enjoliver sa haine.

Pour élouffer noire gloire el nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses. De tous les siens n'aimer que ses aïeux: Charger de fers les muses yengresses.

Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret lu redoutes, Quand sur ton sein il cuve son neclar, Ses feux infects dont s'indignent les voAles Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes: Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs, N'enlends-lu pas des ombres de victimes Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde; Avec les siens ne confonds plus tes jours. Ah ! trop souvent la liberté du monde A

d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse, Prendre un amant,
mais couronne de fleurs; Viens sous l'ombrage, où, libre avec
ivresse, La volupté seule a versé des pleurs.

BON BNTBRRBMBNT. 167

jffoiî Eiïterreiiieit.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit. (De Lisbelb.)

Ce malin, je ne sais comment,

Je vois d'Amours ma chambre pleine;

J'étais couché, sans mouvement.

Il est mort, disaient-ils gaîment,

De l'inhumer prenons la peine.

Lors je maudis entre mes draps

Ces dieux que j'aimais tant à suivre.

Amis, si j'en crois ces ingrats,

Plaignez-moi {bis} , j'ai cessé de vivre, [bis.]

De mon vin ils prennent leur part,

Ils caressent ma chambrière:

L'un veut guider le corbillard,

Et l'autre d'un ton nasillard,

We psalmodie une prière.

Le plus grave ordonne à l'instant

Vingt galoubets pour mon escorte:

Mais déjà la voiture attend.

Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs, Les Amours suivent sur deux lignes; Le drap, où l'argent brille en pleurs.

Porte un verre, un luth et des fleurs, De mes ordres joyeux insignes.

168 MON ENTEBREMRNT,

Maint passant, qui met chapeau bas, Se dit: Trisle ou gai, tout succombe!

Les Amours font hâler le pas.

Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier.

Chante là mes vers les plus lestes.

Grâce au ciseau du marbrier, Une couronne de laurier Va d'orgueil enivrer mes r^slcs.

Tout redit ma gloire en ce lieu, Qui bientôt sera solitaire:

Amis, j'allais me croire un dieu.

Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment, Par-là passait mon infidèle; Lise m'arrache au monument:

Puis encor, je ne sais comment.

Je me sens renaître auprès d'elle.

De la vie et de ses douceurs.

Vous qu'à médire l'âge excite, Vous du monde éternels censeurs, Plaignez-moi, car je ressuscite.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE

On achète Lyre et muselle; Comme tant d'autres, à mon tour, Je me fais poêle de cour.

Te chanter encore, ô Marie!

Non vraiment, je ne l'ose pas.

Ma muse enfin s'est aguerrie, Et vers la cour tourne ses pas.

Je gage, s'il naît un Voltaire, Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette; Comme tant d'autres, à mon tour, Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire Ferait rire ailleurs de pilié:

L'amour est noire moindre affaire, Les grands ont banni l'amitié.

On siffle le patriotisme; Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.

J'adresse une ode à l'égoïsme, Pour toi je ne puis plus chanter.

LE POÈTE DE COUR

On achète Lyre et muselle; Comme tant d'autres, à mon tour, Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire L'éloge des Grecs valeureux, Contre qui l'Europe conspire Pour ne plus rougir devant eux.

En vain ton âme généreuse.

De leurs maux se laisse attrister, Moi, je chante l'Espagne heureuse, Pour moi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette; Comme tant d'autres, à mon tour.

Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs. Dieu! quel déboire Si de ton héros je parlais!

Il nous a légué tant de gloire, Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste De lauriers qu'on doit respecter.

J'encense une personne auguste.

Pour moi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et muselle; Comme tant d'autres, à mon tour, Je me fais poète de cour.

LR POÈTE DK COUR. 171

Pourquoi douter, chère Marie Que ion ami change à ce point?

Liberté, gloire, honneur, pairie, Sont des mots qu'on n'es-
compte point.

Des chants pour toi sont la satire Des grands que j'apprends à
natter.

Non, quoi que mon cœur veuille dire, Pour toi je ne puis plus
chauler.

On achète Lyre et musette; Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poète de cour.

lies TroubadoiiriSi

DITHYRAMBE

Air: Je commence à m' apercevoir, etc.

J'entonne sur les troubadours

Un chant dithyrambique.

Coulez, vers longs, moyens et courts.

Moraus sommeille:

Qu'on le réveille; Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille. Lais-
sons, malgré maux et douleurs, L'espérance essayer nos pleurs.

Lisette, apporte et du vin et des fleurs.

Narguant des lois sévères, Troubadours el trouvères, Au nez des rois, vidaient gatment leurs verres.

Toi, doux rimeur, que la beauté Mène par la lisière.

Unis parfois le lierre Aux roses de la volupté.

Coupe remplie Par la Tolie Met en gatlé femme tendre et jolie, ta colombe d'Anacréon, Dans la coupe de ce barbon, Buvait d'un vin père de la chanson.

Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères.

Au nez des rois, vidaient gaimenl leurs verres.

Toi qui fais de religion Parade à chaque rime; Qui sur la double cime Fais grimper la procession, Ta musc en masque Est lourde et flasque; Mais qu'un tendron le tire par la basque : Tu lui souris; et le bon vin, Pour toi ne vieillit pas en vain, Beau joueur d'orgue au service divin.

Narguant des lois sévères, Troubadours et trouvères, Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier, Du joug je le délie:

Veux-tu, près de ïhalie.

De Regnard être liiérilier?

De celte musc Parfois abuse ; Enivre-la; Molière est ton excuse.

Elle naquit sur un tonneau :

Pour lui rendre un éclat nouveau, Puise la joie au fond de son berceau.

Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères, Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui, Descends de les nuages; Tes torrents, tes orages Ceignent ton front d'un pâle ennui.

Mon camarade, Tiens, bois rasade; ^

C'est un julep pour ton cerveau malade. Entre naître et mourir, hélas!

Puisqu'on ne fait que quelques pas, On peut aller de travers ici-bas. • Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères, Au nez des rois, vidaient gaîment leurs Terres.

Oui, trouvères et troubadours

Sablaient force Champagne.

Mais je bats la campagne:

L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote D'une marotte Tour à tour grave, et quinquese et falotte. Le soleil s'est levé joyeux, Le front barbouillé de vin vieux, Ah! tout poète est le jouet des dieux. Narguant des lois sévères, Troubadours et trouvères.

Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

lies SSselaveis Giaillois.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL

(Mai 1824.)

Air: Un Soldat, par an coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves.

Un soir qu'autour d'eux tout dormait, Levaient la dîme sur le»- caves Du maître qui les opprimait.

Leur gaîlé s'éveille:

„Ah! <it l'un d'eux, nous faisons des jaloux. „L'esclave est roi quand le maître sommeille. „Enivrons-nous!

„/:mis, ce vin par notre maître „Fut confisqué sur des Gaulois,
„ Bannis du sol qui les vit naître „Le jour même où mouraient nos lois.

LES BSCLAVES 6AULOIS

„Sur nos fers qu'il rouillo „Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
„Des malheureux partageons la dépouille.

„Enivrons-nous!

„Savez-vous où git l'humble pierre „Des guerriers morts de notre temps?

„Là plus d'épouses en prière; „Là, plus d'e fleurs, même au printemps. La lyre attendrie „Ne reedit plus leurs noms effacés tous. „ Nargue du sot qui meurt pour la patrie! „ Enivrons-nous !

„La liberté conspire encore „Avec des restes de vertu; „Elle nous dit: Voici l'aurore; „ Peuple, toujours dormiras-tu?

„Déilé qu'on vante, „ Recrute ailleurs des martyrs et des fous: „L'or te corrompt, la gloire t'épouvante. „Euivrons-nous!

„Oni, toute espérance est bannie; „Ne comptons plus les maux soufferts.

„Le marteau de la tyrannie „Sur les autels rive nos fers.

„Au monde en tutelle, , .Dieux tout-puissants quel exemple offrez-vous! „Au char des rois un prêtre vous attelle. ..Enivrons-nous I

1761 LES BSCLAVBS GAULOIS.

„ Rions des dieux, sifflons les sages, „ Flattons nos maîtres absolus.

„ Donnons-leur nos fils pour otages:

„Oa vit de honte, on n'en meurt plus. „Le Plaisir nous venge; „Sur nous du Sort il lait glisser les coups. „ Traînons gaïraenl nos chaînes dans la fange „ Enivrons-nous!"

Le maître entend leurs chants d'ivresse, Il crie à des valets: „ (Courez!

„ Qu'un fouet dissipe l'allégresse „De ces Gaulois dégénérés." „Du tj'ran qui gronde Pr(*ts à subir la sentence à genoux, Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde, Enivrons-nous !

ENVOI

Cher Manuel, dans un autre âge, Aurais-je peint nos tristes jours?

Ton éloquence et ton courage Nous ont trouvés ingrats et sourds.

Mais pour la patrie Ta vertu brave et périls et dégoûts, Et plaint encor l'insensé qu'i s'écrie:

Enivrons-nous !

TREIZE A TABLB. 177

Treize k Table.

Air de Pré ville et Taconnef.

Dieu! mes amis, nous sommes treize à table, Et devant moi le sel est répandu.

Nombre l'alal ! présage épouvantable I La Mort accourt; je frissonne éperdu.

Elle apparaît, esprit, fée ou déesse, Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord. De vos chansons ranimez l'allégresse; Non, mes amis, je ne crajns plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fêle, Qu'elle ait aussi sa couronne de Heurs, Seul je la vois, seul je vois sur sa tête D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs. Elle me montre une chaîne brisée, Et sur son sein un enfant qui s'endort. Calmez la soif de ma coupe épuisée; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

„Vois, me dit-elle, est-ce-moi qu'il faut craindre? „ Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur. „ Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre „De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur? „Ange déchû, je le rendrai les ailes „Dont, ici-bas, te dépouilla le sort." Enivrons-nous des baisers de nos belles; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

178 TRfilZB A TABLE.

„Je reviendrai, poursuit-elle, et ton atne „lra franchir tous ces mondes flottants, „Touï cet azur, tous ces globes de flamme „Que Dieu sema sur la roule du Temps. „Mais tant qu'au joug elle rampe asservie, „ Goûte sans crainte un bonheur sans remord." Que le plaisir use en paix notre vie; Pion, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière

Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.

Ah! l'homme en vain se rejette en arrière

Lorsque son pied sent le froid du cercueil.

Gais passagers, au flot inévitable

Livrons l'esquif qui doit conduire au porl. •

Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table

Pion, mes amis, je ne crains plus la Mort.

I^afayette eii Amérique.

Air: Â soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?

— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers. Gloire immortelle à
l'homme des deux mondes! Jours de triomphe, éclairez l'univers!

LAFATFETTE EN AHKRIQUE. 179

Européen, partout, sur ce rivage,
Qui relenlit de joyeuses clameurs,
Ta vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge:
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être! Nous succombions:
Lafayette accourut, Montra la France, eut Washington pour
maître, Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte, Il a depuis grandi dans
les revers.

Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte. Jours de
triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille, Par un héros ce héros adopté, Bénit jadis, à sa première feuille, L'arbre naissant de notre liberté.

Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage Bravent en paix la foudre et les hivers, Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage. Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages, Nos vieux soldats, se rappelant ses traits; Vois tout un peuple et Ces tribus sauvages, ▲ son nom seul sortant de leurs forêts.

180 LAFAYETTB KN AMKRIQUE-

L'arbre sacré sur ce concours immense Forme un arbri de rameaux toujours verls : Les venls au loin porteront sa semence. Jours de trioraplie, éclairez l'univers I

L'Européen que frappent ces paroles.

Servit des rois, suivit des conquérants: L'n peuple esclave encensait ces idoles; In peuple libre a des honneurs plus grands. Ili'las! dit-il, et son œil sur les ondes Semble chercher des bords lointains et chers Que la vertu rapproche les deux mondes! Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Maudit Prifiiteiikiis.

Air: Cest à mon maître en fart de plaie.

Je la voyais de ma fenêtre, A la sienne tout cet hiver; Nous nous aimions sans nous connaître; Nos baisers se croisaient dans l'air; Entre ces tilleuls sans feuillage, Nous regarder comblait nos jours.

Aux arbres tu rends leur ombrage, Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur' voûte obscure, Cet ange éclatant qui, là-bas,

MAUDIT rRINTBMPS, 181

M'apparut, jetant la pâture Aux oiseaux, un jour de frimas:

Ils l'appelaient, et leur manège Devint le signal des amours.

Kon , rien d'aussi beau que la neige!

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fratclie comme on nous peint l'Aurore Du Joui entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire:

Mon étoile achève son cours ; Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mou cœur implore; Ah! je voudrais qu'on entendît Tinter sur la vitre sonore, Le grésil léger qui bondit.

Que me fait tout ton vieil empire, Tes fleurs, tes zéphyrs, les-longs jours? Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

PS ARA

Psara *)

ou CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons! Allah! gloire an prophète! Sur ce rocher
planions nos étendards.

Ses défenseurs, illustrant leur défaite, En vain sur eux font
crouler ses remparts. Nous triomphons, et le sabre terrible Va de
la croix punir les attentais.

•Exterminons une race invincible:

Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-lu, Chics, pu sauver un seul être Qui vînt ici raconter tous
tes maux! **) Psara tremblante eût fléchi sous son maître. Où
sont les fils, tes palais, tes hameaux? Lorsque la peste en ton île
rebelle Sur tant de morts menaçait nos soldats***)

*) Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit
nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle dé-
fense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs euxmêmes
ont rendu justice aux ipsariotes.

*) Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la li-
berté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom,
corrompu par la prononciation italienne.

*) Le nombre des cadavres entassés dans la malheu-

PS ARA

Tes fils mourants disaient: N'implorons qu'elle: Les r is chrétiens
ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.

Psara succombe, et voilà ses soutiens!

Dans le sérail comptez combien de têtes

Vont saluer les envoyés chrétiens.

Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!

Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.

Le glaive après purifira \os âmes:

Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.'

L'Europe esclave a dit dans sa pensée:

Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...,

Paix! ont crié d'une voix courroucée

Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.

Byron offrait un dangereux exemple:

On les a vus sourire à son trépas.

Du Christ lui-même allons souiller le temple:

Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;

Psara n'est plus. Dieu vient de l'effacer.

Sur ses débris le vainqueur qui repose

Rêve le sang qui lui reste à verser.

Qu'un jour Stamboul *) contemple avec ivresse

Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!

reuse chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se
mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

*) Stamboul est le nom que les Turcs donnent à
Constantinople.

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce: Les rois chrétiens
ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.

Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.

La folie hellène a surpris le rivage, Et de Psara tout le sang est
payé.

Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître Dans le triomphe éga-
rera vos pas.

Les nations vous pleureraient peut-être; Les rois chrétiens ne
vous vengeraient pas.

lie Voyage Imaginaire.

Air: Muse des bois et des accords champêtres.

L'automne accourt et sur son aile humide M'apporte encor de nouvelles douleurs.

Toujours souffrant, toujours pauvre et timide, De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.

Arrachez-moi des fanges de Lutèce; Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir. Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce; C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère: Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère:

Je visitai Socrate en sa prison.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

De Phidias j'encensai les merveilles; De l'Illissus j'ai vu les bords fleurir. J'ai sur l'Hymècle éveillé les abeilles; C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue, Ce beau soleil me réchauffe le cœur!

La Liberté, que de loin je salue.

Me crie: Accours, Thrasybule est vainqueur. Partons! parlons! La barque est préparée. Mer, en ton sein, garde-moi de périr.

Laisse ma muse aborder au Pirée; C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je l'en supplie;
Vogue, où là-bas renaît un ciel si pur.
Quels sont ces flots? Quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient soffrir ?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare, Vierges d'Alhène, encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare. Où le génie est l'esclave des rois, Sauvez ma lyre, elle est persécutée; Et, si mes chants pouvaient vous attendrir, Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée : Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

186 l'iu-octavo.

Ii*Iii-OctaTO

ET LIN -TRENTÉ -DEUX

Air du Carnaval.

Quoi! mes couplets, encore une sollise!

Osez-vous bien paraître in-octavo?

Juge, critique, et docteur de l'église.

Vont après vous s'acharner de nouveau, L'in-lrente-deux tro-
nopaît l'œil du myope, Mais vos défauts vont être tous sentis:
C'est le ciron vu dans un microscope.

Mieux vous allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits,
tout petits.

„Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie: „ Ferait-on plus pour
des alexandrins?

„Le chansonnier vise à l'Académie, „Et veut au Pinde anoblir
ses refrains" Viser si haut, malgré cette imposture.

N'est point mon fait, je vous en avertis. Pour conserver vos
lettres de roture.

Mieux vous allait de rester tout petits. Petits, petits, oui, petits,
tout petits.

Je vois deux sols rendus à leur province: „Messieurs, dit l'un,
sifflons le troubadour. „Il veut des croix, et, pour l'offrir au
prince, „A son recueil a mis l'habit de cour.

Celte chanson sert de préface à l'édition in-octavo de Paris.

l'in-octavo* 187

„Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire; „Même a trouvé ses
vers assez gentils." Voyez du roi ce que vous ferez dire!

Mieux vous allait de rester tout petits. Petits, petits, oui, petits,
tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe Sur qui les arts
sèment trop peu de fleurs; Il se fourrait jusque dans la besace De
l'indigent dont il séchait les pleurs. A la guinguette instruisant
ces recrues. D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis. Pour rencon-
trer la gloire au coin des rues, Mieux vous allait de rester tout pe-
tits. Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler, car moi, qui suis prophète, Je vois de loin
l'oubli fondre sur vous. De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous. Déjà mon front
sent glisser sa couronne. Comme les miens vos beaux jours sont
partis. Pour disparaître au premier vent d'automne, Mieux vous
allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits, tout petits.

LB' GRENIER

lie Grenier.

Air du Carnaval de l'Ucissnunier»

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse De la misère a subi les
leçons.

J'avais vingt ans, une folle maîtresse.

De francs amis, et l'amour des chansons. Bravant le monde, et
les sols, et les sages, Sans avenir, riche de mon printemps.

Leste et joyeux, je montais six étages. Dans un grenier qu'on
est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore. Là, fut mon lit, bien chétif et bien dur; Là, fut ma table; et je retrouve encore Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur. Apparaissent, plaisirs de mon bel âge.

Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps. Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage. Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître.

Vive, jolie, avec un frais chapeau:

Déjà sa main à l'étroite fenêtre Suspend son schall, en guise de rideau. Sa robe aussi va parer ma couchette.

Respecte, Amour, ses plis longs et flottants. J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

LE GRENIER

A table un jour, jour de grande richesse, De mes amis les voix brillaient en chœur. Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse: „A Marengo Bonaparte est vainqueur!" Le canon gronde.... Un autre chant commence; Nous célébrons tant de faits éclatants!

Les rois jamais n'envahiront la France. Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Quittons Ce toit, où ma raison s'enivre. Oh! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés! J'échangerais ce qu'il me reste à vivre

Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés. Pour rêver gloire,
amour, plaisir, folie, Pour dissiper sa vie en peu d'instant. D'un
long espoir pour la voir embellie, Dans un grenier qu'on est bien
à vingt ans!

lia Métempsycose.

Air du vaudeville de la Robe et des Bottes; ou de la
République.

Grand partisan de la Métempsycose,

En philosophe, hier, sur l'oreiller.

De mes penchants pour connaître, la cause,

J'ai mis mon ame en train de babiller.

Elle m'a dit: Tu me dois un beau cierge.

Car sans mon souffle au néant tu restais;

Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.

190 LA MHTBMP8YCoSB.

— Ah! mon arae, je m'en doulais, .

Je m'en doulais, je m'en doutais, i

Je m'en souviens; oui, dit-elle, humble lierre,

J'ai couronné jadis des fronts joyeux.

Puis, échauffanl plus subtile matière,

Petit oiseau, je saluai les cieux.

Dans le bocage, auprès des pastourelles,

Je voltigeais, je sautais, je chantais.

L'indépendance agrandissait mes ailes.

— Ah! mon ame. je m'en doutais, Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile, Qui d'un aveugle unique et sûr appui, Entre ses dents sut prendre une sébile. Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre, au riche sachant plaire, Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtai. J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais, Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.

Que j'étais bien dans ma douce prison!

niais de mon gîte on s'empare, on le pille;

Tous les amours y mettent garnison.

En vrais soudars ils y faisaient esclandre.

Et, jour et nuit, au coin que j'habitais,

A la maison je voyais le feu prendre.

- Ah! mon ame, je m'en doutais, Je m'en doutais, je m'en doutais.

WATERLOO

Sur les penchants que mon récit l'éclairé ; Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire, Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez loi. Veilles, travaux, artifices de femme. Pleurs, désespoir, et des maux que je lais, Font qu'un poète est l'enfer pour une ame.

— Ah! mon ame, je m'en doutais,

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Il^aterloo.

Air de]a Bonne Vieille.

De vieux soldats m'on dit: „Grâce à ta muse, „Le peuple enfin a des chants pour sa voix. „Ris des lauriers qu'un parti te refuse: „ Consacre encor des vers à nos exploits. „ Chante ce jour qu'invoquaient des perfides, „Ce dernier jour de gloire et de revers." — J'ai répondu, baissant des yeux humides: Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée Mêla jamais des sons harmonieux?

Par la fortune Athènes détrônée Maudit Philippe, et douta de ses dieux. Un jour pareil voit tomber notre empire. Voit l'étranger nous rapporter des fers, Voit des Français lâchement leur sourire. Son nom jamais n'attristera mes vers.

WATERLOO

Périsse enfin le géant des batailles I

Disaient les rois: peuples, accourez tous.

La Liberté sonne ses funérailles:

Par vous sauvés, nous régnerons par vous!

Le géant lonabe, et ces nains sans mémoire

A l'esclavage ont voué l'univers.

Des deux colés ce jour trompa la Gloire.

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais, quoi! déj<\ les hommes d'un autre âge De ma douleur
se demandent l'objet.

Que leur importe en effet ce naufrage?

Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux! leur astre qui se lève Du jour funeste ef-
face le revers.

Mais dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve, Son nom jamais
n'attristera mes vers.

Venez, enfants; que sur vos fronts je lise l'n avenir de gloire et
de bonheur.

Vous vaincrez, oui, votre œil le prophéiise. Croissez, enfans,
croissez pour notre honneur. Tant qu'à ce jour où d'yn sanglant

orage Le ciel sur nous fit pleuvoir les revers, Tant qu'à ce jour
nous devons un nuage. Son nom jamais n'attristera mes vers.

194 LES ^'èGRES.

Nos gens poussent des rires fous; L'homme est infidèle à ses
peines.

Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle Leur plaîi, surtout par sa
couleur.

Il emporte Poliobinelle; Autre accroc fait à la douleur.

Ci'tie fin charme l'auditoire:

Un noir a triomphé pour tous.

Ces pauvres gens rêvent \à gloire.

Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique, Où s'aggraveront leurs
deslins.

De leur humeur mélancolique, Ils sont tirés par des pantins.

Tout roi que la peur désenivre Nous prodigue aussi les
joujoux.

N'allez pas vous lasser de vivre: BoDS esclaves, amusez-vous.

l(es SouTeBilrg du Feuple<

Air: Passez votre cheniîn, beau sire.

On parlera de sa gloire Sous le chaume bien long-Umps:

L'humble inii, dans cinquante anf, Ne connaîtra plus d'autre histoire.

LES ^£6RES

lies]%ègres et les Marionnette».

Fabl».

Air : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire, xxn capitaine Transportait des noirs au marchO.

L'ennui les tuait par vingtaine :

Peste! dit-il, quel débouché!

Fi! que c'est laid, sols que vous êtes; Mais j'ai de quoi vous guérir tous.

Venez voir mes maïionnetles; Bons esclaves, amusez vous.

Pour calmer leur douleur mortelle.

Soudain un théâtre est monté ; Soudain paraît Polichinelle, Pour des noirs grande nouveauté.

D'abord ils ne savent qu'en dire.

Ils se regardent en dessous; Puis aux pleurs se mêle un sourire:

Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire:

11 s'attaque au roi des bossus.

Qui trouvant un exemple à faire. Vous l'assomme et souffle dessus.

Oubliant tout jusqu'à)«ur9 chafnH,

LSS 8oUVF.>iIBS DU PEUPLE. 195

Là. viendront les villageois Dire alors à quelque vieille:

Par des récils d'autrefois, Mère, abrégez notre veille.

Bien, dit-on, qu'il nous ait nai# Le peuple encor le révère.

Oui, le révère.

Parlez-nous de lui, grand'mère; Parlez-^ nous de lui.

Mes enfants, dans ce village, Suivi de rois, il passa.

Voilà bien long-temps de ça; Je venais d entrer en ménage.

A pied grim pant le coteau Où pour voir je m'étais mise, li avait petit chapeau Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai, Il me dit: Bonjour, ma chère.

Bonjour, ma rbère, — Il vous a parlé, grand mère!

Il vous a pailé!

L'an d'après, moi, pauvre femme, A Paris éianl un jour, Je le vis avec sa cour:

Il se rendait à IKoire-Dame.

Tous les cœurs étaient content»:

On admirait son cortège.

Chacun di>aii: Quel beau temps!

Le ciel toujours le protège.

ttê g»UVBKIR« DU PEUPLE.

Son sourire était bien doux ; D'un fils Dieu le rendait père, Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'nière!

Quel beau jour pour vous 1

Mais, quand la pauvre Champagne Fut en proie aux ctranpers, Lui, bravant tous les dangers.

Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui, J'entends frapper à la porte.

J'ouvre: bon Dieu! c'était lui, Suivi d'une faible escorte.

Il s'assied où me voilà, S'écriant: Oh! quelle guerre!

Oh : quelle guerre!

— 11 s'est assis là, grand'raère!

Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il; et, bien vile.

Je sers piquette et pain bis.

Puis il sèche ses habits, Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs, Il me dit: Bonne espérance!

Je cours de tous ses malheurs, Sous Paris, venger la France,
part, et comme un trésor depuis gardé son verre Gardé son verre.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

— Vous l'avez encor, grand'mèie,

Vous l'avez encor?

Le voici. Mais à sa perte Le héros fut entraîné.

Lui qu'un pape a couronné, Est mort dans une île déserte.

Long-temps aucun ne l'a cru; On disait : Il va paraître.

Par mer il est accouru ; L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira, Ma douleur fut bien amère.

Fut bien amère.

— Dieu vous bénira, grand'mère,

Dieu vous bénira.

Ïÿjc Convoi de David ^).

Air de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas, Crie un soldat sur là frontière,
A ceux qui de David, héias!

Rapportaient chez nous la poussière.

) Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

S LB COKVOI DE DAVID

— S^oldat, disaient-ils dans leur deuil, Proscrie-on aussi sa mémoire?

Quoi! vous repoussez son cercueil, Et vous héritez de sa gloire!

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il à trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens.

Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit le soldat avec furie.

'- Soldat, ses yeux jusqu'au trépas sont tournés vers la patrie.

Il en soutenait la splendeur Du fond d'un exil qui l'honore:

C'est par lui que notre grandeur Sur la toile respire encore.

CBCEIK.

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas, Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas, Dans la liberté n'a vu qu'elle.

On lui dut le noble appareil

Des jours de gloire et d'espérance, Oû les beaux-arts, à leur réveil.

Fêtaient le réveil de la France.

CHÆUK.

Fût-il privé, etc.

LE CONVOI DE DAVID

Non, non, vous ne passerei pas, Dit le soldat; c'est ma consigne,

— Du plus grand de tous les soldats Il fut le peintre le plus digne.

A l'aspect de l'aigle si fier,

Plein d'Homère et l'ame exallée, "

David crut peindre Jupiter,

HéiasI il peignait Piométbée.

CHÆUR

Fûl~il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit le soldat devenu triste.

— Le héros, après cent combats, Succombe, et l'on proscrit
l'artiste !

Chez l'étranger la mort l'alleinl:

Qu'il dut trouver sa coupe amère ! ' Aux cendres d'un génie
éteint, France, tends les bras d'une mère.

CHŒUR

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas, Dit la sentinelle attendrie.

— Eh bien! retournons sur nos pas, Adieu, terre qu'il a chérie!

Les arts ont perdu le flambeau Qui fit pâlir l'éclat de Rome.

Allons mendier un tombeau Ponr les restes de ce grand
bomtne.

200 LES BOHBUIENS,

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens, Aux bords sacrés qui l'ont vu
naître!

lies Boltéiiiiieis.

Air : Mon père m'a donné un mari.

Sorciers, bateleurs ou lilous.

Reste immonde D'un ancien monde; Sorciers, bateleurs ou filous, Gais Bohémiens, d'où venez-vous ?

D'OU nous venons? l'on n'en sait rien.

L'hirondelle D'où vous vient-elle?

D'où nous venons, l'on n'en sait rien; Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois, Notre vie Doit faire envfc ;
Sans pays, sans prince et sans lois, L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons, Sans église Qai noos baptise i

les; bohémiens. 201

Tous indépendants nous naissons, Au bruit du filre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,

Dans ce monde

Où l'erreur abonde,

Nos premiers pas sont dégagés

Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple en butte à nos larcins, Tout grimoire En fait accroire;
Au peuple en butte à nos larcins, li faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plulus en chemin, Notre bande Gaîment de-
mande ; Trouvons-nous Plulus en chemin En chantant nous ten-
dons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit!

De la ville Qu'on nous exile; Pauvres oiseaux que Dieu bénit.

Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, cbaque nuit, Nous attelé Tous péle-mêle; A
tâtons l'Amour, chaque nuit.

Nous attèle au char qu'il conduit.

302 LES BOHÉU**t**BNS.

Ton œil ne peut se détacher.

Philosophe De mince élolTe; Ton œil ne peut se détacher Du
vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir; allons courir!

Vie errante Est chose enivrante.

Voir, c'est avoir; allons courir!

Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on cric en tout lieu.

Qu'il s'agite, Ou croupisse au gîe.

Mais à l'homme on crie en tout lieu; „Tu nais, bonjour! tu
meurs, adieu!''*

Quand nous mourons, vieux ou bambin.

Homme ou femme, A Dieu soit notre ame!

Quand nous mourons, vieux ou bambin, On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil, De lois vaines, De lourdes chaînes ; Nous n'avons donc, exempts d'orgueil, Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croire-en notre gâté.

Noble ou prêtre, Valet ou maître;

LE CORDON SANITAIRE

Mais croyez-en notre gaîlé:

Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîlé, Noble ou prêtre, Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaîté; Le bonheur, c'est la liberté.

JLe Cordon §aiiitaire«

Air: A soixante ans il ne faut pax remgivre.

Un Espagnol, du haut de la frontière, Où no's soldats se trouvaient arrêtés.

Leur demanda d'une voix libre et Gère:

Qu'avez-vous fait de votre liberté?

Nos vieux guerriers lui rappellent leur gloire. iWais l'Espagnol leur dit: Parlez plus bas; Soldats français, il n'est qu'une victoire, C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Le Catalan près de nos preux s'avance, Et malgré l'ordre on le laisse approcher. Lors il leur dit: Eh! qu'ont fait pour la France Tous vos succès qu'elle paya si cher? Que lui sert-il de fatiguer l'histoire.

De répéter vos marches, vos combats !

Soldats français, il n'est qu'une victoire, C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

LE CORDON SANITAIRE

Un roi couvert d'ane gothique rouille Insolemment vient vous tyranniser; Et vous tremblez sous un sceptre en quenouille, Qu'un faible enfant suffirait à briser.

A vos exploits je refuse de croire, Puisque la peur enchaîne encore vos bras. Soldats français, il n'est qu'une victoire. C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Au mot de peur, nos guerriers en furie, Allaient lancer un plomb sûr et mortel; Mais l'Espagnol, sans s'émouvoir, leur crie: Ce n'est pas moi qui dois rougir l'autel; Si riionneur veut un sang expiatoire, A vos tyrans envoyez le trépas.

Soldats français, il n'est qu'une victoire,. C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Comme le vent chasse un léger nuage; De nos guerriers le courroux a passé.

Et le Français répond avec courage A l'Espagnol qu'il tenait embrassé:

La Liberté repassera la Loire, Nous la suivrons, vieux et jeunes soldats; Chacun de nous jure par la victoire De vivre libre ou de ne vivre pas.

Soudain pour faire un drapeau tricolore. Un colonel donne un manteau d'azur; Un grenadier sur le lis qu'il abhorre.

Ouvre sa veine et répand un sang pur ;

LB TOMBEAU SI UAMVBL

Comme un fanal du haut d'ua promontoire, Le drapeau saint brille sur ;io3 cliuiais, El tout Français jure par la victoire De vivre libre ou de ne vivre pas.

lie Tombeau de Manuel.

Air: T'en souviens-tu? disait wn sapitaine.

Tout est Uni, laioule se disperse, A son cercueil un peuple a dit adieu; Et l'amilié des larmes qu'elle vers»

Ne fera plus confidence qu'àJDieu.

J'entends sur lui la terre qui retombe. Hélas I Français, vous allez l'oublier!. A vos enfants pour indiquer sa tombe.

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes D'un citoyen, votre plus ferme appui.

J'eus le secret de ses vertus modestes: Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui. L'humble tombeau qui sied à sa dépouille Est par nous tous un tribut à payer.

Près de sa tombe un ami s'agenouille:

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres. Voilà douze ans qu'en des jours désastreux. Sur les débris de la partie en cendres Nous nous étions rencontrés tous les deux.

LB TOMBEAU DR MANUEL

Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole, Sourit au luth vengé d'un vieux laurier. Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console: Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie; Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas, il écoulait si la France asservie En appelant ne se réveillait pas.

Contre la mort j'aurais eu son courage. Quand sur son bras je pouvais m'appuyer. Ma voix pour lui demande un peu d'ombre: Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare Son éloquence a toujours combattu.

. Ce n'était point la foudre qui s'égare; C'était une glaive aux mains de la Verla. De la tribune on l'arrache; il en tombe Entre les bras d'un peuple tout entier. La haine est là: défendons bien sa tombe: Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Ta l'oubliais, peuple encor trop volage, Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos; Mais, noble esquif mis à sec sur la plage Il dut compter sur le retour des flots. La seule mort troubla la solitude Où mes chansons accouraient l'égayer; Pour effacer quatre ans d'ingratitude, Prêtez secours au pauvre chansonnier.

BOSSOIR

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes. Assistez-moi , vous pour qui j'ai chanté Paix et concorde, au bruit sanglant des armes, Et sous le joug, espoir et liberté:

Payez mes chants, doux à votre mémoire* Je tends la main au plus humble denier. De Manuel pour consacrer la gloire, Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Bonsoir.

COUPLETS A S. LAISKEY, IMPRIMEUR A PÉROÎ?NE *).

Air de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore A nos beaux jours promptement écoulés. Comme ils sont loin les feux de notre aurore I Que de plaisirs avec eux envolés!

Slais de regrets faut-il qu'on se repaïsse? Non ; la gâité nourrit encor l'espoir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bonsoir.

') C'est dans son imprimerie que je fus mis en appr'f'niissage. in'iïwmt pu p.trvcnir .i m'ent-igner roriho-Taphe , il "me fil prendra goût à la po»»sie, me donna des leçons de versiGcaïion, et corrigea mes premiers ess'ais.

^S BONfOIR.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête; J'ai de bien près cheminé sur tes pas. Mais ces hivers ont eu leurs jours de fêle. Tout ne fut point aquilons et frimas.

Aurions-nous mieux employé la jeunesse, Vécu moins vite avec ua riche avoir?

Won vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans r«rt des vers, c'est toi qui fus mon maître; Je t'elfaçai sans te rendre jaloux.

Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître Sont des chansons, ces fruits sont assez doux; Dans nos refrains que le passé renaïsse, L'illusion nous rendra son miroir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse. Souhaitons nous un gai bonsoir.

Reposons-nous, car les Amours, sans doute, Pour qui jadis nous avons tant marché, Nous crâraient tous, s'ils nous trou-

vaient en route, Allez dormir, le soleil est couché.

Mais l'amilié, l'ombre fût-elle épaisse.

Vient allumer nos lampes pour y voir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bonsoir.

PREMIER GRENADIER

A notre poste on nous oublie.

Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER

Nous allons revoir l'Italie.

Demain, adieu, Fontainebleau.

PRKMIER GRENADIER.

Par le ciel î que j'en remercie, L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈ3ÎE GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie, Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat. Suivons un vieux soldat.

DEUXIÈME GRENADIER

Quelles sont promptes les défaïles! Oii sont Moscou, Wilna, Berlin?

Je crois voir sur nos baïonnettes Luire encor les feux du Kremlin; Et, livré par quelques perfides,

210 tas DEUX GRSIÎADlBRg.

Paris coule à peine un combat!

Nos gibernes n'éiaient pas videi, Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PaEillER GKÎÎS'ADIF.R.

Chacun nous répèle: Il abdique.

Quel est ce mol? Apprends-le-moi.

Rétablil-on la république?

DEUXIÈMB GRBNADIRR.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.

L'empereur aurait cent couronnes, Je concevrais qu'il les cédaï:

Sa main en faisait des aumônes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldai.

PREMIER GIEN.VDIER.

Une lumière, à ces fonêlres, Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRRNAUIER.

Les valets à nobles ancêlres Ont fui, le nez dans leur manteau.

Tous, dégalonnant leurs costumes, Vont au nouveau chef de l'état De l'a gle mort vendre les plumes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PRECHER GRENADIER

Des maréchaux, nos camarades, Désertent aussi gorgés d'or.

LBS DEUX GRENADIERS. 211

DEUXIÈME GRENADIER

Notre sang paya tous leurs grades:

Heureux qu'il nous en reste encor!

Quoi! la gloire fut en personne Leur Kiarraine un jour de combat, * El le parrain, on l'abandonne!

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PRLMIEE GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de service»

J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER

Bôï, tout couvert de cicatrices, Je voulais quitter les drapeaux;
Mais quand la liqueur est tarie.

Briser le vase est d'un ingrat.

Adieu, femme, enfants et patrie!

Vi«ux grenadiers, suivons un vieux soldat

Eucore Aen Aïitours*

Air:

Je me disais : Tous les dieux du bel âge M'ont délaissé; me
voilà seul et vieux. Adieu l'espoir que leur troupe volage M'avait
donné de me fermer les yeux!

Je le disais lorsqu'une enchanteresse Vient et d'un mol ravit
mes sens troublés,

212 ENCORE DES AMOIRS.

Ahl c'esi encore quelque beauté iraïïresse: Tous les Amours ne
sont pas envolés.

Oui, c'est 'encor quelque sujet de peine; niais du repos je suis
si fatigué I lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne, Plus mal-
heureux, pourtant j'étais plus gai. Le ciel m'envoie une reine nou-
velle; Combien d'attraits les siens m'ont rappelés I Roses d'au-
tomne, effeuillez-vous pour elle: Tous les Amours ne sont pas
envolés.

Mes yeux encore' ont des pleurs à répandre; Ma voix encore a des chants amoureux.

Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre A triompher des hivers rigoureux.

Tout me sourit :les fleurs brillent plus belles, Les jours plus purs, les cieux plus étoiles Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes: Tous les Amours ne sont pas envolés.

tiC Prisoillier de Guerre.

Air: Chante^ chante, troubadour, chante.

Marie, enOn quitte l'ouvrage, Voici l'étoile du berger.

— Ma mère, un enfant du village Languit captif chez l'étranger.

LE PRISONNIER DE GUERRE

Pris sur mer, loin de sa pairie, Il s'est rendu, mais le dernier.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file, pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.

Eh quoi! ma fille, encore des pleurs?

~ D'ennui, ma mère, il se consume, L'Anglais insulte à ses malheurs.

Tout jeune, Adrien m'a chérie; il égayait noire foyer.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file,
pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même, Won enfant, mais j'ai tant
vieilli!

— Envoyez à celui que j'aime Tout le gain par moi. recueilli.

Rose à sa noce en vain me prie:

Dieu! j'entends le ménétrier!

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file,
pauvre .Marie, File, file pour le prisonnier.

Plus près du feu, file, ma chère, La nuit vient refroidir le
temps.

LA MOUCHE

— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère, Gérait dans des cachots
flotianti.

On repousse la main flétrie

Qu'il étend vers un pain grossier.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file,
pauvre i^Iarie, File, file pour le prisonnier.

Ma nile, j'ai naguère encore Rêvé qu'il était ton époux.

Même avant la trentième aurore Mes rêves s'accomplissent
tous,

— Quoi ! l'herbe à peine refleurie Verra le retour du guerrier!

File, file, pauvre Marie,

Pour secourir le prisonnier; File, file, pauvre Marie, File, file
pour le prisonnier.

Jia HloiicUe*

Air: Je loge au quatrième éiagê.

Au bruit de notre gaîté folle Au bruit des verres, des chansons,
Quejle mouche murmure et vole, El revient quand nous la
chassons?

C'est quelque dieu, jo le soupçonne, Qu'un peu de bonheur
rend jaloux.

LA MOUGHR.

N« souffrons point qu'elle bourdonae, Qa'elle bourdonne au-
tour de nous.

Transformée en mouche hideuse,' Amis, oui, c'est, j'en suis
certain, La Raison, déilé grondeuse, Qu'irrite un si joyeux festin.

L'orage approche, le ciel tonne, Voilà ce que dit son courroux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonnci Qu'elle bourdonne au-
tour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire:

„A ton âge on vit en reclus.

„Ke bois plus tant, cesse de rire; „ Cesse d'aimer, ne chante
plus." Ainsi, son beffroi toujours sonne Aux lueurs des feux les

plus doux, Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison: gare à Lisette!

Son dard la menace toujours.

Dieux! il perce la collerette:

Le sang coule! accourez, Amours!

Amours, poursuivez la félonne; Qu'elle expire enfin sous vos coups.

Vie souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire! amis, elle se noie Dans l'Âi que Lise a versé.

LA COMÈTE DB

Victoire! et qu'aux mains de la joie Le sceptre enfin soit remplacé.

Un eouffle ébranle sa couronne; Une mouche nous troublait tous.

Ne craignons plus qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

Eia Coniète de 1^9t*

Air: A soûanle ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète; A ce grand choc nous n'échapperons pas. je sens déjà crouler notre planète, L'Observatoire y perdra ses compas.

Avec la table, adieu tous les convives ; Pour peu de gens le banquet fut joyeux. Vite à confesse, allez, âmes craintives; Finissons-en, le monde est assez vieux.

Oui, "pauvre globe, égaré dans l'espace. Embrouille enfin tes nuits avec tes jours. Et cerf-volant, dont la ficelle casse.

Tourne en tombant, tourne et tombe toujours. Va, franchissant des routes qu'on ignore, Contre un soleil te briser dans les cieux. Tu l'éclairais, que de soleils encore!

Finissons-en, le monde est assez vieux.

LA COMÈTE DE

N'e^t-on pas las d'ambitions vulgaires, De sols parés, de pompeux sobriquets.

D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres, De laquais rois, de peuples de laquais? N'est-on pas las de tous nos dieux de plaire; Vers l'avenir las de tourner les yeux?

Ah! c'en est trop pour si petit théâtre. Finissons-en, le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent: Tout chemine; A petit bruit chacun lime ses fers.

La presse éclaire, et le gaz illumine, Et la vapeur vole aplanir les mers.

Vingt ans, au plus, bon homme, attends encore; L'œuf éclora sous un rayon des cieux.

Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore; Finissons-en, le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais, quand la vie Gonflait mon cœur et de joie et d'amour. Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie Du cercle heureux où Dieu sema le jour. Mais je vieillis, la beauté me rejette, Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux; Arrive donc, implacable comète.

Finissons-en, le monde est assez vieux.

218 LE FBU DU PRISONNIER.

lie Feu du Prisonnier*

(La Force, 1320.)

Air du vaudeville de Taconnet.

Combien le feu tient douce compagnie

Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!

Seul avec moi se chauffe un bon Génie,

Qui parle haut, rime ou chante un vieux air.

Il nous fait voir, sur la braise animée.

Des bois, des mers, un monde en peu d'instant.

Tout mon ennui s'envoie à la fumée.

o bon Génie, amusez-moi long-temps.

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire; Vieux, il me bercé avec mes premiers jeux. Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire: Je vois trois mâts sur des flots orageux. Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage Sous un beau ciel saluera le printemps. Moi seul je reste enchaîné sur la plage. o bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ici, que vois-je! est-ce un aigle qui vole Et du soleil mesure la hauteur?

C'est un ballon: voici la banderole, Et la nacelle et le navigateur.

L'audacieux, si la pitié l'inspire, Doit de ces murs plaindre les habitants. Libre l'est haut, quel air pur il respire ! o bon Génie, amusez-moi long-temps.

LE FEU DU PRISONNIER

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image: Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux. J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage; La liberté, l'esprit, m'offrait le repos.

Je franchirais ces monts à crête immense, Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants. ?Mon cœur n'a pu s'arracher à la France. o bon Génie, amusez-moi long-temps. •

Dans mon désert encore quelque miracle!

Génie, allons sur ces coteaux boisés.

En vain tout bas on me dit: Deviens sage; Plie un genou, tes fers seront brisés.

Vous qui, bravant le geôlier qui nous guette. Me rendez jeune à près de cinquante ans, Sur ce braiser, vile un coup de baguette. O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ijc 14 «fiillet «S%9.

(La Force.)

Air: A soixante ans il ne faut pas remeindre. Pour un captif, souvenir plein de charmes! J'étais bien jeune; on criait: „ Vengeons-nous. „A la Bastille! aux armes! vile aux armes!" Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. Je vois pâlir et mère et femme et fille; Le canon grondé aux rappels du tambour.

LB 14 JUILLET

Victoire au Peuple ! il a pris la Bastille! Un beau soleil a fêté ce grand jour*).

Enfant, vieillard, riche ou pauvre, on s'embrasse: Les femmes vont redisant mille exploits; Héros du siège, un soldat bleu qui passe,**), Est applaudi des mains et de la voix.

Le nfm du roi frappe alors mon oreille; De Lafayette on parle avec amour***).

La France est libre et ma raison s'éveille. Un beau soleil a fêté ce grand jour.

Le lendemain, un vieillard docte et grave Guida mes pas sur d'immenses débris:

„Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave „Le despotisme étouffait tous les cris ; „Mais des captifs pour y loger la foule, „11 creusa tant au pied de chaque tour, „ Qu'au premier choc le vieux château s'écroule. „Un beau soleil a fêté ce grand jour.

•) Le 14 juillet 1789, il fit un temps magnifique. Le 14 juillet 1«19 fut également beau , quoique la saison ait été très-pluvieuse.

*) Un garde-française. La plus grande partie de celle milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

*) A l'époque où cette chanson fut faite, le général Lafayette, qui parcourait une partie de la France, ■ y recevait un accueil qui rappelait les premiers temps de notre révolution.

LE 14 JUILLET

„La Liberté, rebelle antique et sainte, „Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux, „A son triomphe appelle en cette enceinte „L'Égalilé qui redescend des cieux.

„De ces deux sœurs la foudre gronde et brille: „ C'est Mirabeau tonnant contre la cour. „Sa voix nous crie: Encore une Bastille ! „Jn beau soleil a fêté ce grand jour^

„où nous semons chaque peuple moissonne: „Déjà vingt rois, au bruit de nos débats, «Portent, tremblants, la main à leur couronne, „Et leurs sujets de nous parlent tout bas. „Des droits de

l'homme, ici, l'ère féconde „S'ouvre et du globe accomplira le tour. „Sur ces débris Dieu crée un nouveau monde. „Un beau soleil a fêlé ce grand jour."

De ces leçons, qu'un vieillard m'a données, Le souvenir dans mon cœur sommeillait; Mais je revois, après quarante années.

Sous les verrous, le quatorze juillet. , O Liberté, ma voix qu'on veut proscrire, Redit ta gloire aux murs de ce séjour. A mes barreaux l'Aurore vient sourire; Un beau soleil fête encor ce grand jour.

222 «OM TovesAU.

Mon Tombeau*

Air d'Aristippe.

Moi bien portant, quoi ! vous pensez d'avance A m'ériger une tombe à grands frais!

Souise! anjis; point de folle dépense.

Laissez aux grands le faste des regrets. Avec le prix ou du roaibre ou du cuivre, Pour un gueux mort habit cent fois trop beau, FaitPS achat d'un vin qui pousse à vivre; Buvons gaîmenl l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée Pourrait couler vingt raille francs et plus. Sous le ciel pur d'une riche vallée.

Allons six mois vivre en joyeux reclus. Concerts et bals où la beauté convie, Vont de plaisir nous meubler un château. Je veux risquer de trop aimer la vie; Mangeons gaîmenl l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune. Or il lui faut des parures de prix.

L'éclat du luxe adoucit un long jeûne; Témoin Longebatnps où brille tout Parii. Vous devez bien quelque chose à ma belle; D'un cachemire elle attend le cadeau.

En viager sur un cœur si fidèle, Plaçons gaîment l'argenl de mou tombeau.

BOX TOMBEAU

Non, mes amis, aa spectacle des ombres

Je ne veux point d'une loge d'honneur.

Voyez ce pauvre, au leini pâle, aux yeux sombres;

Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur.

A ce vieillard qui, las de sa besace,

Doit avant moi voir lever le rideau,

Pour qu'au parterre il me garde une place,

Donnons gaîmeni 1 argent de mon tambeau.

Qu'importe à moi, que mon nom sur !a pierre Soit déchiffré par un futur savant?

Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière, Mieux vaut, je crois, les respirer vivant. Postérité, qui peux bien ne pas naître, A

me chercher n'use point ton (lambeau. Sage mortel, j'ai su par la
fenêtre Jeter gatmeol l'argent de mon tombeau.

lie Juif Erraiit.

Air du chasseur rouge d'Âmée de Beauplan.

Chrétien, au voyageur souffrant Tends un verre d'eau sur la
porte.

Je suis, je suis le Juif errant.

Qu'un tourbillon toujours emporte.

Sans vieillir accablé de jours, ha Bn du monde est mon seul
ré?©.

Chaque soir j'espère toujours; Jttais toujours le soleil se lève.

224 I-B JUIF ERRAKT.

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours.

Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-liuit siècles, hélas!

Sur la cendre grecque et romaine, Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène.

J'ai vu sans fruïl germer le bien, Vu des calamités fécondes; Et
pour suivre au monde ancien, Des ilols j'ai vu sortir deux
mondes.

Toujours, toujours, Tourne la terre où moi je cours.

Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :

A tout ce qui meurt je m'attache.

Mais du toit prêt à me bénir Le tourbillon soudain m'arrache.

Plus d'un pauvre vient implorer Le denier que je puis répandre.

Qui n'a pas le temps de serrer La main qu'en passant j'aime à tendre.

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbusles en fleurs, « Sur le gazon, au bord de l'onde.

Si je repose mes douleurs, J'entends le tourbiliou qui grenat.

LE JUIF ERRANT. 225

Eh! qu'importe au ciel irrité Cet instant passé sous l'ombrage?

Faut-il moins que l'éternité Pour délasser d'un le! voyage?

Toujours, toujours, Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux Des miens me retracent l'imaître; Si j'en veux repaître mes yeux.

Le tourbillon souffle avec rage.

Vieillards, osez-vous à tout prix M'envier ma longue carrière?

Ces enfants à qui je souris.

Mon pied balaîtra leur poussière.

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Des murs où je suis né. jadis Retrouvé-je encor quelque trace.

Pour m'arrêter je m,e roidis ; Mais le tourbillon me dit:
„Passe!

„Passe!" et la voix me crie aussi :

„ Reste debout qu^nd tout succombe.

„Tes aïeux ne t'ont point ici „Gardé de p'ace dans leur tombe."

Toujours, toujours, Tourne la terre où moi je cours, Toujours,
toujours, toujours, toujours.

226 t'A FILLE DU PBDPLB.

J'ouirageai d'un rire inhumain

L'ionime-dieu respirant à peine

Mais sous mes pieds fuil le chemin.

Adieu, le ourbillon m'enraîne.

Vous qui manquez de charité, Tremblez à mon supplice
étrange.

Ce n'est point sa divinité, C'est l'humanité que Dieu venge.

Toujours , toujours, Toorne la terre où moi je cours, Toujours,
toujours, toujours, loujoarf.

lia Fille du Peuple.

Air d'Arhtippe.

Fille du peuple, au chantre populaire

De ion printemps tu prodigues les fleurs.

Dès ton berceau tu lui dois ce salaire:

Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.

Va, ne crains pas que baronne ou marquise

Veuille à me plaire user ses beaux atours.

Ma muse et moi nous portons pour devise:

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée. D'anciens châ-
teaux s'offraient-ils à mes yeux, Point n'invoquais, à la porte
fermée.

Pour m'inroduire, un nain ipyslérieux.

LA FILLB DU PBUPLB, 227

Je me disais: Tendresse et poésie Oni fui ces murs, chers aux
vieux troubadours. Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie; Je
suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce Baille eniouré d'un luxe éblouissant!

Feu d'ariifice éteint par une averse.

Quand vient la joie, elle y meurt en naissant. En souliers fins, chapeau frais, robe blanche. Tu veux aux champs courir tous les huit jours: Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche. Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse, A plus que loi de dé-cence et d'aUraiiis? Possède un cœur plus riche de jeunesse, Des yeux plus doux et de plus nobles traits? Le peuple enfin s'est fait une mémoire: J'ai pour ses droite luiié contre deux Cours; Il le devait au chantre de sa gloire.

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

lie Cordon, sll tous plnit.

CHANSON FAITE A LA rOKCB, POUR LA FETE D ?. îl ARIE.

Air du taudeville des Scythes et des Amamnes, Allons aux champs fêler Marie ; Bâlons-nous. le plaisir m'attend.

LE CORDON

Le pied poudreux, la main fleurie, Là bas arrivons en chantant, (bis.) Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre, Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet. Portier, ce soir, gardez-vous de m'attendre. ^ Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. M "" Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (Ois.)

Vite, portier; car on m'accuse

D'oublier l'heure du repas.

Jouy déjà gronde ma muse

Dont il soutint les premiers pas.

D'amis nombreux quelle troupe riante, El de beautés quel
brillant chapelet!

Dans sa prison l'Aï s'impatiente.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. Le cordon, le cordon,
s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,

A revenir toujours trop lents !

Pour nous, l'un de l'autre diffère

Au plus par quelques cheveux blancs.

Puisse Marie, à ses goûts si fidèle.

Voir ses élus toujours au grand complet! Volons chanter la li-
berté près d'elle.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. Le cordon, le cordon,
s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :

Mes petits vers vont refroidir.

D'un digne époux j'y fais l'éloge; Forçons Marie à m'applaudir.

LE CORDON

Puis, montrons-la courant plaindre des peines, Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait. Et consoler un ami dans les chaînes.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,

Répond qu'on ne sort pas ainsi ;

Que j'écrive au propriétaire;

Que je dois trois termes ici.

Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre; Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet. Je rougirais d'envoyer dire au Louvre:

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

I^aEdeur et Beauté.

Air: (^est à mon maître en Vart de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède; C'est un masque aisément trompear.

Oui, je voudrais qu'elle fût laide, Mais laide, laide à faire peur.

Belle ainsi faut-il que je l'aime!

Dieu, reprends ce don éclatant, Je le demande à l'enfer même:

Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

LAIDBtJR BT BBAUTB.

A ces mois m'apparatt le diable:

C'est le père de la laideur.

„ Rendons-la, dii-il, effroyable. ^ „De tes rivaux trompons l'ardeur.

„j'aime assez ces métamorphoses.

„Ta belle ici vient en chantant; „Perles, tomber; faner-vous, roses.

„La voilà laide et la l'aimes aulanl.*'

Laide I moi! dit-elle, étonnée.

Elle s'approche d'un miroir, Doutft d'abord, puis consternée, Tombe en un morne désespoir.

„Pour moi seul tu jurais de vivre/* Lui dis-je, à ses pieds me jclatit; „A mon seul amour il le livre.

„Plus laide encor, je l'aimerais autant.

Ses yeux éteints fondent en larmes, Alors sa dou'.eur m'ailendrii.

Ab! riaàez, rendez-lui ses charme», ^oit! répond Satan qui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore, Sa beauté renaît à l'instant.

Elle est, je crois, plus belle encore.

Elle est plus belle et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure Qu'on lui rend bien tous ses appas.

Des pleurs restent sur sa Ogure, Qu'elle essuie en grondant tout bas.

IB VIEUX CAPORAL

Satan s'envole, et la cruelle Fait et s'écrie en me quinant:

Jamais file que Dieu fit belle Tie doit aimer qui peut l'aimer autant.

t>9 TîeuiL Caporal.

Air du Vilain, ou de l^inon chet madamt de Sécijné.

En avant! partez, camarades, L'arme au bras, le fjhil chargé.

J'ai ma pipe et vos embrassades; "Venez me donner mon congé.

J'eus ton de vieil ir au service.

Mais pour vous tous, jeunes soldats, J'étais un père à l'exercice.

Conscrits, au pas.

^e pleurez pas.

Ne l leurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage; Je lui fends! ... il vient d'en guérir. On me condamne, c'est l'usage:

Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme, Rien n'a pu retenir mon bras.

LE VIEUX CAPORAL

Puis, moi, j'ai servi le grand homme.

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères Bras ou jambe contre une croix.

J'ai gagné la mienne à ces guerres Où nous bousculions tous les rois.

Chacun de vous payait à boire Quand je racontais nos combats.

Ce que c'est pourtant que la gloire!

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Aa pas, au pas, au pas, au pas!

Robert, enfant de mon village.

Retourne garder tes moutons. Tiens, de ces jardins vois l'ombrage; Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois, souvent dès l'aurore J'ai déniché de frais appas.

Bon dieu! ma mère existe encore!

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, m p^,|

LS VIEUX CAPORAL

Qui là bas sanglote et regarde?

Eh! c'est la veuve du tambour.

En Russie, à l'arrière-garde, J'ai porté son ûls nuit et jour.

Comme le père, enfant et femme, Sans moi restaient sous les frimas!

Elle va prier pour mon ame.

Conscrits , au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas , au pas , au pas , au pas !

Morbleu I ma pipe s'est éteinte.

>'on , pas encore . . . Allons; tant mieux!

Nous allons entrer dans l'enceinte;

Çà, ne me bandez pas les yeux.

Mes amis, fâché de la peine.

Surtout ne lirez point trop bas.

Et qu'au pays Dieu vous ramène!

Conscrits , au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas!

334 LI BOKUEUR.

Le Bonlieur*

Air:

Le vois-lu bien, là-bas, là bas.

Là bas, là bas? dit l'Espérance.

Bourgeois, manants, rois et prélats Lui font de loin la
révérence.

C'est le Bonheur, dit l'Espérance.

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver là bas, là bas, Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas, là bas, sous la verdure?

Il croit à d'éternels appas.

Même à l'amour qui toujours dure.

Qu'on est heureux sous la verdure!

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là bas, là
bas, Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas, là bas, à la campagne?

D'enfants et de grains. Dieu! quel tasî Quels gros baisers à sa
compagne!

Qu'on est heureux à la campagne!

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là bas, là bas, Là bas , là bas.

LE BONHEUR

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas, là bas, dans une banque?

S'il est un plaisir qu'il n'ait pas, C'est qu'au marché ce plaisir manque.

Qu'on est heureux dans une banque ! Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là bas, là bas, Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas, là bas, dans une armée?

Il mesure au bruit des combats Tout le bruit de sa renommée.

Qu'on est heureux dans une armée ! Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là bas, là bas.

Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas, là bas, sur un navire!

L'arc-en-ciel brille dans ses mâts; Toutes les mers vont lui sourire.

Qu'on est heureux sur un navire!

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver là bas, là bas, Là bas, là bas.

Le vois-tu bien , là bas , là bas, Là bas, là bas, c'est en Asie?

Roi, pour sceptre il porte un damas Dont il use à sa fantaisie.

LE BONHEUR

'Qu'on est heureux dans cette Asie!

Courons, courons; doublons Je pas, Pour le trouver là bas, là bas, là bas. Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas, Là bas , là bas , en Amérique ?

Sous un arbre il met habit bas Pour présider sa république.

Qu'on est heureux en Amérique I Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là bas, là bas, Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas , là bas, Là bas, là bas, dans ces nuages?

Ah! dit l'homme enfin vieux et las.

C'est trop d'inutiles voyages.

Enfants, courez vers ces nuages.

Courez, courez; doublez le pas, Pour le trouver là bas, là bas, Là bas, là bas.

li'Alcllimiflte.

Air de la bonne vieille.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste, Tirer de l'or des métaux indigents.

Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste, Me rajeunir par de secrets agents.

i/aixhimiste. 237

J'ouvre ma bourse à ta science occulte.

Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.

Chacun pourtant conservera son culte.

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,

Ou d'un vieux livre interroge les mots.

Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence

Dans ce creuset vont marier leurs flots.

L'œil sur ce feu, que lu rêves de choses!

Vois-tu déjà le sourire des Cours?

Moi, pour mon front je n'attends que des roses.

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare!

„O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.

„J'aurai plus d'or que Corlès et Pizarre

„N'en ont conquis pour d'autres que pour eux."

Naguère encor , toi qui vivais d'aumônes,

Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.

Achète au poids et sceptres et couronnes.

Tout l'or pour loi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui. rends-moi-les avec leur indigence; Rends à mon ame un corps plus vigoureux; A mon esprit Ole l'expérience, Souffle en mon cœur un sang plus généreux. Puis t'échappant de ton palais de marbre, En char pompeux bercé sur le velours, Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

238 l'alchimiste.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse: Mais j'aime encor; je possède et, cent fois, J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse Compter mes ans et les siens par ses doigts. C'est du soleil qui sied à sa peau brune; C'est de l'été qu'il faut à nos amours. Celle que j'aime est sourde à la fortune. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta-main que Irouve-t-elle? Rien! te voilà plus pauvre et moi plus vieux. „Non, non, dis-tu; demain, lune nouvelle; „Recommençons; demain nous serons dieux." Tu mens, vieillard; mais d'erreurs caressante» J'ai tant besoin, que je le crois toujours. Sur mon front nu, vois ces rides naissantes. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Jeanne la Rouaseï

ou LA FEMME DU BRACONNIER.

Air : Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle.

Elle en porte un autre à son dos.

L'aîné, qu'elle traîne après elle, Gèle pieds nus dans ses sabots.

Hélas! des gardes qu'il courrouce.

Au loin, le père est prisonnier.

JEANNE LA ROUSSE. 239

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse, On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée.

Elle cousait, chaniait, lisait,

Du magisler fille à Jorée,

Par son bon cœur elle plaisait.

J'ai pressé sa main blanche et douce.

En dansant sous le marronnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,

On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son Age, Qu'elle espérait voir son
époux, La quitta, parce qu'au village On riait de ses cheveux roux.

Puis deux, puis trois; chacun repousse Jeanne qui n'a pas un
denier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse, On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit: „Rousse ou blonde, „Moi, pour femme je le choisis.

„En vain les gardes font la ronde:

„J'ai bon repaire et trois fusils.

„Faul-il bénir mon lit de mousse; „Du château payons l'aumônier." Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse, On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère Fit céder Jeanne qui, trois fois,

240 JBATÎNB LA ROUSSE.

Depuis, dans une joie amère.

Accoucha seule au fond des bois.

Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse Frais comme un boulon printanier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse, On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon coeur opère!

Jeanne, fidèle à ses devoirs.

Sourit encor, car de leur père Ses fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit, car sa voix douce Rend l'espoir à son prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Bousse, On a surpris le braconnier.

lia jVostalgie,

ou LA MALADIE DU PAYS.

Air de la République,

Vous m'avez dit: „A Paris, jeune pâtre, „A'iens, suis-nous, cède à tes nobles penchants; „Notre or, nds soins, l'étude, le théâtre, „T'auront bientôt fait oublier les champs." Je suis venu; mais voyez mon visage.

Fous tant de feux mon printemps s'est fané. Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, Et la montagne où je suis né!

LA NOSTALGIE

La fièvre court triste et froide en mes veines; A vos désirs cependant j'obéis.

Ces bals charmants où les femmes sont reines. J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays. En vain l'étude a poli mon langage; Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.

Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village.

Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles.

Nos vieux récits et nos chants si grossiers. De la féerie égalant les merveilles', Votre Opéra confondrait nos sorciers.

Au saint des saints le ciel, rendant hommage, De vos concerts doit emprunter les sons. Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village.

Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule, M'ont à moi-même inspiré des dédaïrfs.

Des monuments j'admire ici la foule ; Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins. Palais magique, on dirait un mirage Que le soleil colore à son coucher.

Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre; Près de mourir, il retourne à ses dieux. Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre; Ma mère en pleurs repense à nos adieux.

243 LA NOSTALGIB.

J'ai vu cent fois l'avanche et l'orale, L'ours ei les loups fondre sur mes brebis. Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, El la houlette et le pain bis!

Qa'eniends-je, ô ciel! pour moi rempli d'alarmes: „Pars, diiez-vous, demain pars au réveil. „C'esl l'air natal qui séchera tes larmes; „Va refleurir à ion premier soleil." Adieu, Paris, doux el brillanl rivage, Où l'étranger reste comme enchaîné.

Ah! je revois, je revois mon village, El la montagne où je suis né!

lies Contrebandiers.

(chanson adressée a m. JOSEPH BERNARD, DÉPUTI

DU VAR, AUTEUR DU BON SR>S d'uN HOMME

DE RIEN

Air: Cette chaumière-là vaut un palais.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'inlérresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive, Hommes, pacotille et mulets.

LES COKTRBBANDISRi. fils

Marchons, altenlifs au qui vive, Armons fusils el pislolols.

Les douaniers sont en nombre, Mais le plomb n'est pas cher;
El l'on sait que dans l'ombre Nos balles verront clair.

Malheur! malheureux commis!

A nous, bonheur el lichesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis : Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie!

Que de hauts faits à publier I Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !

Château, maison, cabane, Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condamne.

Le peuple nous absout.

Sjalheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse 1 Le peuple à .nous s'intéresse; Il
est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis : Oui, le peuple est par-
tout, partout de nos amii.

Bravant neige, froid, pluie, orage.

Au bruit des torrents nous dormons.

Ah! qu'on aspire de courage Dans l'air pur du sommet dei
monts.

244 LRS CONTREBANDIERS.

Cimes à nous connues, Cent fois vous nous voyez La ttUe dans
les nues Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'inléresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce; Mais l'impôt barre les chemins.

Passons : c'est nous qui du commerc* Tiendrons la balance en nos mains.

Partout la Providence Veut, en nous protégeant, Kiveler l'abondance, Eparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos ami*.

Nos gouvernants, pris de vertige.

Des biens du ciel triplant le taux, Font mourir le fruit sur sa lige, ^

Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve

Le sol et l'habitant,

LBS CONTREBANDIERS. 245

Le bon Dieu crée un fleuve; Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis : Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'un de langage, Aux mêmes lois long-temps soumis.

Tout peuple qu'un traité partage Forme deux peuples d'eune-misî Non, grâce à notre peine.

Ils ne vont pas en vain Filer la même laine, Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole, Rien ne lui dit: Suis d'autres lois.

L'été vient tarir la rigole Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent.

Là, leurs droits sont perçus.

Ces bornes qu'ils défendent,

Kous sautons par-dessus.

216 LES CONTREBANDIER».

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos ami».

On nous chante dans nos campagnes, Nous, dont le fusil redouté En frappant l'écho des montagnes.

Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie Sous des voisins ailiers, Mourante elle s'écrie:

A moi, contrebandiers!

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

11 est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis: Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A mes Amis devenus Iflintstres.

Air nouveau de Jiomagnési.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être; Semez ailleurs places, titres et croix.

Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître: Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.

A MES A»I9 DEVENUS MINISTRES

Que me faut-il? maîtresse à fine taille, Peiit repas et joyeux entrelien.

De mon berceau près de bénir la paille. En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune, Pour moi, rimenr, qui vis de temps perdu. M'est-il tombé des miellés de fortune.

Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû. Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse, K'a plus que moi droit à ce peu de bien? Sans trop rougir fouillons dans ma besace. En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde

Vient me ravir, et je regarde en bas.

De là, mon œil confond dans notre monde

Rois et sujets, généraux et soldats!

Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?

On crie un nom; je ne l'entends pas bien.

Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,

En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume, Combien j'admire un homme de verlu, Qui, regrettant son hôtel ou son chaume, Monte au vaisseau par tous les vents battu. De loin, ma voix lui crie: Heureux voyage! Priant de cœur pour tout grand citoyen: Mais au soleil je m'endors sur la plage. Ed me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Votre tombea sera pompeux sans doute; J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart. Un peuple en deuil vous fait cortège en route; Du pauvre, moi, j'attends le corbillard. En vain l'on court où votre étoile tombe; Qu'importe alors votre gîte ou le mien? La différence est toujours une tombe.

En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien-

De ce palais souffrez donc que je sorte; A vos grandeurs je devais un salut.

Amis, adieu. J'ai derrière la porte Laisse tantôt mes sabots et mon luth.

Sous ces lambris près de vous accourue, La Liberté s'offre à vous pour soutien. Je vais chanter ses bienfaits dans la rue. En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Colibri.

Air : Garde à i-ouj.

Mes amis,

J'ai soumis L'enfer à ma puissance.

De son obéissance J'ai pour gage certain

Un lutin.

Sous forme d'oiseau-mouche A mou chevet il couche.

COLIBRI

Lutin doux et chéri, Baisez-moi, Colibri, Colibri!

S'éveillant,

Babillant, Au jour qui naît et brille, Son petit corp> scintille
D'émeraude et d'azur.

Et d'or pur.

Fleur qui cherche sa. lige, Le voilà qui voltige:

L'aurore en a souri.

Baisez-moi , Colibri,

Colibri!

Je le vois

A ma voix Voler vers qui m'implore.

Ses ailes font éclore Richesse, honneurs, amours

Et beaux jours.

Quelque soif qui m'embrase, Il peut remplir le vase Que ma
bouche a tari. Baisez-moi, Colibri,

Colibri!

Je puis voir

Son pouvoir

Franchir l'espace ei l'onde ;

COLIBRI

Du Pérou, de Golconde M'apporter, dans nos ports,

Les trésors.

Mais , non ; point d'opulenci, Quand un peuple en silènes
Souffre et meurt sans abri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri !

Je puis voir

Son pouvoir Me donner des couronne»; Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour

D'une Cour.

Mais, non ; j'en sais l'bisloir»; Le monde , à tant de gloire, De
douleur pousse uu cri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri!

Demandons

Pour seuls dons, Simple loil, portes closes; Des chants, du vin ,
des roses, Et la paix d'un reclus.

Rien de plus Mon paradis s'arrange, Dieux! et l'oiseau se
change En piquant houri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri.

tES FBCX FOLLETS. 261

li©» Fe^?x Follets.

Air : Frtwi l'oublier, disait Colette.

o nuit d'été, paix du village, Ciel pur, doux parfums, frais ruis-
seau; Vous embellissiez mon berceau, Consolez-moi dans un
autre âge.

Las du monde, ici je me p'ais; Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets- Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.

J'ai peidu ma douce ignorance.

Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles Qu'ils étaient moqueurs et méchants; Que ces feux gardaient dans nos champs Bien des trésors, bien des merveilles.

Revenants, lutins, noirs esprits, Sorciers, malignes influences, A tout croire on m'avait appris.

Je voyais des dragons immenses Sur les donjons des temps passés.

L'âge a soufflé sur mes croyances.

Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine, Égaré, couvert de sueur,

LES FEUX FOLLETS

Je vois de loin celle lueur:

C'est la lampe de ma marraine.

Chez elle un gâteau m'attendant, Je cours, je cours, l'âme ravie.

Un berger me crie: „Imprudent!

„La lumière par toi suivie „ Éclaire un baï de trépassés.*' Ainsi devait s'user ma vie.

Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme, Sur la tombe du vieux curé; Soudain m'écriant: Je prierai, Monsieur le curé, pour voire âme ;

Je m'imagine qu'il me dit:

„ Faut-il que la beauté te rende „Déjà rêveur, enfant maudit!"
Ce soir-là, tant ma peur fut grande, Je crus à des cieux
courroucés.

Pariez encore et que j'entende.

Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide, Un peu d'or eût comblé
nos vœux.

Levant moi passe un de ces feux:

Vers des trésors qu'il soit mon guide.

J'ose le suivre, mais, hélas!

Dans l'étang que ce ruisseau creuse.

Je tombe, et je ne pérís pas!

A-t-il ri de ta chute affreuse?

Disent encor des insensés.

HATONS-NOUS. 253

Non, mais sans moi Rose est heureuse.

Follels, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'ame affranchie.

Me voici à Aieus avant le lemps.

A'apeurs qui brillez peu d'instant.

Voyez-vous ma tête blanchie?

Des sages m'ont ouvert les yeux; Mais j'admiraïs bien plus
l'aurore Quand je connaissais moins les cieux.

Du savoir le flambeau dévore Les sylphes qui nous ont bercés.

Ah ! je voudrais vous craindre encore, Follets, dansez, dansez,
dansez.

Hâtons-nous.

(Février iftSI)

Air: Ah! si madame me voyait.

Ah! si j'étais jeune et vaillant, Vrai hussard, je courrais le
monde:

Retroussant ma moustache blonde, Sous un uniforme brillant.

Le sabre au poing et bataillant.

Va, mon coursier, vole en Pologne; Arrachons un peuple au
trépas.

Que nos poltrons en aient vergogne.

Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas.

254 HATOKS-KOCS.

Si j'étais jeune, assurément J'aurais maîtresse jeune el belle.

"Vite, en croupe, mademoiselle!

Imitez le beau dévouement Des femmes de ce peuple aimant.

Vendez vos parures; oui, toutes.

En charpie emportons vos draps.

De son sang sauvez quelques gouttes.

Hâtez-vous! l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions, J'irais dire aux braves
Sarmates:

Achetons quelques diplomates, Beaucoup de poudre, et rabailloot; Vos héroïques bataillons.

L'Europe, qui marche à béquilles, Riche, goutteuse, ne croit
pas à la venue sous des guenilles.

Hâtons-nous! l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant, Combien je ferais plus encore!

Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore, Iraient réveiller le
Croissant, Des Suédois réchauffer le sang; Criant: Pologne, on te
seconde!

Un long sceptre au bout d'un bon bras Peut atteindre aux
bornes du monde, Hâtons-nous! l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour, Le Dieu que Je Peux
imprimer,

BATONS-NOUS

Sous ma justice, avant l'aurore, Le Czar pâlerait dans sa cour; Aux
Polonais tout mou anjour!

Je saurais, trompant les oracle».

De miracles semer leurs pas.

Bêlas ! il leur faut des miracles.

HàlOQS-nous 1 1 honneur est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.

o roi des cieux ! entends ma plainte.

Père de la liberté sainte, De ce peuple unique soutien, Fais de
moi son ange gardien.

Dieu, donne à ma voix la trompette Qui doit réveiller du tré-
pas, Pour qu'au monde entier je répète:

Hâtez-vous! l'honneur est là-bas.

Poniatowski.

(Juillet 1831.)

Air: Des trois couleurs.

Quoi! vtfUS fuyez! vous, les vainqueurs du monde! Devant
Leipzig le sort s'esl-il mépris?

Quoi! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde, D'un pont qui saute
emporie les débris. Soldats, chevaux, péle-raée et les armes.
Tout tombe là; l'Elsier roule entravé.

Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes: „Uieu qu'une main, Français, je suis sauvé!"

PONIATOWSKI

„Rien qu'une main? maiheur à qui l'implore! „, Passons, passons! s'arrêter! et pour qui?" Pour un héros que le fleuve dévore ; Bles-sé trois fois, c'est Poniatowski.

Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare. A pas un cœur son cri n'est arrivé.

De son coursier le torrent le sépare:

„Rien qu'une main. Français, je suis sauvé !"

Il va périr! non, il lutte, il surnage;

Il se rattache aux longs crins du coursier.

„Mourir noyé, dit-il, lorsqu'au rivage

„ J'entends le feu, je vois luire l'acier!

„ Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance.

„Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.

„Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France!

„Rien qu'une main, Français , je suis sauvé !"

Point de secours ! et sa main défaillante Lâche son guide.
Adieu, Pologne, adieu! Mais un doux rêve, une image brillante l

Dans son esprit descend du sein de Dieu. „Que vois-je? enfin l'aigle blanc se réveille*”). „Vole, combat, de sang russe abreuvé.

„Un chant de gloire éclate à mon oreille.. „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!"

Point de secours! il n'est plus, et la rive Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.

*) L'aigle de la Pologne est blanc. Les czars l'avaient réuni à l'aigle de Hussie dans leur écusson.

PONIATOWSKI

Ces temps sont loin; mais une voix plaintive Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux; Et depuis peu, grand Dieu! fais qu'on me croie! Jusques au ciel son cri s'est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie : „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!"

C'est la Pologne et son peuple fidèle Qui tant de fois a pour nous combattu; Elle se noie au sang qui coule d'elle, Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef, mort pour notre patrie, Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé. Au bord du gouffre un peuple entier nous crie: „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!"

A Housieir de Clieateaubriaiid.

(Septembre 1831.)

Air d'Octavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie.

Fuir son amour, noire encens et nos soins N'enlends-tu pas la France qui s'écrie : Mon. beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère. Battu des vents que Dieu seul fait changer. Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère, il frappe, hélas! au seuil de l'étranger,

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

Proscrit jadis, la naissante Amérique Nous le rendit après nos longs discord», Riche de gloire, et Colomb poétique, D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra, Nous revit tous dévots à son génie.

Devant le dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres. Lorsque la sienne en pleurant s'exila, Il s'enquêrait aux débris des empires Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire, La grande épée, effroi des nations.

Resplendissante au soleil de la gloire.

En fait sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse Brille à tes chants
d'une noble rougeur. J'offre aujourd'hui , pour prix de mon
ivresst. Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, Fuir son amour, notre
encens et nos soins? N'enlends-tu pas la France qui s'écrie:

3Ion beau ciel pleure une étoile de moinsî*

De5 anciens rois quand revint la famille. Lui, de leur sceptre
appui religieux.

Crut acx Bourbon» faire adopter pour fillê il Lititrié qui se
pagtQ d'aleui.

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND

Son éloquence à ces rois fit l'aumône:

Prodigue fée, en ses enchantements, Plus elle voit de rouille à
leur vieux trône, Plus elle y sème et fleurs Gt diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire. Les insensés dirent:
Le ciel est beau.

Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire. Comme au
grand jour on éteint un flambeau.

El tu voudrais l'attacher à leur chute! Connais donc mieux leur
folle vanité.

Au rang des maux qu'au ciel même il impute, Leur cœur ingrat
met ta fldélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravade», Ce peuple humain, des grands talents épris. Qui t'emportait, vainqueur aux barricades, Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme D'un prompt retour après un triste adieu. Sa cause et sainte: il souffre, et tout grand homme Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, Fuir son amour, notre encens et nos soins? N'entends-tu pas la France qui s'écrie:

Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

260 BODYENIRS d'BNPANCB.

Souvenirs d'Enfaïce.

a mes parents kt amis db péron>'e, villb ou j'ai passé une partie de ma jeunesse, de 1790 A 1796.

Air de la Ronde des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de cinquante ans. On rajeunit aux souvenirs d'enfance, Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.

Salut! parents que mon amour bénit.

Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage, Pauvre oiselet, j'ai pu trouver uo nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle, Où, près de nièce aux frais et doux appas, Régnait sur nous le vieux maître d'école, Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage, A la paresse, hélas! toujours enclin.

Mais je me crus des droits au nom de sage, Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche, Sol que fleurit un matin plein d'espoir.

SOUVENIRS d'enfance. 261

Un arbre y croît dont souvent une branche Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de cinquante ans. On rajeunit aux souvenirs d'enfance, Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites.

De l'ennemi j'écoutais le canon.

Ici, ma voix mêlée aux chants des fêtes

De la pairie a bégayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de colombe.

De mes sabots, là, j'oubliais le poids. Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma maison s'est armée Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux Narguer la gloire, inconstante fumée Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore.

Objets d'un cuite avec le temps accru, Oui, mon berceau me semble doux encore, El la berceuse a pourtant disparu.

Lieux ou jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de cinquante ans. On rajeunit aux souvenirs d'enfapce, Comme on renaît au souffle du printemps.

262 IB VIBUX VAGABOND,

Xe Tieux Vagabondi

Air : Guide mes pas, ô Providence !

Dans ce fossé cessons de vivre.

Je finis vieux, infirme et las.

Les passants vont dire: Il est ivre.

Tant mieux ! ils ne me plaindront pas. J'en vois qui détournent la tête; D'autres nie jettent quelques sous.

Courez vile; alliez à la fêle.

Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse Parce qu'on ne meurt pas de faim.

J'espérais voir de ma détresse L'hôpital adoucir la On.

Mais tout est plein dans chaque hospice. Tant le peuple est infortuné.

La rue, hélas I fut ma nourrice.

Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge.

J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier. Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage, Répondaient-ils, va mendier.

Riches, qui nie disiez : Travail!

J'eus bien dfts os de vos repas; J'ai bien dormi sur votre paille.

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

LK VIEUX VAGABOND

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme; Mais non: mieux vaut tendre la main.

Au plus, j'ai dérobé la pomme •

Qui mûrit au bord du chemin.

Vingt fois pourtant on me verrouille Dans les cachots, de par le roi.

De mon seul bien on me dépouille.

Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?

Que me font vos vins et vos blés, Votre gloire et voire industrie, El vos orateurs assemblés?

Dans vos murs ouverts à ses armes.

Lorsque l'étranger s'engraissait, Comme un sol j'ai versé des larmes.

Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire.

Hommes, que ne m'écrasiez-vous?

Ah ! plutôt vous deviez minstruire A travailler au bien de tous.

Mis à l'abri du vent contraire, Le ver fût devenu fourmi ; Je vous aurais chéris en frère.

Vieux vagabond, je meurs votre eanemi.

264 CoUPLBT8.

Couplets.

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ILE-DE-FRANCB (île MAURICE), QUI, LORS DE L'BNVOI Qu'iLS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE JUILLET, m'adressèrent UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ.

Air : Tendres échos, errants dans ces talions.

Quoi! vos échos redisent nos chansons!

Bons Mauriciens, ils sont Français encore!

A travers flots, tempêtes et moussons,

Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.
Loin de vos bords leur bruit voie à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.
On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine !
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

COUPLETS

Si mes chansons vont encore voyager.
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui, d'une mère, apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.

Dieu permettra que nos voix se confondent; Mais en français,
frères, chantez toujours, Pour que toujours nos échos se ré-
pondent. De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Cinquante Ans.

Air

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?

Non; ce bouquet vient ta'annoncer Qu'un demi-siècle sur ma
télé Achève aujourd'hui de passer, o combien nos jours sont
rapides!

o' combien j'ai perdu d'instant!

O combien je me sens de rides !

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe; Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

COUPLETS

Mais à ma porte quelqu'un frappe; .

N'ouvrons point : mon rôle est fini.

C'est, je gage, un docteur qui jette Sa carte où s'est logé le temps.

Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette.

' Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde:

C'est la goutte qui nous meurtrit; La cécité, prison profonde;
La surdité dont chacun-rit.

Puis la raison, lampe qui baisse, N'a plus que des feux
tremblotants.

Enfants, honorez la vieillesse!

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la mort qui, joyeuse.

Arrive en se frottant les mains.

A ma porte, la fossoyeuse Frappe; adieu, messieurs les
humains!

En bas, guerre, famine et peste; En haut, plus d'astres
éclatants.

Ouvrons, tandis que Dieu me reste.

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie! Sœur de charité des
amours!

Vous lirez mon ame endormie Du cauchemar des mauvais
jours.

Semant les roses de votre âge Partout, comme fait le
printemps,

Parfamez les rêves d'un sage.

Hélas 1 bélasîj'ai cinquante ans.

«facques.

Air de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.

Dans le villagCv un gros huissier

Rode et court, suivi du messier.

C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;

Voici venir l'huissier du roi.

Regarde: le jour vient d'éclore; Jamais si taid tu n'as dormi.

Pour vendre, chez le vieux Rémi, On saisissait avant l'aurore.

Lève-^, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu ! je crois l'entendre. Écoute les chiens
aboyer.

Demande un mois pour tout payer.

Ah! si le roi pouvait attendre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!

Nous n'avons, accablés de maux.

Pour nous, ton père et six marmots, Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-loi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

o On compte, avec cette mesure, Un quart d'arpent, cher affermé.

Par la misère il est fumé; Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.

Quand d'un porc aurons-nous la chair?

Tout ce qui nourrit est si cher!

Et le tel aussi, notre sucre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage; ^

Mais les droits l'ont bien renchéri!

Pour en boire un peu, mon chéri, Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange Te donne richesse et repos?

Que sont aux riches les impôts?

Quelques rats de plus dans leur grange. Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! 6 ciel! que daïs-je craindre? Tu ne dis mot! quelle pâleur!

Hier tu t'es plaint de ta douleur, Toi qui souffres tant sans te plaindre. Lève-loi, Jacques, lève-toi; Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'ame.

Pour qui s'épuise à travailler La mort est un doux oreiller.

Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-loi, Jacques, lève-loi; Voici monsieur l'huissier du roi.

lie Suicide*

ŒUR LA MORT DES JEUNRS VICTOR BSCotSSg ET AUGUSTE LEBRAS.

{Février 1832.)

Air d'Agéline de Wllhem.

Quoi! morts tous deux! dans celle chambre close

Où du charbon pèse encor la vapeur !

Leur vie, hélas! était à peine éclos.

Suicide affreux! triste objet de stupeur!

Ils auront dit: Le monde fait naufrage:

Voyez pâlir pilote et matelots.»

Vieux bâtiment usé par tous les flois,

Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.

270 LR SUICIDE.

Et vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'écho naurmure encore L'air qui berça voire premier sommeil.

Si quelque brume obscurcit voire aurore. Leur disait-on, attendez le soleil.

Ils répondaient: Qu'importe que la sève Monte enrichir les champs où nous passons! Kous n'avons rien, arbres, flçurs, ni moisson». Est-ce pour nous que le soleil se lève? Et vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! calomnier la vie!

C'est par dépit que les vieillards le font. Est-il de coupe où voire ame ravie, En la vidant, n'ait vu l'amour au fond? Ils répondaient; C'est le rêve d'un ange. L'amour 1 en vain noire voix l'a chaulé. De tout son culte un aulel est resté; Y louchions-nous? l'idole était de fange. Et vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! mais les plumes venues, Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid, Bravant la foudre et dépassant les nues, La gloire en face, aifleindre à son zéniih. Ils répondaient; Le laurier devient cendre, Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter.

LR SmCIDE.

Et notre vol dût-il si haut monter, Toujours près d'elle il faudra redescendre. El rers le ciel se fravant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère N'apaisent pas de saints devoirs remplis? Dans la pairie on retrouve une mère, El son drapeau nous couvre de ses plis. lis répondaient: Ce drapeau qu'on escorte Au loil du chef, le protège endormi; Mais le soldat, teint du sang ennemi, Veille, et de faim meurt en gardant la porte. Et vers le ciel se frayant un chemin.

Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres Quelque nourrice a peuplé vos esprits.

Mais un Dieu brille à travers nos lénèbres; Sa voix de père a dû calmer vos cris. Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme. ? {'aiiendons pas, Dieu, que ton nom puissant, Qu'on jette en l'air comme un nom de passant. Soit, leilr^à lettre, effacé de notre ame. El vers le ciel se frayant un chemin.

Ils sont partis en se donnant la mam.

Dieu créateur, pardonne à leur démente.

Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,

^e sachant pas qu'en une chaîne immense,

No-a pour nous itub, mais pour tous, nous naissons.

POUR L'AN DEUX MIL

Air des trois couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre, Grand astrologue, a prédit dans ses vers, Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre. De la médaille on verrait le revers.

Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse.

Au pied du Louvre ouïra celle voix:

„Heureux Français, soulagez ma détresse; „Faites l'aumône au dernier de vos rois."

Or, celle voix sera celle d'un homme Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers. Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome, Fera spectacle aux pelils écoliers.

Un sénateur crîra : „L'homme à besace! „Les mendiants sont bannis par nos lois." — „Hélas, nionsieur, je suis seul de ma race. ..Faites l'aumône au dernier de vos rois."

PRÉDICTION DE NOSTRADAMOS. 273

„Es-tu vraiment de la race royale?" — „Oui, répondra cet homme fier encor. j'ai vu dans Rome, alors ville f)apale, „A mon aïeul, couronne et sceptre d'or. „Ils le vendit pour nourrir le courage „De faux agents, d'écrivains maladroits.

„Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage, j, Faites l'aumône au dernier de vos rois.

„Mon père âgé, mort en prison pour dettes, „D'un bon métier n'osa point me pourvoir. „Je tends la main; riches, partout, vous

êtes „Cien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir. „Je foule enfin celte plage féconde „Qui repoussa mes aïeux tant de fois.

„Ah! par pilié pour les grandeurs du monde, „Faites l'aumône au dernier de vos rois."

Le sénateur dira : „Viens, je t'emmène „Dans mon palais; vis heureux parmi nous. „Conlre les rois nous n'avons pl\is de haine : „Ce qu'il en reste embrasse nos genoux. „En attendant que le sénat décide „A ses bienfaits si Ion sort a des droits, „?tïoi, qui suis né d'un vieux sang régicide, „Je fais l'aumône au dernier de nos rois."

Nostradamus ajoute en son vieux style:

La république au prince accordera Cent louis de rente, et, citoyen utile, Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.

LE Vİ5 DS CHYPRE

Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire, Qu'assise au irône et des arts et des lois, La France eu paix, reposant sous sa gloire, A fait l'aumône* au dernier de ses rois.

lie Vtn de Chypre.

Air du vaudeville de Prétille et Taconnei.

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve, Me fait revoir lenfant porle-bandcau, Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve, Ces dieux long-temps rayés de mon Credo. Si nos auteurs, tous païens dans leurs livres, M'ont fait maudire un culte ingénieux; Ah I de ce vin

c'est qu'ils n'étaient pas ivres. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes, Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant. A mes chansons, dansez, Muses et Grâces; Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.

Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades, Autour de moi formez des chœurs joyeux. Mais de ma cave éloignez les Naïades.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée, Je crois voguer vers ces anciens autels

LB VIN DE CHIPRE

Où la. beauté, de myrte couronnée.

Sous un ciel pur ravissait les mcrieW.

Kés dans le Nord, sous un vent de colère, Figurons-nous ce ciel délicieux.

A le peupler Ithomrae a dû se complaire. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air le bonhomme Hésiode Cherchait jadis des die;;x à noms ronllanls. Faute d'idée, il allait faire une ode; De Chypre arrive une outre aux larges flancs. Mon Grec s'enivre, et sur Pégase il grimpe Chaud du nectar qui pousse au merveilleux. L'outre était pleine; il en sort un Olympe. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires, Nous opposons des diables peu tentants; Des loups-garous, des goules, .des vampires, Du moyen-âge aimables passe-temps. Fi des damnés, des spectres et des tombes! Fi de l'horrible! il est contagieux.

Chauves-souris, faites place aux colombes. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Honjère, Ont dans ce vin bu rimmorlalilé.

Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère Pour l'avenir peut-être aura chanté.

Non; mais, d'amours conduisant une troupe, Hébé pour moi quitte un moment les cieux;

LA PACVRR FBMUE.

En souriant elle remplit ma coupe.

Le vln^e Chypre a créé tous les dieuy.

li» Pauvre Feiitme*

Air de mon habit.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,

Une vieille prie à genoux.

Sous ses haillons où s'engouffre la bise.

C'est du pain qu'elle attend de noua.

Seule, à tâtons, au parvis Noire-Dame,

Elle vient hiver comme été.

Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.

Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille

Au teint hâve, aux traits amaigris?

D'un grand spectacle autrefois la merveille.

Ses chants ravissaient tout Paris. Les jeunes gens, dans le rire
ou les larmes,

S'exaltaient devant sa beauté.

Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.

Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre^ Au pas pressé de ses
chevaux,

Elle entendit une foule idolâtre La poursuivre de ses bravos!

LA PAUVRE FRMMB. 277

Pour l'enlever au char qui la transporte,

Pour la rendre à la volupté, Que de livaux l'auendent à sa
porte!

Ah! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,

Qu'elle avait un pompeux séjour!

Que de cristaux, de bronzes, de colonnes !
Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah! faisons-lui la charité.
Revers affreux! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix!
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté. Que celle main qu'elle hésite à
nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.
Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de pitié.

Pour qu'il ait foi dans le ciel qui'elle implore.

Ah! faisons-lui la charité.

278 LES QUATRE AGES HISTORIQUES.

les Quatre Ages historiques*

Air: À soixante ans il ne faut pas remettre.

Société, vieux et sombre édifice.

Ta chate, hélas! menace nos abris:

Tu vas crouler: point de flambeau qui puisse»

Guider la foule à travers tes débris!

Où courons-nous? quel sage, en proie au doute,

N'a sur son front vingt fois passé la main?

C'est aux soleils d'être sûrs de leur route:

Dieu leur a dit: Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.

Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer; Par ses labeurs
plus il étend la terre, Plus son cerveau grandit pour l'enserrer. En
nation il vogue, nef immense, Semer, bâtir aux rivages du temps.

Où l'une échoue une autre recommence.

Dieu nous a dit: Peuples, je vous attendi.

An premier âge, âge de la famille, L'homme eut pour lois ses
grossiers appétits. Groupes épars, sous des toits de charmillé.

Mâle et femelle abritaient leurs petits. Ligués bientôt, les fils, tribu croissante. Ont, dans un «camp, bravé tigres et loups. C'est au berceau la cité vagissante; Dieu dit': Mortels, j'aurai pitié de vous.

LES QCATRB AGES HISTeRIQUBâ. 279

Au second âge on chante la patrie, Arbre fécond, mais qui croît dans le sang. Tout peuple armé semble avoir sa furie Qui foule aux pieds le vaincu gémissant. A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume! Il corrompt tout; les tyrans se font dieux. Mais dans le ciel une lampe s'allume; Dieu dit alors: Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires. Religieux, élève un seul autel.

Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères. Comme ses rois le pauvre est immortel.

Sciences, lois, art[^], commerce, industrie, Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés; La presse abat les murs de la pairie, Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Hnmanilé, règne! voici ton âge Que nie en vain la voix des vieux échos. Déjà les vents au bord le plus sauvage De ta pensée ont semé quelques mois.

Paix au travail! paix au sol qu'il féconde! Que par l'amour les hommes soient unis; Plus près des cieux qu'ils replacent le monde; Que Dieu nous dise: Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!

Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour? Aux feux des camps le glaive encor scinlille; Dans l'ombre à peine on voit

poindre te jour.

280 ADIEU, CHAKSONS!

Des nations aujourd'hui la première, France, ouvre-leur un plus large destia- Pour éveiller le monde à ta lumière, Dieu l'a dit: Brille, étoile du malin.

Adieu, Cliaïisous:

Air du Tailleur et la Fée, ou d'Agéline. Pour rojeunir les fleurs de mon trophée, Naguère encor, tendre, docte ou railleur, J'allais chanter, quand m'apparut la fée Qui me berça chez le bon vieux tailleur. , , L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta télé: „Cherche un abri pour tes soirs longs et froids. *>i'ngl 3ns de lutte ont épuisé ta voix jjQui n'a chanté qu'au bruil de la tempête." Adieu, chansons! mon front chauve esl ridé. L'oiseau se lait, l'aiglon a grondé.

„Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton ame „Comme un clavier modulait tous les airs; „où la gaîlé, vive et rapide flamme, „Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.

„Plus rétréci l'horizon devient sombre.

„Des gais amis le long rire a cessé.

«Combien là-bas déjà t'ont devancé!

^Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre. Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait, l'aiglon a grondé.

ADTEU, chansons! 281

„Béni3 ton sort. Par toi la poésie

„A d'un grand peuple ému les derniers rangs.

„Le chant qui vole à l'oreille saisie,

jjSouffla tes vers même aux plus ignorants.

„Vos orateurs parlent à qui sait lire;

„Toi, conspirant tout haut contre les rois,

j,Tu marias, pour ameuter les voix,

„Des airs de vielle aux accents de la lyre."

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.

L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

„Tes traits aigus lancés au trône même, „En retombant auss-
tôt ramassés, „De près, de loin, par le peuple qui l'aime, „Volaient
en chœur jusqu'au but relancés. „Puis quand ce trône ose brandir
son foudre, „De vieux fusils l'aballent en trois jours. „Pour tous
les coups tirés dans son velours, „Combien ta muse a fabriqué de
poudre!" Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se
tait, l'aquilon a grondé.

„Ta part est belle à ces grandes journées,

„Où du butin tu détournas les yeux.

„Leur souvenir, couronnant tes années,

„Te suffira, si tu sais être vieux.

„Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;

„Guide leur nef; instruis-les de l'écueil ; ,Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil, ,Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire."

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.

L'oiseau se lait, l'aquilon a grondé.

282 ADIEU, chansons!

Ma' bonne fée, au seil du pauvre barde. Oui, vous sonnez la retraite à propos.

Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde. J'aurai l'oubli, père et fils du repos. Mais à ma mort, témoins de notre lutte, De vieux Français se diront, l'œil mouillé: Au ciel, un soir, cette étoile a brillé; Dieu l'éteignit long-temps avant sa chute. Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait, l'aquilon a gronde.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonschoisies00br>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.